

Exit le fantôme

Philip Roth

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Philip Roth

Exit le fantôme



folio

Philip Roth

Exit
le fantôme

*Traduit de l'américain
par Marie-Claire Pasquier*

Gallimard

Philip Roth est né à Newark, aux États-Unis, en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185), lui vaut le National Book Award en 1960, prix qui lui est de nouveau décerné en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). Il a reçu à deux reprises le National Book Critics Circle Award, en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 4382) et en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653). Le PEN Faulkner Award a récompensé les romans *Opération Shylock* (Folio n° 2937) et *La tache* (Folio n° 4000), également distingué par le prix Médicis étranger en 2002. Entre autres récompenses, *Le complot contre l'Amérique* (Folio n° 4637) a été consacré Meilleur livre de l'année par le *New York Times Book Review*.

Pour B. T.

Avant que la mort ne te prenne, Ô reprends ceci.

DYLAN THOMAS,
Trouve la viande sur les os.

Le moment présent

Je n'étais pas retourné à New York depuis onze ans. À part un bref séjour à Boston afin d'y subir l'ablation de la prostate pour cause de cancer, j'étais, au cours de ces onze années, à peine sorti de mon coin perdu dans les hauteurs des Berkshires et qui plus est, depuis le 11-Septembre, il y a trois ans, j'avais rarement lu un journal ou écouté les nouvelles. Sans ressentir la moindre impression de manque — rien d'autre, au début, qu'une sorte de sécheresse intérieure — j'avais cessé d'habiter non seulement le vaste monde mais le moment présent. J'avais depuis longtemps tué en moi toute velléité d'y jouer un rôle actif, ou seulement de témoin.

Mais voilà que, mettant cap au sud, j'avais fait les deux cents kilomètres en voiture jusqu'à Manhattan pour aller voir à l'hôpital du Mont-Sinaï un urologue spécialiste d'une méthode destinée à venir en aide aux milliers d'hommes que l'opération de la prostate avait, comme moi, rendus incontinents. En injectant du collagène sous forme gélatineuse au point de jonction entre le col de la vessie et l'urètre, à l'aide d'un cathéter inséré dans l'urètre, il obtenait une amélioration sensible chez environ cinquante pour cent de ses patients. Ce n'était pas un pourcentage extraordinaire, d'autant qu'« amélioration sensible » voulait seulement dire allègement partiel des symptômes, permettant de passer d'« incontinence sévère » à « incontinence modérée », ou de « modérée » à « légère ». Malgré tout, étant donné qu'il obtenait de meilleurs résultats que ceux d'autres urologues en utilisant grosso modo la même technique (il n'existait pas de remède quant à l'autre risque inhérent à la prostatectomie totale, risque auquel, pas plus que des dizaines de milliers de patients, je n'avais eu la chance d'échapper, à savoir, si le nerf était touché, l'impuissance), je me rendais à New York pour une consultation, alors que j'avais longtemps cru m'être adapté aux inconvénients pratiques de ma condition.

Dans les années qui avaient suivi l'opération, j'avais même cru avoir surmonté la honte que c'est de faire pipi sur soi, et dépassé le sentiment de désarroi qui avait été particulièrement éprouvant pendant les dix-huit premiers mois, période où le chirurgien m'avait laissé espérer que l'incontinence finirait par disparaître avec le temps, comme c'est le cas pour un petit nombre de patients qui ont cette chance. Mais malgré les soins quotidiens indispensables afin de me garder propre et exempt de toute odeur, il faut croire que je ne m'étais jamais totalement habitué au port des caleçons spéciaux et à la nécessité de changer les protections, ni aux « petits accidents », pas plus que je n'avais réussi à vaincre un fond secret d'humiliation, vu que je me retrouvais là, à soixante et onze ans, dans l'Upper East Side, à quelques rues de l'endroit où j'avais jadis vécu en homme jeune,

vigoureux et en pleine santé, oui, je me retrouvais là, dans la salle d'attente du service d'urologie de l'hôpital du Mont-Sinaï, sur le point de recevoir l'assurance que, grâce à la présence permanente de collagène sur le col de la vessie, j'aurais une petite chance de contrôler un peu mieux l'écoulement de mon urine qu'un enfant en bas âge. Tandis que j'attendais, me racontant comment les choses allaient se passer, et feuilletant des numéros empilés de *People* et du *New York Magazine*, je me suis dit : Tout ça ne rime à rien. Lève-toi et rentre chez toi.

J'avais passé ces onze dernières années seul dans une petite maison perdue en bordure d'un chemin de terre au fin fond de la campagne, ayant pris la décision de vivre loin de tout, deux ans environ avant le moment où l'on avait diagnostiqué mon cancer. Je vois peu de gens. Depuis la mort, il y a un an, de mon voisin et ami Larry Hollis, il peut se passer deux ou trois jours sans que je parle à qui que ce soit, à part la femme de ménage qui vient une fois par semaine et son mari qui est mon homme à tout faire. Je n'accepte pas d'invitations à dîner, je ne vais pas au cinéma, je ne regarde pas la télévision, je n'ai pas de téléphone portable, pas de magnétoscope, pas de lecteur de DVD, pas d'ordinateur. Je continue à vivre à l'âge de la machine à écrire, et je n'ai pas idée de ce que peut être la Toile mondiale. Je ne prends plus la peine de voter. Je passe la plus grande partie de la journée à écrire, souvent jusque tard dans la nuit. Je lis, principalement les livres que j'ai découverts lorsque j'étais étudiant, les chefs-d'œuvre littéraires dont l'emprise sur moi est toujours aussi forte et parfois même plus encore que lors de la révélation initiale. Récemment, j'ai relu Joseph Conrad pour la première fois depuis cinquante ans, en tout dernier lieu *La Ligne d'ombre* que j'avais emportée avec moi à New York afin de la parcourir une fois de plus, l'ayant lue d'une traite pas plus tard que l'autre soir. J'écoute de la musique, je me promène dans les bois, quand il fait chaud je me baigne dans mon petit étang, dont la température, même en été, n'atteint jamais plus de vingt degrés. Je me baigne nu, à l'abri de tout regard, de telle sorte que si je laisse dans mon sillage une mince et ondulante traînée d'urine qui jaunit visiblement les eaux alentour, ça ne me dérange guère, et je ne ressens nullement cette honte qui m'envahirait si ma vessie se mettait à fuir pendant que je nage dans une piscine publique. Il existe des caleçons en plastique serrés par de puissants élastiques, qui sont conçus pour les nageurs incontinents et dont la publicité jure qu'ils sont imperméables. Mais lorsque après moult hésitations je finis par en commander un dans un catalogue d'accessoires de piscine et que j'en fis l'essai dans mon étang, je m'aperçus que, certes, le port d'une de ces grosses culottes blanches sous mon maillot de bain atténuait le problème, mais qu'il ne le faisait pas disparaître au point de me libérer de toute appréhension. Plutôt que de prendre le risque de connaître l'embarras et d'offusquer les autres, je renonçai à l'habitude d'aller nager à la piscine de l'université en toute saison (avec une culotte sous mon maillot) et me contentai de continuer à jaunir occasionnellement les eaux de mon étang pendant les quelques mois de chaleur des Berkshires, et là, quel que soit le temps, je fais une demi-heure de natation.

Une ou deux fois par semaine, je descends de mes collines et je vais à Athena, à

treize kilomètres, pour faire mes courses, aller au pressing, parfois déjeuner en ville ou acheter une paire de chaussettes, m'offrir une bouteille de vin ou faire un tour à la bibliothèque de l'université d'Athens. Tanglewood n'est pas loin, et je m'y rends en voiture une dizaine de fois par été pour assister à un concert. Je ne donne pas de lectures publiques, pas de conférences, pas de cours à l'université, je ne passe pas à la télé. Quand mes livres sont publiés, je reste dans mon coin. J'écris tous les jours de la semaine, à part ça, je me tais. Je suis tenté par l'idée de ne rien publier du tout — en somme, ce qui m'importe, n'est-ce pas le travail et le fait même de travailler ? Qu'est-ce que cela peut bien faire, désormais, que je sois incontinent et impuissant ?

Larry et Marylynne Hollis avaient quitté West Hartford pour les Berkshires quand lui avait pris sa retraite après avoir été toute sa vie avocat auprès d'une compagnie d'assurances de Hartford. De deux ans mon cadet, Larry était un homme méticuleux, tatillon, qui semblait croire qu'on n'est tranquille dans la vie que si tout est minutieusement planifié, un homme que j'avais cherché à tout prix à éviter pendant les mois où il s'était efforcé de m'attirer dans sa vie. J'avais fini par céder, non seulement à cause de son obstination à vouloir alléger ma solitude, mais parce que je n'avais jamais connu quelqu'un comme lui, un adulte dont la triste histoire familiale avait, selon sa propre estimation, déterminé chacun de ses choix, depuis que sa mère était morte d'un cancer lorsqu'il avait dix ans, quatre ans seulement après que son père, propriétaire à Hartford d'un magasin de linoléum, avait été emporté, tout aussi dramatiquement, par la même maladie. Enfant unique, Larry avait été envoyé chez des parents au bord de la Naugatuck River, au sud-ouest de Hartford, près de la sinistre ville industrielle de Waterbury, dans le Connecticut, et là, dans le journal où, petit garçon, il avait consigné les « Choses à faire », il avait conçu son avenir selon un plan qu'il devait suivre à la lettre pendant le restant de ses jours ; à partir de là, tout ce qu'il avait entrepris avait été élaboré selon une logique préétablie. En classe, il n'était satisfait que s'il obtenait la meilleure note, et dès l'adolescence il avait pris à partie avec véhémence tout professeur qui ne savait pas reconnaître son mérite à sa juste valeur. Il avait suivi des cours d'été pour obtenir plus vite son diplôme et entrer à l'université avant d'avoir dix-sept ans. Il en avait fait autant tous les étés au cours de ses études à l'université du Connecticut, où il avait une bourse couvrant les droits d'inscription, et pendant l'année il avait travaillé à la chaufferie de la bibliothèque afin de payer sa chambre et sa pension, voulant pouvoir quitter l'université dès que possible et échanger le nom d'Erwin Golub contre celui de Larry Hollis (ce qu'il avait prévu de faire alors qu'il n'avait que dix ans), entrer dans l'armée de l'air, devenir pilote de chasse, lieutenant Hollis pour vous servir, et bénéficier d'une bourse d'études au titre d'ancien militaire. À la fin de son engagement, il s'était inscrit à Fordham University, et en échange de ses trois années dans l'armée de l'air, le gouvernement lui avait payé ses trois ans d'études de droit. En tant que pilote basé à Seattle, il avait fait la cour avec véhémence à une jolie fille appelée Marylynne Collins, qui venait tout juste de terminer ses

études secondaires, et qui était dotée de tous les attributs qu'il souhaitait trouver chez une épouse, l'un d'entre eux étant qu'elle soit d'origine irlandaise, avec des cheveux bruns bouclés et des yeux bleu acier comme les siens propres. « Je ne voulais pas épouser une fille juive. Je ne voulais pas que mes enfants soient élevés dans la religion juive, ni que le fait d'être juifs les affecte en quoi que ce soit. — Pourquoi ? lui avais-je demandé. — Parce que ce n'est pas ce que je voulais pour eux », m'avait-il répondu. Qu'il voulait ce qu'il voulait et ne voulait pas ce qu'il ne voulait pas, voilà ce qu'il répondait systématiquement à toutes les questions que je lui posais à propos du modèle archiconventionnel sur lequel il avait bâti sa vie après tant d'efforts déployés dans sa jeunesse pour tout planifier tambour battant. Quand il avait frappé à ma porte, la première fois, et s'était présenté — quelques jours seulement après s'être installé avec Marylynne dans la maison la plus proche de la mienne, à un kilomètre environ sur notre chemin de terre —, il avait aussitôt déclaré qu'il ne voulait pas que je mange seul tous les soirs, et que je devais venir dîner dans sa maison, avec sa femme et lui, au moins une fois par semaine. Il ne voulait pas que je sois seul le dimanche — il ne supportait pas l'idée que quelqu'un se sente aussi seul qu'il l'avait été lui-même lorsque, orphelin, il allait pêcher dans la Naugatuck le dimanche avec son oncle, contrôleur sanitaire des produits laitiers pour le Connecticut —, et il tenait donc à ce qu'on aille marcher ensemble le dimanche matin ou, s'il faisait mauvais, à ce qu'on dispute des matches de ping-pong, passe-temps que j'avais en horreur, mais j'aimais encore mieux jouer au ping-pong pour lui faire plaisir que d'avoir à lui expliquer comment on écrit un livre. Il me matraquait de questions concernant le métier d'écrivain et ne me lâchait pas tant que je n'y avais pas répondu à son entière satisfaction. « Où trouvez-vous vos idées ? » « Comment savez-vous si une idée est une bonne ou une mauvaise idée ? » « Comment savez-vous quand utiliser le dialogue ou la narration directe, sans dialogue ? » « Comment savez-vous que le livre est terminé ? » « Comment choisissez-vous la première phrase ? » « Comment choisissez-vous le titre ? » « Comment choisissez-vous la dernière phrase ? » « Quel est votre meilleur livre ? » « Quel est votre plus mauvais livre ? » « Aimez-vous vos personnages ? » « Vous est-il jamais arrivé de tuer un personnage ? » « À la télévision, j'ai entendu un écrivain qui disait que les personnages s'emparent du roman et l'écrivent eux-mêmes. Est-ce que c'est vrai ? » Il voulait avoir un garçon et une fille, et c'est seulement après la naissance de la quatrième fille que Marylynne lui tint tête et refusa de continuer à essayer de produire l'héritier mâle dont l'existence entraînait dans ses projets depuis l'âge de dix ans. C'était un grand type au visage carré, aux cheveux blond-roux, avec des yeux fous, bleu acier et fous, pas comme les yeux bleu acier de Marylynne, qui étaient magnifiques, ni comme les yeux bleu acier de ses quatre jolies filles, qui étaient toutes allées à Wellesley parce que le meilleur ami de Larry dans l'armée de l'air avait une sœur à Wellesley et que, quand il l'avait rencontrée, il lui avait trouvé le vernis et les bonnes manières qu'il souhaitait voir chez ses filles à lui. Quand nous dînions au restaurant le samedi soir (ce que nous faisons un samedi sur deux — là aussi, c'est ce qu'il avait décrété) on pouvait être sûr qu'il n'allait

pas lâcher le serveur. Le pain s'exposait invariablement à un reproche. Il n'était pas frais. Ce n'était pas la sorte qu'il aimait. Il n'y en avait pas assez pour tout le monde.

Un soir après le dîner, il débarqua chez moi à l'improviste et me donna deux petits chats roux, l'un au poil long, l'autre au poil court, âgés seulement d'un peu plus de huit semaines. Je n'avais pas dit que je voulais des chats, et il ne m'avait pas annoncé le cadeau à l'avance. Il m'expliqua qu'il était allé dans la matinée chez son ophtalmologue pour un examen, et que, près du bureau de la réceptionniste, il avait vu une petite annonce qui disait qu'elle avait des chatons à donner. L'après-midi, il était allé chez elle et avait choisi pour moi les deux plus beaux de la portée. En voyant la petite annonce, il avait tout de suite pensé à moi.

Il posa les chatons par terre. « La vie que vous menez n'est pas celle qui vous convient, me dit-il. — Qui mène la vie qui lui convient ? — Eh bien, moi, par exemple. J'ai tout ce que j'ai toujours voulu avoir. Je ne veux plus que vous meniez une vie de solitaire. Vous allez trop loin, merde. C'est trop radical, Nathan. — Et vous, donc. — Moi, ça par exemple ! Ce n'est pas moi qui mène ce genre de vie. Tout ce que je veux obtenir de vous, c'est que vous meniez une vie un peu plus normale. Aucun être humain ne peut vivre isolé à ce point. Vous pouvez au moins avoir deux chats pour vous tenir compagnie. J'ai tout ce qu'il faut pour eux dans la voiture. »

Il ressortit de la maison et, quand il revint, il vida par terre deux grands sacs de supermarché contenant une demi-douzaine de petits jouets afin qu'ils puissent s'amuser avec, une douzaine de boîtes de nourriture pour chat, un grand sac de litière pour chat et un petit bac à litière en plastique, deux écuelles en plastique pour leur nourriture, et deux bols en plastique pour leur eau.

« Vous avez là tout ce dont vous aurez besoin, dit-il. Ils sont adorables. Regardez-les. Ils vont vous procurer beaucoup de plaisir. »

Il prenait tout cela extrêmement au sérieux, et je ne pus rien dire d'autre que : « C'est trop gentil à vous, Larry.

— Comment allez-vous les appeler ?

— A et B.

— Non. Il leur faut des noms. Vous passez vos journées avec l'alphabet. Vous n'avez qu'à appeler Courto celui au poil court, et Longo celui au poil long.

— Bon, c'est ce que je vais faire. »

Dans ma seule relation importante, je m'étais plié au rôle que Larry m'avait assigné. Pour l'essentiel, j'obéissais à ses prescriptions, comme tous ceux qui partageaient sa vie. Rendez-vous compte, quatre filles, et pas une seule qui aurait dit : « Mais moi, j'aimerais mieux aller à Barnard, j'aimerais mieux aller à Oberlin. » Même si, quand j'étais avec lui et sa famille, je ne l'avais jamais perçu comme un père tyrannique et redouté, c'était tout de même bizarre, me disais-je, qu'aucune d'entre elles n'ait jamais protesté lorsque son père lui avait dit : « Tu iras à Wellesley, un point c'est tout. » Mais la bonne volonté qu'elles mettaient à renoncer à toute volonté personnelle et à se conduire en filles obéissantes était moins remarquable, à mes yeux, que ma propre soumission. La voie du pouvoir

pour Larry, c'était d'avoir l'accord sans réserve des êtres qui comptaient dans sa vie. Pour moi, c'était de n'avoir personne dans ma vie.

Il avait amené les chats un jeudi. Je les ai gardés jusqu'au dimanche. Pendant tout ce temps, je n'ai pratiquement pas travaillé à mon livre. Au lieu de ça, je passais mon temps à leur lancer leurs jouets ou à les caresser, sur mes genoux ensemble ou tour à tour, ou alors je restais assis à les regarder manger, ou jouer, ou faire leur toilette, ou dormir. J'avais mis leur bac à litière dans un coin de la cuisine et le soir je les mettais dans le salon et je refermais la porte de ma chambre derrière moi. La première chose que je faisais en me réveillant le matin, c'était de courir vers la porte pour aller les voir. Et ils étaient là, derrière la porte, à attendre que je l'ouvre.

Le lundi matin, j'ai téléphoné à Larry et je lui ai dit : « S'il vous plaît, venez reprendre les chats.

— Vous ne les supportez pas.

— Au contraire. S'ils restent, je n'écirai plus jamais une ligne. Je ne peux pas avoir ces chats avec moi dans la maison.

— Pourquoi pas ? Bon Dieu, mais qu'est-ce qui cloche chez vous ?

— Ils sont trop adorables.

— Bien. Parfait. C'est ça l'idée.

— Venez les chercher, Larry. Si vous voulez, je les ramènerai moi-même à la réceptionniste de l'ophtalmologue. Mais je ne peux pas les garder ici.

— C'est quoi, ça ? Un défi ? De la provocation ? Je suis un homme d'ordre moi-même, mais là, je vous tire mon chapeau. Pour l'amour du ciel, ce n'est pas deux personnes que j'ai amenées pour venir vivre avec vous. Je vous ai amené deux chats. Deux tout petits chats.

— Et je les ai acceptés de bonne grâce, non ? J'ai tenté l'expérience, non ? Reprenez-les, s'il vous plaît.

— Certainement pas.

— Je ne vous les avais pas réclamés, je vous rappelle.

— Pour moi, ça ne prouve rien du tout. Vous ne réclamez jamais rien.

— Donnez-moi le numéro de téléphone de l'ophtalmologue.

— Non.

— Bon. Je me débrouillerai tout seul.

— Vous êtes malade, me dit-il.

— Larry, je ne peux pas me retrouver métamorphosé en un autre homme par deux petits chats.

— Mais c'est exactement ça qui se passe. Et c'est exactement ce que vous refusez. Je ne comprends pas — un type de votre intelligence qui devient volontairement ce genre de personnage. Ça me dépasse.

— Il y a beaucoup de choses inexplicables, dans la vie. Ne vous laissez pas troubler par le petit mystère de ma personne.

— Bon. Vous avez gagné. Je vais venir. Je vais reprendre les chats. Mais je n'en ai pas fini avec vous, Zuckerman.

— Je n'ai aucune raison de croire que vous en avez fini ni que vous puissiez

jamais en avoir fini. Vous aussi, vous êtes un peu dingue, vous savez.

— Ça par exemple !

— Hollis, s'il vous plaît, je suis trop vieux pour me refaire. Venez chercher les chats. »

Juste avant le mariage prévu de la quatrième fille à New York — elle épousait un jeune avocat irlando-américain qui, comme Larry, avait fait ses études de droit à Fordham — on découvrit que Larry avait un cancer. Le jour même où la famille se rendait à New York afin de se réunir pour le mariage, le cancérologue de Larry le fit admettre à l'hôpital universitaire de Farmington, dans le Connecticut. Lors de sa première nuit à l'hôpital, une fois que l'infirmière eut effectué les contrôles d'usage et lui eut administré un somnifère, il sortit une centaine de somnifères supplémentaires cachés dans sa trousse de rasage et, en se servant du verre d'eau posé sur sa table de nuit, il les avala en toute tranquillité dans sa chambre plongée dans le noir. De bonne heure le lendemain matin, Marylynne reçut le coup de téléphone de l'hôpital qui lui annonçait que son mari s'était suicidé. Quelques heures plus tard, à sa demande expresse — ce n'est pas pour rien qu'elle avait été sa femme pendant toutes ces années —, on procéda à la célébration du mariage, puis à la réception des invités, et c'est ensuite seulement que la famille rentra dans les Berkshires pour organiser l'enterrement.

Plus tard, je devais apprendre que Larry s'était arrangé avec le médecin pour se faire hospitaliser ce jour-là plutôt que le lundi suivant, ce qui n'aurait présenté aucune difficulté. De cette façon, les membres de la famille seraient rassemblés en un même lieu lorsqu'ils apprendraient qu'il était mort ; en outre, en mettant fin à ses jours à l'hôpital, où il y avait des professionnels pour prendre en charge sa dépouille, il avait épargné à Marylynne et aux enfants, dans toute la mesure du possible, ce qu'il peut y avoir de particulièrement sinistre dans un suicide.

Il avait soixante-huit ans quand il mourut, et à l'exception du projet qu'il avait consigné dans son journal des « Choses à faire » d'avoir un jour un fils appelé Larry Hollis Jr, il avait, de façon surprenante, atteint chacun des objectifs qu'il s'était fixés lorsqu'il s'était retrouvé orphelin à l'âge de dix ans. Il s'était arrangé pour attendre assez longtemps pour voir sa plus jeune fille se marier et entrer dans une nouvelle vie, et en même temps il avait pu éviter ce qu'il redoutait le plus — que ses enfants assistent aux souffrances atroces d'un parent qui meurt, comme lui-même lorsque son père et sa mère avaient l'un après l'autre lentement succombé à un cancer. Il avait même laissé un message pour moi. Il s'était même préoccupé de mon sort. Le lundi qui suivit le dimanche où nous avions tous appris sa mort, je reçus par la poste cette lettre : « Nathan, mon garçon, ça m'ennuie de vous laisser comme ça. Dans ce vaste monde, il ne faut pas que vous restiez seul. Il ne faut pas que vous restiez à l'écart de tout. Vous devez me promettre que vous ne continuerez pas à mener la vie que vous meniez quand je vous ai rencontré. Votre fidèle ami, Larry. »

Était-ce donc la raison de ma présence dans la salle d'attente de l'urologue : parce qu'un an plus tôt, presque jour pour jour, Larry m'avait envoyé ce mot juste

avant de se suicider ? Je n'en sais rien, et l'aurais je su que cela n'aurait guère eu d'importance. J'étais là parce que j'étais là, à feuilleter le genre de magazines que je n'avais pas eu entre les mains depuis des années — à regarder des photos d'acteurs célèbres, de mannequins célèbres, de stylistes célèbres, de chefs cuisiniers et de grands affairistes célèbres, à apprendre où je pourrais trouver les articles les plus chers, les plus avantageux, les plus branchés, les plus ajustés, les plus doux, les plus drôles, les plus savoureux, les plus clinquants parmi pratiquement tout ce qui est produit pour être consommé en Amérique, et à attendre mon rendez-vous avec mon médecin.

J'étais arrivé la veille dans l'après-midi. J'avais réservé une chambre au Hilton, et après avoir défait mes bagages, j'étais sorti sur la Sixième Avenue pour retrouver un peu la ville. Mais par où commencer ? Aller revoir les rues où j'avais vécu jadis ? Les endroits du quartier où j'allais déjeuner ? Les kiosques où j'achetais mon journal, et les librairies où j'allais flâner ? Fallait-il reprendre le chemin des longues promenades que je faisais après ma journée de travail ? Ou bien, étant donné que je n'en vois plus beaucoup, fallait-il essayer de renouer avec certains de mes semblables ? Pendant mes années d'absence, j'avais reçu des coups de téléphone et des lettres, mais ma maison des Berkshires est petite, et je n'avais pas encouragé les gens à venir me voir, de sorte que, avec le temps, les contacts personnels s'étaient faits rares. Les directeurs littéraires avec lesquels j'avais travaillé au cours de toutes ces années avaient quitté leur maison d'édition ou pris leur retraite. Beaucoup des écrivains que j'avais connus avaient, comme moi, quitté New York. Les femmes que j'avais connues avaient changé de travail, ou s'étaient mariées ou étaient parties ailleurs. Les deux premières personnes que j'aurais aimé passer voir étaient mortes. Je savais qu'elles étaient mortes, que leur visage unique et leur voix familière avaient disparu — et pourtant, là, devant l'hôtel, me demandant comment et où renouer pendant une heure ou deux avec la vie que j'avais laissée derrière moi, envisageant ce qu'il y aurait de plus simple pour m'y replonger brièvement, je connus un moment comparable à ce que vécut Rip Van Winkle lorsque, ayant dormi vingt ans, il descend des Catskills et retourne dans son village, persuadé qu'il n'est parti que depuis la veille. C'est seulement quand il touche par hasard la longue barbe grisonnante qui lui a poussé au menton qu'il commence à saisir combien de temps a passé, avant d'apprendre qu'il n'est plus sujet d'une colonie de la Couronne britannique mais citoyen des États-Unis tout récemment fondés. Je ne me serais pas senti davantage décalé si je m'étais retrouvé au coin de la Sixième Avenue et de la 54^e Rue Ouest tenant à la main le fusil tout rouillé de Rip, vêtu de ses habits d'une autre époque, entouré d'une armée de curieux en train de me dévisager, moi, cet étranger vidé de substance évoluant parmi eux, relique d'un temps révolu au milieu des bruits, des immeubles, des ouvriers au travail et de la circulation automobile.

Je me dirigeai vers le métro avec l'intention de descendre jusqu'à Ground Zero. Commençons par là, par le lieu où s'est produit l'événement majeur entre tous ; mais comme je m'en étais tenu à l'écart aussi bien en tant que témoin qu'en tant

que participant, je n'allai même pas jusqu'au métro. Cela n'aurait pas correspondu au personnage que j'étais devenu. Et donc, après avoir traversé Central Park, je me retrouvai en terrain de connaissance dans les salles du Metropolitan Museum, laissant passer les heures de l'après-midi comme quelqu'un qui n'a pas pour tâche de se mettre à jour.

Le lendemain, quand j'ai quitté le cabinet médical, j'avais un rendez-vous pour qu'on me fasse l'injection de collagène le matin suivant. Il y avait eu une annulation, et le médecin pouvait me caser. Il aimerait mieux, me dit son assistante, que vous restiez passer la nuit à votre hôtel après l'intervention plutôt que de retourner immédiatement dans les Berkshires : il y avait rarement des complications à la suite de l'injection, mais rester dans les parages jusqu'au lendemain matin était une sage précaution. Sauf accident imprévu, je pourrais alors rentrer chez moi et reprendre mes activités habituelles. Le médecin quant à lui comptait sur une amélioration appréciable, n'excluant pas la possibilité que l'injection permette de retrouver quasiment le contrôle total de la vessie. Parfois le collagène « voyageait », expliqua-t-il, et il faudrait une deuxième ou une troisième intervention avant qu'il n'adhère de façon permanente au col de la vessie. Mais par ailleurs, une seule injection pourrait peut-être suffire.

Très bien, dis-je, et au lieu d'attendre pour prendre ma décision d'avoir pu réfléchir à tête reposée une fois rentré chez moi, je me vis avec surprise profiter de ce trou inopiné dans l'emploi du temps du médecin. Et même une fois sorti de l'atmosphère stimulante de son cabinet, lorsque je fus dans l'ascenseur qui redescendait au rez-de-chaussée, je ne pus déclencher en moi la moindre étincelle de lucidité qui vînt freiner mon impression de jeunesse retrouvée. Je fermai les yeux et me vis nageant en fin de journée dans la piscine de l'université, insouciant, sans que m'effleure la crainte de connaître l'embarras.

Il était absurde de ressentir un tel sentiment de triomphe, et cela reflétait sans doute moins la transformation promise que le prix dont j'avais payé ma discipline de retraite solitaire et ma décision de retrancher de ma vie tout ce qui pouvait me distraire de ma tâche — prix dont jusqu'à présent je n'avais pas eu pleinement conscience (cet oubli volontaire étant partie constituante de la discipline). À la campagne, rien ne m'apportait les tentations de l'espoir. Entre l'espoir et moi, paix conclue. Mais en venant à New York, en quelques heures seulement, New York avait eu sur moi l'effet qu'il a sur tout le monde : il avait ouvert le champ des possibles. L'espoir avait ressurgi.

À l'étage au-dessous du service d'urologie, l'ascenseur s'arrêta et une petite dame âgée monta. La canne qu'elle avait à la main ainsi que le chapeau de pluie d'un rouge passé vissé bas sur le front lui donnaient une allure bizarre, un air de paysanne, mais lorsque je l'entendis parler à voix basse avec le médecin qui était monté avec elle — un homme dans la quarantaine qui la tenait légèrement par le bras pour la guider —, quand j'entendis la touche d'accent étranger dans son anglais, je la regardai mieux, me demandant si ce n'était pas quelqu'un que j'avais pu connaître jadis. Sa voix était aussi caractéristique que son accent, d'autant que

ce n'était pas une voix qu'on aurait crue compatible avec son air de revenante, mais une voix étonnamment juvénile, une voix d'adolescente qui n'a pas encore affronté les rigueurs de la vie. Je connais cette voix, me suis-je dit. Je connais cet accent. Je connais cette femme. Une fois en bas, je traversai le hall à leur suite pour me diriger vers la sortie, et il se trouva que j'entendis le médecin mentionner le nom de cette vieille dame. C'est la raison pour laquelle je la suivis jusqu'à un snack sur Madison Avenue, à quelques rues de l'hôpital. Effectivement, je la connaissais.

Il était dix heures et demie, et il n'y avait que quatre ou cinq clients qui prenaient encore leur petit déjeuner. Elle s'assit dans un box. Je me trouvais une table libre. Elle ne paraissait pas avoir conscience du fait que je l'avais suivie, ni même de ma présence à un ou deux mètres d'elle. Elle s'appelait Amy Bellette. Je ne l'avais rencontrée qu'une seule fois. Je ne l'avais jamais oubliée.

Amy Bellette ne portait pas de manteau — rien que le chapeau de pluie rouge, un cardigan de couleur claire, et ce qui me parut être une robe d'été légère en coton, jusqu'au moment où je me rendis compte que c'était en fait une chemise d'hôpital bleu clair dont les agrafes dans le dos avaient été remplacées par des boutons, et qu'une cordelette en guise de ceinture serrait à la taille. Ou elle n'a plus d'argent, ou elle est folle, me suis-je dit.

Un serveur prit sa commande, et quand il se fut éloigné, elle ouvrit son sac et en sortit un livre. Puis, tout en lisant, elle porta distraitement la main à son chapeau et le posa près d'elle. Le côté de son crâne qui me faisait face était rasé — ou l'avait été dans un passé proche, car il y poussait un léger duvet —, et une cicatrice chirurgicale sinueuse traversait la tête d'une ligne serpentine : une cicatrice à vif qui se détachait nettement, partant de derrière l'oreille pour atteindre la tempe. Tous les cheveux, longs ou courts, étaient regroupés de l'autre côté de sa tête, des cheveux grisonnants rassemblés en une tresse lâche, où les doigts de sa main droite se promenaient négligemment comme aurait pu le faire la main d'un enfant en train de lire. Son âge ? Soixante-quinze ans. Elle avait vingt-sept ans quand nous nous étions rencontrés en 1956.

Je commandai un café, le bus à petites gorgées en prenant mon temps, le terminai, puis, sans regarder de son côté, je me levai et sortis, laissant derrière moi le snack et la réapparition stupéfiante et la réfection pathétique d'Amy Bellette, une femme dont l'existence — si riche de promesses et d'espérances quand j'avais fait sa connaissance — avait de toute évidence connu de sérieux revers.

L'intervention, le lendemain matin, prit quinze minutes. La simplicité même ! Étonnant ! La magie de la médecine ! Je me voyais déjà faisant à nouveau des longueurs dans la piscine de l'université, vêtu d'un maillot de bain ordinaire et ne laissant plus traîner dans mon sillage un filet d'urine. Je me voyais déambulant d'un cœur léger sans avoir toujours avec moi une provision de ces protections en coton que, pendant neuf ans, j'avais portées jour et nuit, blotties dans l'entrejambe de mes caleçons en plastique. Une intervention indolore de quinze minutes et à nouveau la vie semblait sans limites. Je n'étais plus un homme

impuissant devant une chose aussi élémentaire que le fait de pisser dans un pot de chambre. Contrôler sa vessie... qui, parmi ceux qui sont en pleine possession de leurs moyens physiques, s'interroge jamais sur la liberté que cela confère, ou sur la vulnérabilité et l'angoisse que génère la perte de ce pouvoir, même chez les plus assurés d'entre nous ? Moi que la question n'avait jamais effleuré jusqu'à présent, qui, depuis l'âge de douze ans, avais toujours aspiré à la singularité et recherché en moi ce qui sortait de l'ordinaire, voilà que je me retrouvais semblable à tout le monde.

Et n'est-ce pas, en fait, cette ombre omniprésente de l'humiliation qui lie chacun d'entre nous à tout le monde ?

Bien avant midi, j'étais de retour à mon hôtel. J'avais largement de quoi m'occuper pour passer la journée avant de rentrer chez moi. La veille, pendant l'après-midi, après avoir choisi de ne pas aller déranger Amy Bellette, je m'étais rendu dans la vénérable librairie de livres d'occasion The Strand, au sud de Union Square, et j'avais pu acquérir, pour moins de cent dollars, l'édition originale des six volumes de nouvelles d'E.I. Lonoff. Il se trouve que ces livres étaient aussi dans ma bibliothèque, à la maison, mais je les avais achetés quand même et rapportés à l'hôtel pour pouvoir parcourir les différents volumes par ordre chronologique pendant les heures que je devais encore passer à New York.

Lorsque vous vous lancez dans une expérience de ce genre après avoir passé vingt ou trente ans sans fréquenter l'œuvre d'un auteur, vous ne pouvez pas trop savoir ce que vous allez découvrir : par exemple, que l'auteur jadis tant admiré a mal vieilli, ou que votre enthousiasme d'antan était bien naïf. Mais quand arriva minuit, j'étais tout aussi convaincu qu'alors, dans les années cinquante, que la gamme restreinte de la prose de Lonoff et le champ limité de ses intérêts, ainsi que la retenue sans faille qu'il s'imposait, plutôt que de désagréger les strates de ses récits et de diminuer leur impact, produisaient au contraire les réverbérations énigmatiques d'un gong, réverbérations qui laissaient le lecteur émerveillé de voir comment on pouvait combiner dans un si petit espace tant de gravité et tant de légèreté avec un scepticisme d'une portée aussi étendue. C'était précisément la limitation des moyens qui faisait de chaque nouvelle non pas quelque chose de mineur mais une prouesse de magicien, comme si un conte populaire ou une comptine étaient illuminés de l'intérieur par l'intelligence de Pascal.

Il était aussi bon écrivain que dans mon souvenir. Meilleur, même. C'est comme s'il y avait eu dans notre spectre littéraire une couleur qui manquait ou qu'on n'avait pas utilisée jusque-là, et que Lonoff fût seul à la posséder. Lonoff *était* cette couleur, un écrivain américain du XX^e siècle qui ne ressemblait à aucun autre, et ses livres étaient épuisés depuis des dizaines d'années. Je me demandais si son œuvre serait tombée aussi complètement dans l'oubli s'il avait terminé son roman et vécu assez longtemps pour le voir publié. Je me demandais également s'il avait vraiment travaillé à un roman à la fin de sa vie. Si ce n'était pas le cas, comment devait-on comprendre le silence qui avait précédé sa mort, ces cinq années qui avaient coïncidé avec la fin brutale de son mariage avec Hope et la nouvelle vie engagée aux côtés d'Amy Bellette ? Je revoyais encore la façon

caustique, détachée, dont il m'avait décrit la jeune acolyte éblouie qui brûlait d'être son émule, la monotonie d'une existence qui consistait à écrire laborieusement ses nouvelles pendant toute la journée, à lire le soir avec application, un carnet à portée de la main, et, presque muet d'épuisement intellectuel, à partager les repas et le lit avec sa loyale épouse depuis trente-cinq ans, abominablement solitaire. (Car la discipline, on se l'impose à soi-même, mais on l'impose aussi à ses proches.) On aurait pu imaginer une régénération de l'intensité — accompagnée d'une productivité accrue — chez un écrivain original d'une force d'âme aussi impressionnante, qui n'avait pas encore atteint la soixantaine, qui avait fini par trouver le moyen d'échapper à ce régime carcéral (ou qui y avait été forcé par sa femme lorsqu'elle était partie en claquant la porte), et avait pris pour compagne une femme charmante, intelligente, qui l'adorait, et qui était deux fois plus jeune que lui. On aurait pu imaginer qu'après s'être arraché à un environnement rural et à un mariage qui l'enserraient l'un comme l'autre, et qui transformaient son entreprise artistique en sacrifice d'une extrême rigueur, oui, on aurait pu imaginer que E.I. Lonoff n'eût pas été aussi sévèrement puni pour son geste de révolte, qu'il n'eût pas été réduit à un silence aussi mortel, rien que pour avoir eu l'audace de croire qu'il pourrait réécrire cinquante fois par jour ses paragraphes tout en vivant ailleurs que dans une cage.

Comment s'étaient réellement passées ces cinq années ? Lorsqu'il était arrivé quelque chose dans la vie de cet écrivain reclus, pondéré, qui s'était — aidé en cela par l'ironie mélancolique qui imprégnait sa vision du monde — bravement résigné à ce qu'il ne lui arrive jamais rien, quelles conséquences cela avait-il eues ? Amy Bellette le saurait — car ce qui lui était arrivé, c'était elle. S'il existait quelque part un manuscrit d'un roman de Lonoff, terminé ou non, elle le saurait aussi. Sauf si Hope et les trois enfants étaient les seuls héritiers de tous ses biens, le manuscrit devait se trouver entre ses mains. Et si le roman appartenait de droit aux proches parents de l'auteur, Amy, qui avait été à ses côtés pendant qu'il l'écrivait, avait sûrement lu chaque page de chaque nouvelle version et devait savoir si le projet avait abouti ou non. Même si la mort de Lonoff l'avait empêché de le terminer, pourquoi des chapitres achevés n'avaient-ils pas paru dans les revues littéraires qui publiaient régulièrement ses nouvelles ? Était-ce parce que le roman ne valait rien que personne ne s'était chargé de le faire publier ? Et si c'était le cas, cet échec était-il la conséquence du fait que Lonoff avait tourné le dos à tout ce sur quoi il avait compté jusque-là pour l'enchaîner à son talent, du fait qu'il avait enfin gagné sa liberté et trouvé le plaisir dont sa captivité avait pour but de le protéger ? Ou était-ce qu'il n'avait jamais pu s'affranchir de la honte de transmuier ses souffrances aux dépens de Hope ? Mais n'était-ce pas Hope qui s'était chargée à sa place de cette transmutation en prenant l'initiative de le quitter ? Chez un écrivain aussi résolu et expérimenté, un homme pour qui la réalisation de son talent, ce mélange singulier de laconisme et de naturel dans le maniement de la langue, avait été une épreuve permanente que seul l'exercice le plus diligent des vertus de patience et de volonté lui avait permis de surmonter — pourquoi ce blocage de cinq années ? En quoi une remise à neuf aussi

courante — le changement opéré au midi de la vie et censé, selon l'opinion commune, vous donner un second souffle, ce changement qui consiste à prendre une nouvelle compagne et à s'installer dans un nouveau lieu —, en quoi cela pouvait-il paralyser un homme aussi pondéré que Lonoff ?

Si c'était cela qui l'avait paralysé.

Quand arriva le moment d'aller dormir, j'avais compris à quel point ces questions étaient loin d'aider à comprendre ce qui avait en réalité étouffé Lonoff pendant ses dernières années. Si, entre les âges de cinquante-six et soixante et un ans, il n'avait pas réussi à écrire un roman, c'était probablement parce que (comme il l'avait peut-être toujours soupçonné) la passion du romancier pour les développements n'était qu'une forme comme une autre d'excès, qui allait à contre-courant de son don bien particulier pour la condensation, la réduction. C'est précisément la passion du romancier pour les développements qui expliquait sans doute que j'eusse passé la journée à me poser de telles questions.

Mais cela n'expliquait pas que je n'aie pas trouvé moyen de me présenter auprès d'Amy Bellette dans ce snack et d'apprendre d'elle, sinon tout ce qu'il y avait à savoir, du moins ce qu'elle voudrait bien en dire.

En 1956, lorsque je fis la connaissance de Lonoff et de Hope, les trois enfants étaient grands et n'habitaient plus là, et même si la discipline de fer de son travail d'écriture quotidien n'était en rien entamée par leur absence — pas plus que par la disparition de la passion qui affecte la vie conjugale —, la réaction de Hope à son isolement dans une ferme retirée des Berkshires apparut sous un jour spectaculaire durant les quelques heures que je passai là-bas. Le soir de mon arrivée, après s'être vaillamment efforcée de rester calme et sociable pendant le dîner, elle avait fini par craquer, et après avoir jeté un verre de vin contre le mur, elle était sortie de table en larmes, laissant à Lonoff le soin de m'expliquer — ou, en l'occurrence, de ne pas se sentir obligé de m'expliquer — ce qui se passait. Le lendemain matin au petit déjeuner, auquel nous assistions tous les deux, Amy et moi, et où le brandon de discorde, l'invitée — avec ses manières délicieusement sereines et retenues, avec sa clarté d'esprit, ses jeux de scène, son mystère, avec son sens pétillant de la comédie — s'était montrée particulièrement exquise, la façade stoïque de Hope avait à nouveau cédé, mais cette fois, lorsqu'elle quitta la table, ce fut pour remplir un sac de voyage, mettre son manteau et, malgré le froid glacial et les routes enneigées, sortir par la grande porte, en annonçant qu'elle quittait le poste d'épouse-négligée-du-grand-écrivain, et laissait la place à l'ancienne étudiante de Lonoff dont tout donnait à croire qu'elle était sa maîtresse. « Vous voilà officiellement chez vous ! » avait-elle annoncé à l'heureuse élue, et elle partit pour Boston. « Vous serez maintenant celle avec qui il ne vit pas ! »

Je partis moi-même une heure plus tard et ne revis jamais aucun d'entre eux. C'est par un pur hasard que je m'étais trouvé là au moment de la grande scène. D'une colonie d'écrivains des environs où j'étais en résidence, j'avais envoyé à Lonoff par la poste quelques-unes de mes premières nouvelles publiées,

accompagnées d'une lettre éloquente et sincère, et j'avais réussi de cette façon à obtenir l'invitation à dîner qui s'était transformée en invitation à rester pour la nuit uniquement parce que le mauvais temps m'avait empêché de repartir le soir même. À la fin des années quarante, puis dans les années cinquante, et jusqu'à ce qu'il meure d'une leucémie en 1961, Lonoff était probablement le nouvelliste le plus estimé d'Amérique — sinon dans l'ensemble du pays, du moins auprès de nombreux membres de l'élite intellectuelle et universitaire. Il était l'auteur de six recueils dont le mélange de comédie et de pessimisme avait totalement désentimentalisé la classique saga des malheurs du Juif immigrant ; ses récits se lisaient comme le déroulement de rêves décousus, sans qu'il sacrifie pour autant les bases solides de temps et de lieu aux tours de passe-passe surréalistes ou aux gadgets du réalisme magique. Il n'avait jamais écrit un grand nombre de nouvelles par an, et dans ses cinq dernières années, où il était censé travailler à un roman, son premier, le livre qui, disaient ses admirateurs, lui vaudrait une reconnaissance internationale et le prix Nobel qu'il aurait déjà dû recevoir, il n'en avait publié aucune. C'étaient les années où il s'était installé à Cambridge avec Amy, donnant quelques cours à Harvard. Il n'avait pas épousé Amy ; apparemment, pendant ces cinq années, il n'avait pas eu la possibilité légale d'épouser qui que ce fût. Sur ce, il mourut.

Le soir précédant mon retour chez moi, je sortis dîner dans un petit restaurant italien proche de l'hôtel. Les patrons n'avaient pas changé depuis le début des années quatre-vingt-dix, époque où j'y étais allé pour la dernière fois, et à ma grande surprise, le plus jeune de la famille, Tony, me salua par mon nom et me plaça à la table du coin que j'avais toujours préférée parce que c'était l'endroit le plus calme du restaurant.

On s'en va, cependant que d'autres — ce qui n'a rien d'étonnant — restent sur place et continuent à faire ce qu'ils ont toujours fait, et quand on revient, on est surpris et enchanté, l'espace d'un instant, de voir qu'ils sont toujours là, et puis cela vous rassure qu'il y ait quelqu'un qui passe sa vie entière dans le même coin sans désir d'en bouger.

« Vous n'habitez plus ici, Mr Zuckerman, dit Tony. On ne vous voit jamais.

— Je suis parti dans le Nord. J'habite maintenant à la montagne.

— Ça doit être beau là-bas. Tranquille pour écrire.

— Tout juste. Comment va la famille ?

— Tout le monde va bien. Mais il y a Celia qui est décédée. Vous vous souvenez de ma tante ? Qui tenait la caisse ?

— Bien sûr. Désolé d'apprendre que Celia est morte. Elle n'était pas vieille, pourtant ?

— Non, pas du tout. Mais l'année dernière elle est tombée malade, et elle est partie d'un coup. Vous, par contre, vous avez l'air en forme. Vous voulez boire quelque chose ? Du chianti, c'est ça ? »

Même si les cheveux de Tony étaient maintenant du même gris acier que ceux de son grand-père Pierluigi, comme on pouvait le constater sur le portrait à

l'huile de l'immigrant fondateur du restaurant — beau comme un acteur dans son tablier de chef cuisinier — qui trônait encore tout à côté du vestiaire, et même si la silhouette de Tony s'était alourdie et arrondie depuis la dernière fois que je l'avais vu, lorsqu'il avait la trentaine, à l'époque où il était le seul membre de la famille à être encore mince et sec dans ce clan de restaurateurs bien nourris, quelque cent mille assiettes de pâtes plus tôt, le menu lui-même n'avait pas changé, les spécialités n'avaient pas changé, le pain dans la corbeille à pain était toujours le même, et quand le chariot des desserts passa près de ma table, piloté par le maître d'hôtel, je vis que le maître d'hôtel n'avait pas changé, et les desserts non plus. On pourrait croire que mon rapport à tout cela n'aurait pas bougé d'un iota, qu'une fois que je me retrouverais mon verre à la main, à mastiquer un morceau de ce pain italien que j'avais mangé ici même des douzaines de fois, j'aurais un agréable sentiment de familiarité, et pourtant ce n'était pas le cas. Je me faisais l'effet d'être un imposteur, qui prétendait être l'homme que Tony avait connu jadis, et j'aurais soudain donné cher pour être lui. Mais à vivre onze ans dans une solitude quasi permanente, je m'en étais débarrassé. J'étais parti pour fuir une menace bien réelle ; finalement, je n'étais pas revenu, afin de me débarrasser de ce qui me paraissait dorénavant sans intérêt et, ce dont rêve tout un chacun, échapper aux conséquences à long terme des erreurs de toute une vie (dans mon cas, l'échec conjugal à répétition, les adultères clandestins, l'effet boomerang d'un attachement érotique). En passant à l'acte au lieu de me contenter d'en rêver, c'est aussi de moi, apparemment, que je m'étais débarrassé.

J'avais pris de la lecture, tout comme à l'époque où je dînais seul chez Pierluigi's. Vivant seul, j'avais pris l'habitude de lire pendant mes repas, mais ce soir-là, je posai le journal sur la table, et choisis de regarder plutôt les gens qui dînaient à New York en cette soirée du 28 octobre 2004. Un des plaisirs notoires de la vie en ville : des inconnus qui entretiennent la chimère de l'harmonie entre les humains en mangeant ensemble dans un bon petit restaurant. Et j'en faisais partie. Un peu tard pour accorder de l'importance à une expérience aussi banale, mais c'était comme ça.

Ce n'est qu'au moment du café que j'ouvris le journal, le dernier numéro de la *New York Review of Books*. Je n'en avais pas vu un seul depuis mon départ de New York. Je n'en avais pas eu envie, alors que je m'y étais abonné dès la naissance du journal, au début des années soixante, et que, les premières années, j'y avais parfois écrit. En passant devant un kiosque à journaux sur le chemin du restaurant, j'avais aperçu le haut de la première page où, au-dessus d'une série de caricatures par David Levine des candidats à la présidentielle, se déroulait une bannière annonçant en lettres jaunes « Numéro spécial sur les élections », avec, au-dessous, surmontant la liste d'une douzaine de collaborateurs, les mots « Les élections et l'avenir de l'Amérique » ; et j'avais alors payé au vendeur quatre dollars cinquante et emporté le journal avec moi au restaurant. Mais maintenant je regrettais de l'avoir acheté, et même lorsque la curiosité prit le dessus, au lieu de commencer par le sommaire et les premières pages de la tribune sur les élections, j'entamai ma réaccoutumance à petites doses, en me plongeant dans les

petites annonces des dernières pages : « BELLE photographe/monitrice d'arts plastiques, mère affectueuse... FEMME COMPLEXE, PRÉVENANTE, désirante et désirable, juridiquement mariée... HOMME ÉNERGIQUE, BON VIVANT, EN PLEINE SANTÉ, bonne situation, intérêts multiples... YEUX VERTS, drôle, excentrique, pulpeuse... » Je passai à la rubrique « Immobilier », et dans la colonne des « Locations » — au-dessus de la colonne « Locations internationales », beaucoup plus fournie, où les résidences proposées étaient principalement à Paris et à Londres — je tombai sur une annonce qui s'adressait si manifestement à moi que je me sentis poussé en avant, comme avec un fouet, par le hasard, un pur hasard qui semblait regorger d'intentions.

JEUNE couple d'écrivains, la trentaine, souhaite échanger appartement de trois pièces, accueillant, bourré de livres, dans l'Upper West Side, contre retraite rurale tranquille, dans un rayon de deux cents kilomètres de New York. Nouvelle-Angleterre de préférence. Échange immédiat, dans l'idéal pour un an.

Sans attendre, avec la même précipitation qui m'avait fait accepter l'injection de collagène à laquelle j'avais eu l'intention de réfléchir chez moi avant de m'engager, la même précipitation qui m'avait fait acheter la *New York Review of Books*, je descendis l'escalier à côté de la cuisine où je me rappelais qu'il y avait un téléphone mural en face des toilettes pour hommes. J'avais recopié le numéro sur un bout de papier sur lequel j'avais écrit le nom « Amy Bellette ». En hâte, je composai le numéro, et j'expliquai à l'homme qui répondit que j'appelais pour l'annonce où il proposait un échange de résidences pour un an. Je possédais une petite maison dans la région rurale de l'ouest du Massachusetts, située en bordure d'un chemin de terre en haut d'une colline, et tout près d'un vaste marais qui était une réserve naturelle pour les oiseaux et autre faune. New York était à deux cent dix kilomètres, mes voisins les plus proches habitaient à huit cents mètres, et il y avait à treize kilomètres de là, en bas dans la vallée, une petite ville universitaire où l'on pouvait trouver un supermarché, une librairie, un marchand de vins et spiritueux, une bonne bibliothèque sur le campus, et un café convivial où l'on servait une nourriture correcte. Si cela correspondait à ce qu'il envisageait, je serais tout à fait disposé à passer voir l'appartement et à discuter d'un échange. Je n'étais qu'à quelques rues de l'Upper West Side. S'il n'y voyait pas d'inconvénient, je pouvais être là dans moins d'un quart d'heure.

L'homme se mit à rire : « On dirait que vous êtes prêt à emménager dès ce soir.

— Si vous, vous êtes prêt à déménager dès ce soir. » Et j'étais sérieux.

Avant de retourner à ma table, je fis un arrêt aux toilettes et m'introduisis dans l'unique cabine, où je baissai mon pantalon afin de voir si l'intervention avait commencé à faire de l'effet. Pour effacer ce que je vis, je fermai les yeux, et pour effacer ce que je ressentais, je jurai tout haut. « Quel rêve de merde ! » Je voulais dire par là le rêve de me retrouver semblable à tout le monde.

Je m'employai à retirer la protection absorbante en coton de mon caleçon en plastique et à la remplacer par une neuve qui était dans une petite pochette que je

transportais dans la poche intérieure de ma veste. J'enveloppai la protection sale dans du papier toilette et la jetai dans une poubelle à couvercle à côté du lavabo, je me lavai et me séchai les mains puis, luttant contre l'accablement, je remontai payer l'addition.

Je marchai jusqu'à la 71^e Rue Ouest, stupéfait de voir, à Columbus Circle, que les formes massives du Coliseum s'étaient métamorphosées en deux gratte-ciel de verre jumeaux reliés au niveau du flanc et bordés, au rez-de-chaussée, de boutiques chic. J'entrai faire un tour dans une des deux galeries marchandes puis en ressortis, et en remontant Broadway, j'eus l'impression, non pas tant de me trouver dans un pays étranger que d'être l'objet d'une illusion d'optique, comme si les choses m'apparaissaient dans le reflet d'un miroir déformant pour parc d'attractions, où tout semblait à la fois familier et méconnaissable. J'avais, non sans mal, comme je l'ai dit, maîtrisé le mode de vie du solitaire. J'en connaissais les épreuves et les satisfactions, et avec le temps j'avais circonscrit mes besoins dans le cadre des limites ainsi imposées, ayant abandonné de longue date passions, intimité, aventures et conflits au profit du contact tranquille, stable et sans surprise avec la nature, de la lecture et de mon travail d'écrivain. Pourquoi rechercher l'inattendu, pourquoi aller au-devant des chocs et coups de théâtre autres que ceux que l'âge ne manquerait pas de me fournir sans que je le demande ? Pourtant, je continuai à remonter Broadway — passant devant les foules du Lincoln Center auxquelles je ne souhaitais pas me mêler, les cinémas multisalles dont je n'avais pas envie de voir les films, les maroquineries et les épiceries fines dont les articles ne me tentaient pas —, refusant de contrer l'espoir fou de rajeunissement qui inspirait toutes mes actions, l'espoir fou que l'intervention pourrait inverser le symptôme le plus marquant de mon déclin ; mais aussi conscient de l'erreur que j'étais en train de commettre, moi, un revenant, un homme qui s'était coupé de toutes relations humaines suivies, ainsi que des occasions qui en découlent, en cédant à l'illusion d'un nouveau départ. Et en ayant l'impression, non pas à cause de telle ou telle de mes qualités mentales, mais à cause d'une simple transformation corporelle, qu'à nouveau la vie était sans limites. Bien sûr, c'est la chose à ne pas faire, c'est une folie, mais si c'est le cas, me disais-je, quelle est la bonne attitude, l'attitude sensée à adopter, et qui suis-je pour pouvoir prétendre que j'en avais jamais été capable ? J'ai fait ce que j'ai fait, voilà tout ce qu'on peut dire quand on jette un regard en arrière. Cette épreuve que je subissais, j'en étais responsable, par la brusque inspiration et la sottise qui m'avaient saisi — la brusque inspiration, c'était ça, la sottise — et, de toute évidence, j'étais en train de recommencer. En plus, à une vitesse insensée, comme si j'avais peur de voir ma folie s'évanouir d'un instant à l'autre, et que je risquais de ne plus être à même de continuer à faire tout ce que je faisais, dont je savais très bien qu'il ne fallait pas le faire.

L'ascenseur du petit immeuble de six étages en briques chaulées m'amena jusqu'au dernier étage, où m'accueillit, à la porte de l'appartement 6 B, un jeune homme un peu rond, affable, qui me lança aussitôt : « Ah, vous êtes

l'écrivain. — Oui. Et vous ? — *Un écrivain* », répondit-il en souriant. Il me fit entrer et me présenta à sa femme. « Et voici un troisième écrivain », dit-il. C'était une jeune femme élancée qui, contrairement à son mari, n'avait plus rien en elle d'enfantin, de joueur, en tout cas ce soir-là. Son long visage étroit était encadré de beaux cheveux bruns qui lui tombaient jusqu'aux épaules, et même un peu plus bas, comme si cette coupe avait pour but de masquer quelque défaut, mais en aucun cas un défaut physique — elle avait un épiderme d'une douceur laiteuse irréprochable — si par hasard elle dissimulait quelque chose d'autre. Que son mari eût pour elle un amour infini et qu'elle fût sa source de vie se voyait à la tendresse non déguisée dont chacun de ses regards et de ses gestes l'enveloppait, même lorsque ce qu'elle disait ne lui plaisait pas forcément. Il était clair qu'aux yeux du couple elle était la plus brillante des deux, et que sa personnalité à lui était enfermée dans le cocon de la sienne à elle. Elle s'appelait Jamie Logan, et lui Billy Davidoff, et pendant qu'ils me faisaient visiter l'appartement, il semblait prendre plaisir à me donner, respectueusement, du « Mr Zuckerman ».

C'était un appartement agréable composé de trois pièces de belles dimensions, avec des meubles modernes haut de gamme, d'inspiration européenne, des petits tapis d'Orient, et un très beau tapis persan dans le living-room. Il y avait un grand bureau dans la chambre à coucher, donnant sur un beau platane à l'arrière de la maison, et dans le living-room un autre bureau qui avait vue sur une église. Des livres s'entassaient partout, et sur les murs, dans les intervalles entre les rayonnages bourrés de livres, étaient accrochées, dans des cadres, des photos de statues prises par Billy dans des villes italiennes. Qui finançait l'opulence discrète de ces deux trentenaires ? J'étais prêt à parier que l'argent venait de lui, qu'ils s'étaient rencontrés à Amherst, Williams College ou Brown University, lui l'étudiant juif riche, gentil et réservé, elle la jeune fille pauvre, passionnée, irlandaise, peut-être à moitié italienne, qui, depuis l'école primaire, n'avait cessé d'être excellente élève, à force de volonté, même, qui sait, un peu arriviste...

Je me trompais. L'argent venait d'elle, et du Texas. Son père était un industriel du pétrole de Houston, d'origine américaine à cent pour cent. La famille juive de Billy possédait un magasin de bagages et parapluies à Philadelphie. Ils s'étaient rencontrés à Columbia, à l'atelier d'écriture de troisième cycle. Aucun des deux n'avait encore publié de livre, mais le *New Yorker* avait fait paraître, cinq ans plus tôt, une nouvelle d'elle qui lui avait valu, de la part d'agents littéraires et d'éditeurs, des marques d'intérêt pour un éventuel roman. Je n'aurais pas soupçonné, au premier abord, que c'était elle qui était la plus avancée dans la création littéraire.

Après qu'on m'eût fait faire le tour de l'appartement, on s'assit dans le living-room protégé du bruit par des fenêtres à double vitrage. En face, l'église luthérienne, petit bâtiment charmant aux fenêtres étroites en ogive, avec sa façade de pierre brute, semblait conçue, bien qu'elle eût sans doute été construite au début du ^{xx}e siècle, pour transporter les paroissiens de l'Upper West Side cinq ou six siècles en arrière, dans un petit village de campagne de l'Europe du Nord. Devant la fenêtre, les feuilles en éventail d'un ginkgo florissant commençaient

tout juste à voir pâlir leur verdure estivale. Quand j'étais arrivé dans l'appartement, un enregistrement des *Quatre derniers Lieder* de Richard Strauss jouait en sourdine, et quand Billy alla arrêter le lecteur de CD, je me posai la question de savoir si les *Quatre derniers Lieder* étaient ce que Jamie ou lui étaient en train d'écouter avant mon arrivée, ou si c'était ma venue qui leur avait donné l'idée, à l'un ou à l'autre, de mettre cette musique si dramatiquement élégiaque, si bouleversante, écrite par un très vieil homme dans les derniers jours de sa vie.

« Son instrument préféré, c'est une voix de femme, dis-je.

— Ou deux voix de femmes, dit Billy. Sa combinaison préférée, ce sont deux femmes qui chantent ensemble. La fin du *Chevalier à la rose*. La fin d'*Arabella*. *Hélène d'Égypte*.

— Vous connaissez bien Richard Strauss.

— En fait, la voix d'une femme est aussi mon instrument préféré. »

Son intention en disant cela était de flatter sa femme, mais je fis semblant de ne pas le remarquer. « Vous composez aussi de la musique ?

— Non, non, répondit Billy. J'ai déjà assez de fil à retordre avec la fiction.

— Vous savez, chez moi, au fond des bois, ce n'est pas plus calme que chez vous.

— On ne part que pour un an, dit Billy.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— C'est l'idée de Jamie », répondit-il, pas tout à fait aussi soumis que je l'imaginais.

Ne voulant pas donner l'impression que j'interrogeais Jamie, je me contentai de regarder dans sa direction. Il se dégageait d'elle une présence sensuelle très forte — et peut-être tenait-elle à rester mince pour empêcher de l'être plus encore. Ou alors pour l'être, étant donné que ses seins n'étaient pas ceux d'une femme mal nourrie. Elle portait un jean et une chemise en soie décolletée qui ressemblait à un petit haut de lingerie — d'ailleurs, à mieux y regarder, *c'était* un petit haut de lingerie. Son buste était enveloppé dans un cardigan un peu long à larges bords côtelés, avec un lien de la même maille côtelée noué de façon lâche autour de sa taille mince. Par rapport à la chemise d'hôpital qu'Amy Bellette avait convertie en robe, c'était un vêtement situé à l'autre extrémité du spectre de l'habillement féminin, d'une couleur plus douce et plus pâle que le beige et tissé dans un cachemire doux et épais. Cette veste pouvait facilement avoir coûté mille dollars, et elle lui donnait un air alangui, l'air attirant d'une femme au repos, comme si elle portait un kimono. Elle parlait vite, sans élever la voix, comme le font les gens extrêmement compliqués, surtout lorsqu'ils sont sous pression.

« Pourquoi êtes-vous venu à New York ? lança-t-elle en réponse à mon regard.

— J'ai une amie qui est malade. »

Je ne savais toujours pas clairement ce que je faisais dans leur appartement, ni ce que je voulais, en fait. Changer des choses dans ma vie ? Comment, exactement ? Pour voir par la fenêtre, pendant que je travaillais, une réplique victorienne d'une église médiévale plutôt que mes énormes érables et mes murs de pierre brute ? Pour voir, en me penchant au-dessus de la rue, des voitures

circuler plutôt que les cerfs, les corbeaux et les dindons sauvages qui peuplaient mes bois ?

« Elle a une tumeur au cerveau », expliquai-je, par pur besoin de parler. De lui parler à elle.

— Nous, nous partons, me dit Jamie, parce que je ne veux pas être pulvérisée au nom d'Allah.

— N'est-ce pas improbable, dans la 71^e Rue Ouest ?

— Cette ville est au cœur de leur pathologie. Ben Laden ne rêve que de mal, et il appelle ce mal "New York".

— Je ne suis pas au courant. Je ne regarde pas les journaux. Depuis des années. J'ai pris la *New York Review of Books* pour les petites annonces. Je n'ai pas idée de ce qui se passe.

— Les élections, tout de même, vous êtes au courant, dit Billy.

— À peine. Dans le coin perdu où j'habite, les gens ne parlent pas volontiers de politique, en tout cas jamais avec un étranger comme moi. Je n'ouvre pas souvent la télé. Non, je ne suis au courant de rien.

— Vous n'avez pas suivi la guerre ?

— Non.

— Vous n'avez pas suivi les mensonges de Bush ?

— Non.

— Difficile à croire, dit Billy, quand je pense à vos livres.

— J'ai fait mon temps d'homme de gauche outré et de citoyen indigné », dis-je, en semblant m'adresser à lui alors qu'à nouveau c'était pour elle que je parlais et, au début, poussé par un motif qui, même à mes propres yeux, demeurerait obscur, par un désir dont j'aurais pu espérer qu'il avait en grande partie perdu sa vitalité. Quelle que fût la force qui venait me tarauder à l'âge de soixante et onze ans, quelle que fût celle qui, pour commencer, m'avait fait descendre à New York pour consulter un urologue, cette force reprenait bien vite toute sa vigueur en la présence de Jamie Logan dans son cardigan à col châle à mille dollars qui flottait souplement sur un caraco à encolure dégagée. « Je ne veux pas avancer une opinion, je ne veux pas m'exprimer sur les "problèmes" — je ne veux même pas savoir en quoi ils consistent. Me tenir au courant ne me convient plus, et ce qui ne me convient pas, je n'en ai que faire. C'est pour cela que je vis là où je vis. C'est pour cela que vous voulez aller vivre là où je vis.

— Que Jamie le veut, dit Billy.

— C'est exact. J'ai tout le temps peur, dit-elle. Changer de point de vue pourrait arranger les choses. » Là, elle s'interrompit, non parce qu'elle regrettait d'avoir avoué ses peurs à quelqu'un qui cherchait à échanger sa résidence campagnarde protégée par la distance contre un appartement new-yorkais virtuellement exposé au danger, mais parce que Billy la regardait comme si elle était en train de le provoquer volontairement en ma présence. S'il idolâtrait sa femme, il ne faisait pas *que* l'idolâtrer. Après tout, c'était un couple marié, et Billy pouvait, à l'occasion, être contrarié par son adorable femme.

« Y a-t-il d'autres gens, demandai-je à Jamie, qui partent parce qu'ils ont peur

d'une attaque terroriste ?

— Il y en a, c'est vrai, qui ont évoqué la chose, admit Billy.

— Il y en a qui sont partis, intervint Jamie.

— Des gens que vous connaissez ?

— Non, déclara Billy d'un air catégorique. Nous serons les premiers. »

Avec un sourire sans chaleur excessive, avec ce que je pris (aussitôt subjugué comme j'imaginais que Billy avait pu l'être, bien que ce fût pour des raisons liées au fait de me trouver, par rapport à lui, sur la rive opposée de l'expérience, celle qui touche à l'oubli) pour un air de tentatrice — de tentatrice qui vous toise, hors d'atteinte — Jamie ajouta : « J'aime bien être la première.

— Eh bien, si vous voulez ma maison, dis-je, elle est à vous. Tenez, je vais vous faire le plan. »

Une fois rentré à l'hôtel, j'ai appelé Rob Massey, le charpentier du coin qui me sert depuis dix ans d'homme à tout faire, et sa femme Belinda qui, depuis tout aussi longtemps, vient faire le ménage une fois par semaine et qui se charge de mes courses quand je n'ai pas envie d'aller jusqu'à Athena, à treize kilomètres de là. Je leur ai lu une liste de ce que je voulais qu'ils emballent et qu'ils m'apportent à New York, et je leur ai parlé du jeune couple marié qui viendrait s'installer chez moi la semaine suivante et qui habiterait là pendant un an.

« J'espère que ça n'est pas en rapport avec votre santé », m'a dit Rob. C'est Rob qui m'avait conduit à Boston et ramené de l'hôpital neuf ans plus tôt, quand j'avais eu mon opération de la prostate, et Belinda qui m'avait préparé mes repas et servi de garde-malade, avec beaucoup de tact et d'attentions, pendant la période délicate de la convalescence. Depuis, je n'avais plus été hospitalisé et je n'avais rien eu de plus grave que des rhumes, mais c'était un couple débordant de gentillesse, sans enfants, dans la cinquantaine — le mari grand et maigre, astucieux, affable, la femme bien en chair, aimant la compagnie, super-efficace — et depuis l'opération, ils étaient à l'écoute du moindre de mes besoins comme si c'était de la plus haute importance. Ma situation n'aurait pas été plus enviable si j'avais eu des enfants pour veiller sur mes vieux jours, et elle eût peut-être été bien pire. Aucun des deux n'avait lu un mot de ce que j'écrivais, mais chaque fois qu'ils voyaient mon nom ou ma photo dans un journal ou un magazine, Belinda ne manquait jamais de découper l'article et de me l'apporter. Je la remerciais, admettais que je ne l'avais pas vu, et plus tard, pour être sûr de ne pas offenser cette adorable femme au grand cœur qui croyait que je gardais les coupures de journaux dans ce qu'elle appelait mon « press-book », je déchirais l'article en menus morceaux non identifiables avant de le jeter dans la poubelle sans l'avoir lu. Ce genre de chose aussi, je n'en avais plus rien à faire.

Pour mon soixante-dixième anniversaire, Belinda avait préparé pour nous trois un dîner de cuisse de chevreuil aux choux rouges qu'on avait mangé chez moi. Le gibier — chassé par Rob dans les bois derrière la maison — était exquis, tout comme l'étaient la générosité joyeuse et la chaude affection de mes amis. Ils burent du champagne à ma santé et m'offrirent un pull-over bordeaux en

lambswool qu'ils avaient acheté à Athena ; puis ils me demandèrent de faire un petit discours sur l'effet que ça faisait d'avoir soixante-dix ans. Après avoir enfilé leur pull-over, je me suis levé de ma place au bout de la table et je leur ai dit : « Mon discours sera bref. Pensez à l'année 4000. » Ils ont souri, comme si j'étais sur le point de faire une plaisanterie, alors j'ai ajouté : « Non, non. Pensez sérieusement à l'année 4000. Imaginez-la. Dans toutes ses dimensions, dans tous ses aspects. Prenez votre temps. » Au bout d'une minute de silence pénétré, je leur ai dit sans hausser le ton : « Eh bien, voilà l'effet que ça fait d'avoir soixante-dix ans », et je me suis rassis.

Rob Massey était l'homme à tout faire idéal, celui dont tout le monde rêve, et Belinda la femme de ménage idéale, celle dont tout le monde rêve. Je n'avais plus Larry Hollis pour veiller sur moi, mais j'avais encore ces deux-là, et tout le temps que je consacrais à l'écriture, et même ce que j'écrivais, je le devais en partie au fait qu'ils s'occupaient si bien de tout le reste. Et voilà que je me séparais d'eux.

« Ma santé, ça va. C'est juste que j'ai du travail à faire ici, alors on a échangé nos maisons. Je ne perds pas le contact avec vous, et s'il y a quelque chose à me faire savoir, appelez-moi en PCV. »

Avec gentillesse, Rob m'a dit : « Nathan, il y a vingt ans que personne n'appelle plus en PCV.

— Ah bon ? Enfin, vous voyez ce que je veux dire. Je vais leur dire de garder Belinda une fois par semaine et de faire appel à vous s'il y a le moindre problème. Je vous réglerai directement, sauf si Jamie Logan ou Billy Davidoff vous demandent de faire quelque chose de particulier pour eux, auquel cas vous vous arrangerez entre vous. » À ma propre surprise, cela me fit un choc de prononcer le nom de Jamie, et de me dire que non seulement je la perdais, en même temps que Rob et Belinda, mais que c'est moi qui m'imposais cette perte. C'était comme si je perdais ce à quoi je tenais le plus au monde.

Je leur expliquai qu'une fois que je me serais installé dans l'appartement de la 71^e Rue Ouest, on s'organiserait pour qu'ils viennent en voiture m'apporter mes affaires, l'un d'entre eux ramènerait la voiture, et ils la garderaient dans leur garage pendant que je ne serais pas là, en n'oubliant pas de la faire rouler de temps en temps. J'avais terminé un livre deux mois plus tôt et je n'en avais pas encore commencé un autre, donc il n'y avait pas de manuscrits ni de carnets à transporter. S'il y avait eu un nouveau livre en train, je n'aurais sans doute même pas envisagé de faire ce déménagement ; ou en tout cas, je n'aurais certainement pas confié le manuscrit aux bons soins de qui que ce soit. En outre, s'il fallait que pour une raison ou une autre je retourne dans ma maison au fond des bois, je savais que je ne referais sûrement pas une deuxième fois le voyage jusqu'à New York, non pour des raisons liées à Jamie, non par peur du danger terroriste, mais parce que j'avais sur place tout ce qui m'était essentiel, les longs moments ininterrompus de tranquillité devenus indispensables à mon travail, les livres dont j'avais besoin pour satisfaire mes besoins intellectuels, et l'environnement qui me permettait le mieux de maintenir mon équilibre et de me garder en forme pour travailler aussi longtemps que j'en serais capable. Tout ce que New York viendrait

ajouter, ce serait ce dont j'avais décidé de me passer dorénavant : l'Ici et le Maintenant.

Ici et Maintenant.

Alors et Maintenant.

Le Commencement et la Fin du Maintenant.

Telles étaient les notes que je griffonnai sur le bout de papier où j'avais commencé par écrire le nom d'Amy et le numéro de téléphone de mon nouvel appartement new-yorkais. Des idées de titres. Pour ce livre-ci peut-être. Ou peut-être fallait-il y aller carrément et l'appeler *L'Homme qui porte des couches*. Un livre sur un homme qui sait où il pourra trouver son calvaire, et qui y va.

Le lendemain matin, je reçus un coup de téléphone du cabinet de l'urologue qui me demandait si tout allait bien et si j'avais remarqué une anomalie quelconque dans mon état — fièvre, douleurs, quelque chose d'inhabituel. Je répondis que tout était normal, mais je signalai que, à ma connaissance, l'incontinence ne s'était pas atténuée. L'assistante du médecin, calme, réconfortante, me conseilla de continuer à être patient et d'attendre de voir s'il y avait une amélioration, ce qui pouvait parfaitement se produire, parfois même, dans certains cas, des semaines après l'intervention. Elle me rappela qu'il fallait une deuxième et parfois une troisième intervention pour obtenir l'effet désiré, et qu'on pouvait sans risque subir l'intervention une fois par mois pendant trois mois. « Il y a de fortes chances pour que, en rétrécissant l'ouverture, nous ayons réduit ou contrôlé les fuites. Ne manquez pas de nous contacter et de tenir le docteur au courant de la situation. En tout état de cause, nous aimerions que vous nous appeliez d'ici une semaine. Faites ça pour nous, Mr Zuckerman, je vous en prie. »

J'étais maintenant pris du désir irrépressible de me libérer de ce rêve futile et niais de régénération, d'aller chercher ma voiture au garage au coin de la rue et de filer tout droit chez moi, où je pourrais rapidement remettre mes pensées en bon ordre, les soumettre aux exigences de transformation de l'écriture romanesque, qui interdit les chimères. Ce que tu n'as pas, tu t'en passes, tu as soixante et onze ans, c'est comme ça et pas autrement. Les jours de vanité et de narcissisme, c'est terminé. Vouloir croire le contraire, c'est ridicule. Il n'y avait aucun besoin d'en apprendre davantage sur Amy Bellette ou Jamie Logan, aucun besoin non plus d'en apprendre davantage sur moi-même. Ça aussi, c'était ridicule. La grande aventure de la découverte de soi, c'était terminé depuis longtemps. Pendant toutes ces années, je n'avais pas vécu comme un enfant, et j'en savais bien assez comme ça sur le sujet. Jusque vers la fin de la soixantaine, j'avais su ne pas détourner mon regard, ne pas me laisser dériver, ne pas tourner le dos, je m'étais efforcé de me montrer sans peur, mais s'il restait encore du travail à faire, il était inutile pour cela d'en savoir ou d'en entendre davantage sur Al-Qaida, le terrorisme, la guerre en Irak, ou l'éventuelle réélection de Bush. Il n'était pas recommandé de se heurter de front à ce flot d'indignation et d'inquiétude qui se soulevait face à la crise — j'avais eu moi-même ma dose d'obsessions personnelles

pendant la guerre du Vietnam — et si je retournais à New York, il ne faudrait pas longtemps avant que je me retrouve pris dans le mouvement et par les discours pas forcément éclairants qui accompagnent toujours les heures graves, et, à la fin d'une période nocturne engloutie dans son propre vide, toute cette frénésie pouvait me laisser ravagé, hébété, écumant tel un fou furieux, tout comme elle avait sûrement contribué à la décision de Jamie Logan de prendre la fuite.

Ou alors, est-ce que l'histoire des quelques années qui venaient de s'écouler était en soi suffisante pour l'amener à présager une seconde attaque foudroyante d'Al-Qaida qui les emporterait, elle et Billy, ainsi que des milliers d'autres ? Je n'avais pas les moyens d'apprécier si ses conclusions étaient justifiées, ou si la situation l'avait rendue à demi folle (ce que pensait peut-être le jeune mari patient et raisonnable), si ses prévisions allaient se trouver corroborées par Ben Laden, si, en restant à New York, j'allais me porter à moi-même un coup bien plus mortel que la perte de repères jadis infligée à Rip Van Winkle. En tant qu'homme à l'enthousiasme débordant qui, au cours des dix années précédentes, s'était mis en retrait et transformé en solitaire effacé, j'avais perdu l'habitude de céder à la moindre impulsion entrant en contact avec mes terminaisons nerveuses, et pourtant, durant les quelques jours suivant mon retour à New York, j'en étais arrivé à ce qui pouvait s'avérer la décision inopinée la plus imprudente que j'aie jamais prise de ma vie.

Le téléphone de l'hôtel sonna. Un homme qui se présenta comme un ami de Jamie Logan et de Billy Davidoff. Il avait connu Jamie à Harvard, où elle avait deux ans d'avance sur lui. Il était journaliste free-lance. Richard Kliman. Il écrivait sur des sujets littéraires et culturels. Des articles dans le *Times Sunday Magazine*, *Vanity Fair*, *New York* et *Esquire*. Avais-je du temps libre aujourd'hui ? Pouvait-il m'inviter à déjeuner ?

« Que voulez-vous ? lui demandai-je.

— J'écris sur quelqu'un que vous avez bien connu. »

Je n'avais plus le chic pour me rendre agréable aux journalistes, si tant est que je l'eusse jamais eu, et ça ne me faisait guère plaisir qu'on ait pu si facilement me localiser, eu égard aux circonstances qui m'avaient en premier lieu poussé à m'exiler de New York.

Sans explication, je raccrochai. Kliman rappela quelques secondes plus tard. « On a été coupés, me dit-il.

— C'est moi qui ai coupé.

— Mr Zuckerman, j'écris une biographie de E.I. Lonoff. J'ai demandé votre numéro à Jamie, parce que je sais que dans les années cinquante vous avez rencontré Lonoff, et que vous avez entretenu une correspondance avec lui. Je sais que quand vous étiez jeune écrivain, vous étiez son grand admirateur. Aujourd'hui, j'ai quelques années de plus que l'âge que vous aviez alors. Je n'ai rien du prodige que vous étiez — il s'agit de mon premier livre, et ce n'est pas un roman. Mais j'essaie de faire, ni plus ni moins, ce que vous avez fait. Je sais ce que je ne suis pas, mais je sais aussi ce que je suis. J'essaie de me donner à fond à cette

tâche. Vous aimeriez peut-être appeler Jamie pour lui demander de confirmer ce que je vous ai dit sur moi... »

Non, j'aimerais appeler Jamie pour lui demander pourquoi elle avait transmis mes coordonnées à Mr Kliman.

« La dernière chose au monde que souhaitait Lonoff, c'est d'avoir un biographe. Il n'avait aucune envie qu'on parle de lui. Ou qu'on écrive sur lui. Il voulait rester dans l'anonymat, c'est un souhait inoffensif que la plupart des gens voient exaucé automatiquement, et c'est un désir qui n'est franchement pas difficile à respecter. Voyons, il y a plus de quarante ans qu'il est mort. Personne ne le lit. Personne ne se souvient de lui. On ne sait presque rien de lui. Tout traitement biographique serait en grande partie imaginaire — en d'autres termes, un travestissement.

— Mais vous, vous le lisez, répondit Kliman. Vous nous avez même parlé de son œuvre lorsque vous êtes venu déjeuner avec un groupe d'étudiants à la Signet Society, quand j'étais étudiant de deuxième année à Harvard. Vous nous avez dit quelles nouvelles de lui il fallait lire. J'y étais. Vous vous rappelez la Signet Society, ce club littéraire où vous avez déjeuné à une grande table de réfectoire, et ensuite nous sommes passés au salon — ça vous dit quelque chose ? La veille au soir, vous aviez lu des extraits de votre œuvre dans le Memorial Hall, une des étudiantes vous a invité, et vous avez accepté de venir déjeuner le lendemain avant votre départ.

— Non, je ne me rappelle pas », dis-je, alors qu'en fait, oui — je me rappelais la lecture, parce que c'était la dernière avant ma prostatectomie, et la dernière tout court, et lorsque Kliman y fit allusion, je me rappelai même le déjeuner, à cause de la fille aux cheveux noirs, de l'autre côté de la table, qui me buvait des yeux. Ce devait être Jamie à vingt ans. Elle avait prétendu, dans son appartement, que nous ne nous étions jamais rencontrés, mais en fait, si, et je l'avais remarquée, à l'époque. Que lui avais-je trouvé de particulier ? Simplement le fait que c'était elle la plus jolie de toutes ? Cette raison aurait pu suffire, bien sûr, ainsi que son attitude à la fois réservée et naturelle, qui se manifestait par son silence tranquille — silence qui pouvait aussi bien indiquer qu'à l'époque elle était simplement trop timide pour oser prendre la parole, mais pas trop timide pour me regarder et m'inviter par là même à lui rendre son regard.

« Vous vous intéressez encore à lui, me disait Kliman. Je le sais, parce que tout récemment vous avez acheté l'édition Scribner, reliée en toile, des nouvelles. Au Strand. Une amie à moi travaille au Strand. C'est elle qui me l'a dit. Elle était tout excitée de vous avoir vu là-bas.

— Voilà une remarque tactiquement idiote à faire à un reclus, Kliman.

— Je ne suis pas un tacticien. Je suis un passionné.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

— À quoi jouez-vous ?

— Qu'est-ce qui me motive ? Je dirais que c'est le goût de l'enquête. Je suis mû par la curiosité, Mr Zuckerman. Ce n'est pas forcément de nature à me faire des

alliés. Déjà, avec vous, je ne me suis pas fait un allié. Mais pour répondre à votre question, c'est cela qui est mon principal mobile. »

Était-il naïvement antipathique, ou antipathiquement naïf, ou simplement jeune, ou simplement rusé ? « Plus important que le désir de lancer une carrière ? De faire du bruit ?

— Absolument. Pour moi, Lonoff est une énigme, que j'essaie de percer à jour. Je veux lui rendre justice. J'ai pensé que vous pourriez m'aider. C'est important de parler à des gens qui l'ont connu. Heureusement, il y en a qui sont encore en vie. J'ai besoin de gens qui l'ont connu pour corroborer l'idée que je me fais de lui ou, s'ils le jugent bon, la remettre en question. Lonoff vivait caché, pas seulement en tant qu'homme, mais en tant qu'écrivain. Rester caché servait de catalyseur à son génie. La blessure de Philoctète. Lonoff détenait un grand secret datant de ses années de jeunesse. Qu'il ait vécu dans le pays de Hawthorne n'est qu'une coïncidence, mais on a pu soutenir que Hawthorne avait lui aussi vécu avec un grand secret, et pas de nature très différente. Vous voyez de quoi je veux parler.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Le fils de Hawthorne a écrit que vers la fin de ses jours, Melville était convaincu que Hawthorne avait toute sa vie "dissimulé quelque secret important". Eh bien, je suis quant à moi plus que convaincu que c'était vrai de E.I. Lonoff. Cela aide à expliquer bien des choses. Entre autres, son œuvre.

— En quoi son œuvre a-t-elle besoin d'être expliquée ?

— Comme vous l'avez dit, personne ne le lit.

— Personne ne lit personne, quand on y réfléchit. D'un autre côté, comme je n'ai pas besoin de vous le dire, il y a un immense appétit populaire pour les secrets. Quant à "l'explication" biographique, en règle générale elle ne fait qu'aggraver les choses en ajoutant des éléments qui ne sont pas dans l'œuvre, et qui, s'ils y étaient, n'auraient aucun effet d'ordre esthétique.

— Je comprends ce que vous me dites, répondit-il, visiblement prêt à écarter mon argument, mais je ne peux pas être aussi cynique si je veux faire mon travail correctement. L'éclipse de l'œuvre de Lonoff est un scandale culturel. Il y en a beaucoup d'autres, mais pour celui-là, je peux essayer de faire quelque chose.

— Et donc vous vous êtes donné pour tâche de remédier au scandale en révélant le grand secret de sa jeunesse qui explique tout. Je suppose que ce grand secret est d'ordre sexuel ?

— Quelle perspicacité ! » me dit-il sèchement.

J'aurais pu raccrocher à nouveau, mais maintenant, c'est moi qui étais curieux, curieux de voir jusqu'à quel point il allait se montrer têtu et sûr de son fait. Sans aller jusqu'à prendre des accents directement belliqueux, le ton conquérant de sa voix montrait qu'il était prêt à livrer bataille. Je retrouvais là, de façon inattendue, quelque chose de moi à peu près au même âge, comme si Kliman avait imité (ou, ce qui semblait maintenant plus approprié, parodié exprès) la manière que j'avais de foncer bille en tête à l'époque de mes débuts. Tout y était : la sévérité brutale du jeune mâle plein de sève, l'absence totale de doute quant à la justesse de son

propos, l'aveuglement né de la présomption et de la certitude vertueuse de savoir reconnaître l'essentiel. Le sentiment d'être mené d'une main de fer par la nécessité. Face à un obstacle, la réaction immédiate de vouloir le réduire en miettes. Ce sont ces jours pleins de bravoure et de panache où vous n'avez peur de rien et où vous ne pouvez qu'avoir raison. Tout vous sert de cible. Vous êtes en position d'attaque. Et c'est vous, et vous seul, qui avez raison.

Le jeunot invulnérable qui se croit un homme et qui brûle de jouer un rôle important. Eh bien, qu'il le joue. Il verra bien.

« J'aimerais que vous ne vous montriez pas aussi résolument hostile », dit-il, même si on avait maintenant l'impression que cela lui était bien égal. « J'aimerais que vous me donniez l'occasion de vous expliquer la signification de l'histoire de Lonoff telle que je la vois, et comment cela explique ce qui est arrivé à son travail d'écriture quand il a quitté Hope et qu'il est parti avec Amy Bellette. »

Qu'il ait dit « quand il a quitté Hope » m'a hérissé. Je le comprenais — la pugnacité intransigeante, la brusquerie, le syndrome impérieux de supériorité (il allait avoir la bonté de m'expliquer les choses) —, ce qui ne veut pas dire que je devais pour autant lui faire confiance. À part les ouï-dire et les ragots, que pouvait-il savoir de la façon dont Lonoff avait soi-disant « quitté Hope » ?

« Cela non plus ne demande pas d'explication, ai-je lancé.

— Une biographie critique scrupuleusement fouillée pourrait faire beaucoup pour ressusciter Lonoff et lui rendre sa juste place dans la littérature du XX^e siècle. Mais ses enfants refusent de me parler, sa femme est la plus vieille personne de toute l'Amérique à avoir la maladie d'Alzheimer, et elle n'est pas en état de me parler, quant à Amy Bellette, elle ne se donne plus la peine de répondre à mes lettres. Vous aussi, je vous ai envoyé des lettres auxquelles vous n'avez pas répondu.

— Pas à ma connaissance.

— Elles ont été envoyées aux bons soins de votre éditeur, ce qui était la procédure convenable, me disais-je, pour s'adresser à quelqu'un dont on sait à quel point il tient à préserver sa vie privée. Les enveloppes m'ont été renvoyées munies d'un autocollant : « Retour à l'expéditeur. Les lettres spontanées ne sont plus acceptées. »

— On peut demander ce service à n'importe quel éditeur. C'est Lonoff qui m'a appris ça. Quand j'avais votre âge.

— Sur les autocollants dont vous vous servez, la formulation est textuellement de Lonoff ? »

Elle l'était — je n'aurais pu mieux dire — mais je n'ai pas répondu.

« J'ai découvert un grand nombre de choses sur Miss Bellette. Je veux les vérifier. J'ai besoin d'une source fiable. Et c'est bien ce que vous êtes. Êtes-vous en contact avec elle ?

— Non.

— Elle habite New York. Elle travaille comme traductrice. Elle a une tumeur au cerveau. Si le cancer s'aggrave avant que je réussisse à reparler avec elle, tout ce qu'elle sait sera perdu. Elle pourrait m'en dire plus que n'importe qui.

— Et à quoi cela servirait-il ?

— Écoutez, les hommes âgés détestent les hommes jeunes. Cela va sans dire. »

Inattendu, cet éclair sibyllin de sagesse qu'il manifeste soudain. Est-ce que ce conflit des générations est quelque chose qu'il a lu quelque part, ou dont quelqu'un lui a parlé, ou qu'il a connu par expérience, ou est-ce quelque chose dont il vient subitement de prendre conscience ? « J'essaie seulement de faire preuve de sérieux », et cette fois c'est le terme « sérieux » qui m'a hérissé.

« Est-ce que ce n'est pas à cause d'Amy Bellette que vous êtes à New York ? me demanda-t-il. C'est ce que vous avez dit à Billy et à Jamie, que vous étiez venu pour vous occuper d'une amie atteinte d'un cancer.

— Cette fois, quand nous serons coupés, ne rappelez pas. »

Un quart d'heure plus tard, Billy me téléphona pour s'excuser de l'indiscrétion qu'ils avaient peut-être, Jamie ou lui, commise. Il ne savait pas que notre rencontre devait rester confidentielle, et il était désolé du désagrément qu'ils m'avaient peut-être causé. Kliman, qui venait de les appeler pour dire comme les choses s'étaient mal passées avec moi, était un ancien petit ami de Harvard de Jamie avec qui elle avait gardé des rapports amicaux, et elle n'avait pas pensé à mal en lui racontant qui avait répondu à leur petite annonce. Billy m'a expliqué que — à tort, il s'en apercevait maintenant — ni Jamie ni lui n'avaient prévu que je verrais un inconvénient à parler au biographe de E.I. Lonoff, écrivain dont ils savaient tous l'admiration que j'avais pour lui. Il m'assura qu'ils ne commettraient plus l'erreur de parler de l'arrangement auquel nous étions parvenus, mais il fallait que je comprenne qu'une fois que je viendrais habiter chez eux, il n'y en aurait pas pour longtemps avant que leur réseau d'amis et connaissances sache qui était là, et que, de la même façon, une fois qu'ils iraient habiter chez moi...

Il se montrait poli, appliqué, ses arguments étaient bons, et donc j'ai répondu : « Il n'y a pas de mal. » Évidemment, Kliman était un ancien petit ami de Jamie. Raison de plus pour le détester. Seule et unique raison.

« Richard peut se montrer accrocheur, a-t-il dit. En tout cas, nous tenons à nous excuser de lui avoir dit où vous étiez descendu. C'était une étourderie de notre part.

— Il n'y a pas de mal », ai-je répété, et une fois de plus je me suis exhorté à prendre la voiture et à rentrer chez moi. New York était bourré de gens atteints par le virus de l'enquête, et ils n'avaient pas tous les qualités déontologiques requises pour cette tâche. Si je devais prendre l'appartement de la 71^e Rue — avec son téléphone — je me retrouverais inévitablement dans le genre de situations que j'avais souhaité éliminer de ma vie et dans lesquelles — je venais de le démontrer — j'avais perdu l'habileté qu'il faut pour jouer au plus fin. Ce n'est pas que ma curiosité n'ait pas été éveillée par les insinuations de Kliman concernant Lonoff. Ni que je n'aie pas été surpris par l'improbabilité du fait que j'aie rencontré l'Amy de Lonoff pour la première fois depuis près de cinquante ans, que je l'aie suivie de l'hôpital jusqu'au snack, et qu'ensuite Kliman m'ait appelé pour me parler de sa tumeur au cerveau, et qu'il ait tenté de m'allécher en se vantant de détenir le « secret » à la Hawthorne de Lonoff. Pour quelqu'un qui

avait cultivé l'isolement, s'était enchaîné à la routine, avait lié son sort à la monotonie, qui avait banni de sa vie tout ce qui lui paraissait inessentiel (soi-disant pour le bien de son œuvre, plus probablement par crainte de l'échec), c'était comme d'être soudain submergé par un phénomène astronomique rare, comme si une éclipse du soleil s'était produite ainsi que cela se passait dans les temps immémoriaux, préscientifiques, où les Terriens qui se trouvaient sur place ne pouvaient pas prévoir son imminence.

En m'engageant précipitamment dans un nouvel avenir, j'étais sans le vouloir retombé dans le passé — trajectoire inversée plus fréquente qu'on ne croit, mais qui n'en est pas moins troublante.

« Nous voulons vous inviter à venir passer la soirée des élections avec nous, m'a dit Billy. Il n'y aura que Jamie et moi. Nous serons à la maison pour regarder les résultats. On pourra dîner ici. Ensuite, vous resterez aussi longtemps que vous voudrez. Ça vous dit ?

— Mardi soir ? »

Il a ri. « Comme toujours, le premier mardi qui suit le premier lundi du mois de novembre.

— Je viendrai. C'est entendu », ai-je dit en ne pensant pas aux élections mais à la femme de Billy et ancienne petite amie de Kliman et au plaisir que je ne pouvais plus procurer à une femme, même si l'occasion s'en présentait. Les hommes âgés détestent les hommes jeunes ? Les hommes jeunes les emplissent d'envie et de haine ? Normal, non ? L'absurde s'infiltrait à grande vitesse par tous les bords et mon cœur s'emballait avec une ardeur inouïe, comme si l'intervention médicale destinée à soigner l'incontinence pouvait offrir la moindre possibilité de mettre fin à l'impuissance, ce qui bien sûr n'était pas le cas — comme si, malgré mon handicap sexuel, malgré le fait que je manquais totalement de pratique après onze ans d'absence, les pulsions sexuelles stimulées par la rencontre avec Jamie avaient follement ressurgi comme puissant moteur. Comme si la présence de cette jeune femme pouvait faire naître un espoir.

À cause d'une unique rencontre avec Billy et Jamie, voilà que non seulement je retombais dans l'univers d'une jeunesse nourrie d'ambition littéraire, univers qui avait cessé de m'intéresser, mais je m'exposais aux irritants, aux stimulants, aux tentations et aux dangers du moment présent. Dans mon cas, le danger qui me menaçait à l'époque où j'avais décidé de quitter New York pour de bon — le danger d'une attaque mortelle — n'émanait pas de la menace du terrorisme islamiste, mais de menaces de mort que j'avais commencé à recevoir et dont le FBI avait estimé qu'elles provenaient d'une seule et même source. Chacune d'elles était rédigée sur une carte postale portant le cachet de telle ou telle ville du nord du New Jersey, région où j'avais été élevé. Le même lieu n'apparaissait jamais deux fois sur le cachet, même si l'image au recto de la carte était invariablement celle du pape actuel, Jean-Paul II, soit en train de bénir la foule sur la place Saint-Pierre, soit agenouillé en prière, soit siégeant dans toute sa splendeur dans une robe de brocart blanc. La première carte postale disait :

Cher youpin, Nous appartenons à une nouvelle organisation internationale qui combat la propagation de cette philosophie raciste, immonde, le SIONISME. En tant que faisant partie de ces youpins qui parasitent les pays « goy » et leurs habitants, tu as été désigné par nous comme cible. À cause du quartier de Jew York où se situe ton appart, c'est de notre « section » que tu relèves pour cette opération. Ceci est un premier avertissement.

La deuxième carte représentant Jean-Paul II comportait la même formule d'ouverture et le même message, la seule variante se trouvant dans la conclusion : « AVERTISSEMENT NUMÉRO DEUX, YUPIN ! »

Certes, j'avais déjà reçu par le passé des messages aussi ignobles et menaçants, mais jamais plus d'un ou deux par an, et certaines années je n'en recevais pas du tout. Il m'arrivait aussi, à l'occasion, d'être accosté dans les rues de New York par des inconnus qui se lançaient dans une rencontre orageuse avec moi à cause de quelque chose dans mes romans qui les séduisait ou qui les exaspérait, ou qui les séduisait parce que cela les exaspérait, ou qui les exaspérait parce que cela les séduisait. Il m'était arrivé plus d'une fois de subir ce genre d'intrusion perturbatrice à cause de l'idée que se faisaient de l'auteur des livres des esprits enclins à se laisser envahir par l'imaginaire de la fiction. Mais cette fois, j'étais vraiment pris pour cible. Non seulement ces cartes étaient arrivées au rythme d'une par semaine pendant plusieurs mois de suite, mais durant la même période, un critique habitant dans le Middle West, qui avait un jour fait un compte rendu élogieux d'un de mes livres dans la *New York Times Book Review*, avait lui aussi reçu une carte de menace représentant le pape, la sienne lui étant adressée à l'université où il enseignait, aux bons soins du « Département de littérature et de flagornerie ». Pas de formule d'introduction. Rien que ceci, d'une petite écriture :

Seul un minable lèche-cul à la mords-moi le nœud soi-disant « Professeur de lettres » pouvait s'abaisser à dire du dernier tas de merde de ce youpin que c'est « ce qu'il a fait de plus beau et de plus accompli ». C'est tragique de penser qu'une ordure comme toi peut impunément massacrer de jeunes esprits. Douze balles dans la peau. Ce remède redonnerait à l'enseignement supérieur en Amérique le niveau qu'il avait jadis. En tout cas cela y contribuerait.

C'est mon avocat new-yorkais qui m'avait mis en contact avec le FBI. En conséquence de quoi je reçus, à mon appartement de la 91e Rue Est, la visite d'une inspectrice du nom de M.J. Sweeney, une petite femme vive du Sud d'une quarantaine d'années, qui prit toutes les cartes (qu'elle envoya à Washington, ainsi que celle qu'avait reçue le critique, pour examen et analyse), et qui m'indiqua les précautions à prendre, comme si elle m'apprenait les règles d'un sport ou d'un jeu que je connaîtrais mal. Je ne devais pas sortir d'un immeuble sans avoir au préalable inspecté la rue à droite, à gauche et en face pour voir s'il n'y avait personne à l'allure suspecte. Dans la rue, si j'étais abordé par des gens

que je ne connaissais pas, je devais garder les yeux fixés non sur leur visage mais sur leurs mains, pour être sûr qu'ils n'allaient pas sortir une arme. Il y avait d'autres directives de ce genre, que je me mis aussitôt en devoir de suivre, mais sans être pleinement convaincu qu'elles m'offriraient une protection suffisante contre quelqu'un qui serait déterminé à m'abattre. La formule « Douze balles dans la peau », qui était apparue pour la première fois sur la carte du critique, commença à figurer dans les messages qui m'étaient adressés. Certaines semaines, « Douze balles dans la peau » écrit au feutre noir en caractères de cinq centimètres de haut constituait l'ensemble du message.

M.J. et moi nous parlions chaque fois qu'une nouvelle carte arrivait, et je photocopiais celle-ci recto verso avant de mettre l'original dans une enveloppe et de le lui faire suivre. Quand je l'ai appelée un jour pour lui dire que mon dernier livre avait été sélectionné pour un prix et que j'étais censé assister à la cérémonie de remise des récompenses dans un hôtel du centre-ville, elle m'a demandé : « Quelles mesures de sécurité a-t-on prises ? — Très peu, j'imagine. — Est-ce que c'est ouvert au public ? — Ce n'est pas *pas* ouvert au public. Je pense que quelqu'un qui voudrait vraiment entrer ne rencontrerait pas de problème. Je dirais qu'il y aura environ un millier de personnes présentes. — Eh bien, faites attention à vous, a-t-elle dit. — On dirait à vous entendre que vous pensez plutôt que je ne devrais pas y aller. — Je ne peux pas me prononcer au nom du FBI. Le FBI ne peut pas vous conseiller dans un cas comme celui-ci. — Si par hasard j'avais le prix, et que je doive monter à la tribune pour le recevoir, je serais une cible facile, non ? — Si je vous parlais en tant qu'amie, a-t-elle répondu, je dirais que oui. — Si vous me parliez en tant qu'amie, que me conseilleriez-vous de faire ? — C'est très important pour vous, d'aller là-bas ? — Ça ne me fait ni chaud ni froid. — Eh bien, si c'était moi à qui ça ne fasse ni chaud ni froid, et que je vienne de recevoir dans mon courrier une vingtaine de lettres de menace, je me garderais bien d'y mettre les pieds. »

Le lendemain, j'ai loué une voiture et je suis parti dans l'ouest du Massachusetts. Quarante-huit heures plus tard, j'avais acheté ma petite maison, deux grandes pièces avec une belle cheminée de pierre dans l'une et un poêle à bois dans l'autre, séparées par une petite cuisine avec une fenêtre qui donnait sur quelques vieux pommiers tout tordus, une pièce d'eau ovale où se baigner et un grand saule endommagé par la tempête. Le terrain de cinq hectares faisait face à un marais pittoresque où abondait le gibier d'eau et était à une soixantaine de mètres d'un chemin de terre qu'on suivait pendant près de cinq kilomètres avant de gagner la route goudronnée qui redescendait la colline en serpentant pendant encore huit kilomètres avant d'atteindre Athena. C'est à Athena qu'enseignait E.I. Lonoff quand je l'avais rencontré en 1956, en même temps que sa femme et Amy Bellette. La maison de Lonoff, construite en 1790 et qui s'était transmise depuis dans la famille de sa femme, était à dix minutes en voiture de la maison que je venais d'acheter. C'est parce que ce lieu avait servi de refuge à Lonoff que je l'avais d'instinct choisi pour en faire le mien — pour cette raison, et parce que j'avais vingt-trois ans quand je l'avais rencontré et que je n'avais jamais oublié

cette rencontre.

À l'armée, j'avais appris à tirer à la carabine, je me suis donc acheté un 22 long rifle dans une armurerie du coin, et j'ai passé quelques après-midi à m'exercer dans les bois jusqu'à avoir retrouvé le tour de main. Je gardais la carabine dans la penderie près de mon lit et une boîte de munitions posée par terre à côté. J'ai fait installer un système d'alarme qui me reliait à la caserne des gendarmes la plus proche et j'ai fait fixer aux deux coins de mon toit des projecteurs d'extérieur pour que mon terrain ne soit pas plongé dans le noir quand je rentrais à la nuit tombée. Ensuite, j'ai appelé M.J. pour lui dire ce que j'avais fait. « Peut-être que je suis moins en sécurité ici, au fond des bois, mais jusqu'à présent je me sens moins exposé et moins anxieux qu'en ville. Pour le moment, je garde mon appartement, mais dans l'immédiat je vais vivre ici, jusqu'à ce que les menaces de mort cessent de me parvenir. — Est-ce que quelqu'un sait où vous êtes ? — Jusqu'ici personne d'autre que vous. Je me suis arrangé pour faire suivre mon courrier à une autre adresse. — Bon, dit M.J., ce n'est pas ce que j'aurais recommandé en premier, mais il faut faire ce qui vous rassure le plus. — Je ferai un saut en ville de temps en temps, mais c'est ici que j'habiterai. — Bonne chance », m'a-t-elle dit, puis elle m'a expliqué qu'elle devrait maintenant transférer mon dossier au bureau de Boston. Après qu'elle m'eut dit au revoir et qu'elle eut raccroché, j'ai passé la nuit à me tourmenter en repensant à ce que j'avais fait, convaincu que, pendant tout le temps où j'avais reçu les menaces de mort, c'est M.J. Sweeney qui avait servi de rempart entre les « douze balles dans la peau » de mon correspondant et moi.

Quand les menaces de mort ont cessé de se manifester dans mon courrier, je n'ai pas quitté pour autant mon refuge. Entre-temps, c'était devenu mon chez-moi, et c'est là que j'ai passé ces onze dernières années à écrire des livres, à me maintenir en forme, à avoir un cancer, à me soigner de la façon la plus radicale, et, seul dans mon coin, sans tout à fait m'en rendre compte ni en mesurer les progrès, à avancer en âge jour après jour. L'habitude de la solitude, de la solitude dépourvue d'angoisse, s'était emparée de moi, et, avec elle, le plaisir de ne pas avoir de comptes à rendre et de me sentir libre — paradoxalement, d'être libéré avant tout de moi-même. La plupart du temps, me consacrant à mon travail, je baignais dans un sentiment de paix bienheureuse. La solitude, celle qui vous prend aux tripes, était sporadique et pouvait être maîtrisée par une stratégie appropriée. Si elle m'envahissait pendant la journée, je me levais de mon bureau et je partais faire une marche de huit kilomètres dans les bois ou le long de la rivière. Et quand elle s'insinuait la nuit, je mettais provisoirement de côté le livre que j'étais en train de lire et j'écoutais quelque chose qui requerrait toute mon attention — quelque chose comme, disons, un quatuor de Bartók. Je recouvrais de cette façon mon équilibre et je rendais la solitude supportable. À tout prendre, être affranchi du besoin de jouer un rôle était préférable aux tiraillements, à l'agitation, aux conflits, au sentiment de totale inutilité et de dégoût qui, lorsqu'on vieillit, peuvent rendre moins que désirable cette grande diversité dans les rapports humains qui fait partie intégrante d'une vie riche et bien remplie. Je

suis resté éloigné parce que, les années passant, j'avais conquis un mode de vie dont j'aurais pensé — et je n'aurais pas été le seul — qu'il était impossible à réaliser, et de cela, on tire quelque orgueil. J'avais peut-être quitté New York parce que j'avais peur, mais à force de rogner et rogner toujours, j'avais trouvé dans ma solitude une forme de liberté qui, la plupart du temps, me convenait.

Je m'étais libéré de la tyrannie de mon caractère passionné — ou peut-être l'avais-je, en vivant retiré pendant plus d'une décennie, simplement cultivé avec délices sous sa forme la plus austère.

C'est le dernier jour de juin 2004 que la formule « Douze balles dans la peau » a refait surface pour ma plus grande inquiétude. Je sais que c'était le 30 juin, parce que c'est ce jour-là que, dans cette partie de la Nouvelle-Angleterre, les tortues d'eau douce femelles font leur expédition annuelle hors de leur habitat aquatique, à la recherche d'un coin sablonneux accessible où creuser un trou pour y pondre leurs œufs. Ce sont des créatures puissantes qui se déplacent lentement, de grandes tortues à carapace cuirassée de trente centimètres de diamètre ou davantage, avec des écailles en dents de scie et des queues munies de lourdes écailles. On les trouve en abondance dans la partie sud d'Athens, où elles traversent par troupes entières la route goudronnée à deux voies qui mène à la ville. Les automobilistes attendent patiemment plusieurs minutes s'il le faut pour ne pas les percuter tandis qu'elles émergent du fond des bois où elles vivent dans les marais et les étangs, et c'est la coutume annuelle, chez de nombreux résidents du coin tels que moi, non seulement de s'arrêter mais de se garer sur le bas-côté pour observer le défilé de ces amphibiens qu'on a rarement l'occasion de voir, avançant lourdement centimètre par centimètre sur leurs courtes pattes puissantes, couvertes d'écailles, qui se terminent par des griffes reptiliennes d'allure préhistorique.

Chaque année on entend plus ou moins les mêmes blagues, les mêmes rires, le même étonnement de la part des badauds, et de la part des parents qui ont amené leurs enfants voir le spectacle à des fins pédagogiques, on apprend une fois encore quel est le poids des tortues, la longueur de leur cou, la puissance de leurs morsures, le nombre d'œufs qu'elles pondent, la durée de leur vie. Ensuite on remonte dans sa voiture et on va faire ses courses en ville, comme je le fis par cette journée ensoleillée, quatre mois exactement avant de faire le voyage jusqu'à New York pour m'enquérir du traitement par collagène.

Après m'être garé en diagonale au bord de la grande place, je suis tombé sur plusieurs des commerçants locaux qui étaient sortis de leur boutique pour prendre un peu le soleil. Je suis resté bavarder un moment avec eux — de trois fois rien, adoptant chacun l'attitude bienveillante d'hommes qui voient toutes choses sous leur meilleur jour —, un marchand de chemises, le propriétaire d'un commerce de vins et spiritueux, un écrivain, tous respirant la satisfaction d'être des Américains vivant tranquillement à l'abri des vicissitudes du monde.

C'est après avoir traversé la rue pour me rendre à la quincaillerie que j'ai soudain entendu « Douze balles dans la peau » murmuré à mon oreille par la

personne qui venait de me croiser, et qui poursuivait son chemin. J'ai fait volteface, et à l'allure massive de son dos et à sa façon de marcher les pieds en dedans, j'ai aussitôt reconnu l'homme. C'était le peintre que j'avais engagé l'été précédent pour repeindre l'extérieur de ma maison, et à qui, vu qu'à peu près un jour sur deux il ne venait pas travailler — et quand il faisait acte de présence, il ne restait jamais plus de deux ou trois heures —, j'avais dû signifier son congé avant même que la tâche eût été à moitié terminée. Il m'avait alors envoyé une facture tellement exorbitante que, plutôt que de discuter avec lui — et parce que nous avions déjà eu, au téléphone ou de vive voix, des discussions orageuses presque quotidiennes au sujet soit de ses heures, soit de ses absences —, j'avais remis cette facture à mon avocat local pour qu'il règle l'affaire. Le nom du peintre en bâtiment était Buddy Barnes, et j'avais appris, mais un peu tard, que c'était l'un des alcooliques notoires d'Athens. Je n'avais jamais beaucoup apprécié l'autocollant sur son pare-chocs, CHARLTON HESTON EST MON PRÉSIDENT, mais je n'y avais guère prêté attention étant donné que, même si la star de cinéma légendaire avait été le président « people » de la dangereusement irresponsable NRA, l'Association nationale pour les armes à feu, il était déjà très atteint par la démence à l'époque où j'avais engagé Buddy, ce qui fait que l'autocollant m'avait paru plus stupide et inoffensif qu'autre chose.

Ce que j'avais entendu dans la rue me bouleversa, à tel point que, plutôt que de prendre une minute pour réfléchir à ce qui serait la meilleure réaction possible, ou de décider s'il convenait de réagir ou pas, je me précipitai à toute allure jusqu'à la pelouse communale où il venait de monter dans son pick-up. Je l'ai appelé par son nom, et j'ai cogné avec mon poing sur l'aile jusqu'à ce qu'il baisse sa vitre. « Qu'est-ce que vous venez de me dire ? » lui ai-je demandé. Buddy avait un teint rose quasi angélique pour un type d'une quarantaine d'années mal dégrossi, angélique malgré les poils blonds qui poussaient, clairsemés, sous son nez et sur son menton. « J'ai rien à vous dire, a-t-il lancé de sa voix criarde habituelle. — Qu'est-ce que vous m'avez dit, Barnes ? — Putain ! a-t-il répondu en roulant les yeux. — Répondez-moi. Répondez-moi, Barnes. Pourquoi vous m'avez dit ça ? — T'entends des voix, louf. » Et là-dessus, passant en marche arrière, il a reculé et, en faisant crisser les pneus comme un ado, il a disparu.

En fin de compte, j'ai jugé que l'incident n'avait pas le sens dramatique que je lui avais tout d'abord donné. Oui, « Douze balles dans la peau », c'est bien ce qu'il avait dit, et oui, j'en étais tellement sûr que dès que je suis rentré chez moi, j'ai donné un coup de téléphone au bureau du FBI de New York et j'ai demandé à parler à M.J. Sweeney, pour m'entendre dire qu'elle ne travaillait plus à l'agence depuis deux ans. J'ai alors réfléchi que ces cartes postales m'avaient été envoyées des mois avant que je vienne m'installer ici, et avant que des individus tels que Buddy Barnes aient découvert mon existence. Il était impossible que ce soit Barnes qui les ait envoyées, surtout qu'elles portaient le cachet de villes et de localités du nord du New Jersey, à plus de cent cinquante kilomètres d'Athens dans le Massachusetts. Avoir utilisé pour me harceler la même formule que celle envoyée par courrier onze ans plus tôt n'était que la plus bizarre des coïncidences.

Malgré cela, pour la première fois depuis que j'avais acheté le 22 long rifle et que je m'étais exercé à tirer dans les bois, j'ai ouvert la boîte de munitions, et au lieu de garder l'arme non chargée au fond de la penderie de ma chambre comme je l'avais fait pendant toutes ces années, j'ai dormi avec l'arme chargée posée par terre à côté de mon lit. Et j'ai fait cela jusqu'à mon départ pour New York, même après m'être demandé s'il était possible que Buddy ne m'ait rien dit du tout, même après avoir conclu que par cette belle matinée du début de l'été, où j'avais joui du spectacle des tortues femelles traversant à grand-peine la route pour accomplir leur fonction reproductrice, j'avais dû avoir une hallucination auditive plus vraie que nature, et dont la cause demeurerait inexplicable, en tout cas pour moi.

Le traitement par collagène fut sans effet aucun sur l'incontinence, et quand je vins rendre compte de ce résultat le matin des élections, l'assistante médicale me recommanda de prendre rendez-vous pour une deuxième intervention le mois suivant. S'il y avait une amélioration entre-temps, je pourrais toujours l'annuler ; et dans le cas contraire, on referait l'intervention. « Et si ça ne marche pas ? — Alors on recommence. La troisième fois, on ne passe pas par l'urètre, expliqua l'assistante, mais par les cicatrices de l'opération de la prostate. Une simple ponction. Anesthésie locale. Indolore. — Et si une troisième intervention échoue ? — Oh, on n'en est pas là, Mr Zuckerman. Prenons les choses une par une. Ne perdez pas courage. On ne va pas faire tout ça pour rien. »

Comme si l'incontinence, ça ne suffisait pas, en tant qu'humiliation, il fallait maintenant qu'on s'adresse à vous comme si vous étiez un gosse de huit ans récalcitrant qui refuse de prendre son huile de foie de morue. C'est comme ça que ça se passe, quand un patient âgé refuse de se résigner aux épreuves inévitables et de trotter bien poliment jusqu'à sa tombe. Les médecins et les infirmières ont sur les bras un enfant qu'il faut calmer et embrigader pour qu'il défende la cause perdue qui est la sienne. C'est en tout cas l'idée que je me faisais quand j'ai raccroché, lessivé de tout orgueil et conscient des limites de mes forces, l'image même de l'homme qui échoue quoi qu'il fasse, soit qu'il résiste, soit qu'il se soumette.

Qu'est-ce qui m'étonna le plus pendant ces premiers jours passés à arpenter la ville ? La chose la plus évidente : les téléphones portables. Là-haut dans ma montagne, le réseau ne passait pas et en bas, à Athena, où il passe, je voyais rarement des gens parler au téléphone en pleine rue sans le moindre complexe. Je me rappelais un New York où les seules personnes qu'on voyait remonter Broadway en se parlant toutes seules étaient les fous. Qu'est-ce qui s'était passé depuis dix ans pour qu'il y ait soudain tant à dire — à dire de si urgent que ça ne pouvait pas attendre ? Partout où j'allais, il y avait quelqu'un qui s'approchait de moi en parlant au téléphone, et quelqu'un derrière moi qui parlait au téléphone. À l'intérieur des voitures, les conducteurs étaient au téléphone. Quand je prenais un taxi, le chauffeur était au téléphone. Moi qui pouvais souvent passer plusieurs jours de suite sans parler à personne, je ne pouvais que me demander de quel

ordre était ce qui s'était effondré, qui jusque-là tenait fermement les gens, pour qu'ils préfèrent être au téléphone en permanence plutôt que de se promener à l'abri de toute surveillance, seuls un moment, à absorber les rues par tous leurs sens et à penser aux millions de choses que vous inspirent les activités d'une ville. Pour moi, cela donnait aux rues une allure comique, et aux gens une allure ridicule. Mais cela avait aussi quelque chose de tragique. Éradiquer l'expérience de la séparation ne pouvait manquer d'avoir un effet dramatique. Quelles allaient en être les conséquences ? Vous savez que vous pouvez joindre l'autre à tout moment, et si vous n'y arrivez pas, vous vous impatientez, vous vous mettez en colère comme un petit dieu stupide. J'avais compris qu'un fond de silence n'existait plus depuis longtemps dans les restaurants, les ascenseurs et les stades de base-ball. Mais que l'immense sentiment de solitude des êtres humains produise ce désir lancinant, inépuisable, de se faire entendre, en se moquant totalement que les autres puissent surprendre vos conversations — moi qui avais surtout connu l'époque de la cabine téléphonique, dont on pouvait refermer hermétiquement les solides portes accordéon —, tout cela me frappait par son côté étalage au grand jour. Et je me retrouvai à jouer avec l'idée d'une nouvelle dans laquelle Manhattan serait devenu une collectivité sinistre où tout le monde épie tout le monde, tout le monde est suivi à la trace par la personne qui se trouve à l'autre bout du fil, même si les gens qui téléphonent, du fait de pouvoir composer un numéro à partir de n'importe où dans le vaste monde, croient faire l'expérience de la plus grande liberté. Je sais qu'à concevoir un tel scénario, je me retrouvais dans le camp des hurluberlus qui, depuis les débuts de l'industrialisation, s'étaient imaginé que la machine était l'ennemie de la vie. Pourtant, je ne pouvais pas m'en empêcher : je ne voyais pas comment quelqu'un pouvait croire qu'il continuait à mener une existence humaine en passant la moitié de sa vie éveillée à parler au téléphone tout en déambulant. Non, ces gadgets ne promettaient pas d'être la panacée pour promouvoir la réflexion dans le grand public.

Et puis je remarquai les jeunes femmes. Je ne pouvais pas faire autrement. Les journées étaient encore chaudes à New York, et les femmes étaient habillées d'une façon que je ne pouvais pas ne pas remarquer, malgré toute ma volonté de ne pas laisser se réveiller en moi les désirs mêmes que j'avais si activement étouffés en vivant en reclus avec pour seul vis-à-vis une réserve naturelle. Dans mes visites à Athena, j'avais certes vu les étudiantes exposer de grandes parties de leur corps sans honte ni crainte, mais le phénomène ne m'avait pas frappé comme il le fit à New York, où les femmes étaient en bien plus grand nombre, et de tous âges. Et je comprenais avec envie qu'en s'habillant de la sorte les femmes ne se contentaient pas de vouloir être regardées, pour elles cette parade provocante n'était qu'un prélude au dévoilement. Ou peut-être était-ce ce que cela semblait signifier pour quelqu'un comme moi. Peut-être que je me trompais du tout au tout, et que c'était seulement comme cela que les femmes s'habillaient maintenant, comme cela que les tee-shirts étaient coupés, que les vêtements étaient conçus par les stylistes, et que même si se promener en chemisier moulant

et en short taille basse avec un soutien-gorge aguichant et le ventre à l'air semblait indiquer que toutes ces femmes étaient disponibles, elles ne l'étaient pas pour autant — ni pour moi ni pour d'autres.

Mais c'est en observant Jamie Logan que je me sentis le plus désarçonné. Il y avait des années que je ne m'étais pas trouvé à proximité d'une jeune femme aussi irrésistible, peut-être pas depuis que je m'étais trouvé face à Jamie elle-même dans la salle à manger d'un club littéraire de Harvard. Et je n'avais compris à quel point j'étais déboussolé que lorsque nous nous étions tous mis d'accord sur l'échange de résidences, que j'étais reparti pour mon hôtel et que je m'étais surpris à penser que ce serait bien agréable qu'on ne fasse pas d'échange, que Billy Davidoff reste là où il avait envie de rester, c'est-à-dire ici même, en face de la petite église luthérienne de la 71^e Rue Ouest, tandis que Jamie échapperait à sa peur du terrorisme en venant retrouver avec moi la tranquillité des Berkshires. Elle exerçait une puissante force d'attraction sur moi, une force gravitationnelle sur le fantôme de mon désir. Cette femme était en moi avant même d'être apparue.

L'urologue qui avait diagnostiqué mon cancer quand j'avais soixante-deux ans m'avait ensuite exprimé sa sympathie en disant : « Je sais que ce n'est pas une consolation, mais vous n'êtes pas seul — cette maladie a atteint des proportions épidémiques dans ce pays. Votre combat est partagé par bien des gens. Dans votre cas, c'est seulement dommage que je n'aie pas pu faire ce diagnostic dix ans plus tard », voulant dire par là que l'impuissance provoquée par l'ablation de la prostate m'aurait peut-être semblé à ce moment-là une perte moins douloureuse. Je me suis donc mis en devoir de minimiser cette perte en m'efforçant de prétendre que le désir s'était émoussé de façon naturelle, jusqu'au moment où je me suis trouvé en contact pendant moins d'une heure avec une femme de trente ans belle, privilégiée, intelligente, maîtresse d'elle-même, l'air alangui, rendue totalement vulnérable par ses craintes, et où j'ai connu l'amertume désarmée d'un vieil homme au supplice et mourant d'envie d'être à nouveau intact.

Sous le charme

En me rendant de l'hôtel à la 71^e Rue Ouest, je me suis arrêté au passage chez un marchand de vins et spiritueux et j'ai acheté deux bouteilles de vin pour mes hôtes, puis je suis reparti d'un bon pas pour aller regarder les résultats des élections d'une campagne dont, pour la première fois depuis que j'avais pris conscience des enjeux électoraux — en 1940, lorsque Roosevelt avait battu Willkie —, je ne savais pratiquement rien.

Toute ma vie j'avais été un électeur zélé, quelqu'un qui n'avait jamais mis dans l'urne un bulletin pour un seul Républicain, quel que fût le poste, quelle que fût l'élection. En tant qu'étudiant, j'avais fait campagne pour Stevenson et j'avais vu mes espoirs juvéniles réduits à néant quand Eisenhower l'avait battu à plate couture, d'abord en 1952, puis en 1956 ; et je ne pouvais pas en croire mes yeux de voir une créature aussi enracinée dans sa brutalité pathologique, aussi ouvertement malhonnête et malfaisante que Nixon, battre Humphrey en 1968 ; puis, dans les années quatre-vingt, de voir un crétin vaniteux dont l'insurpassable vacuité, les sentiments de pacotille et la cécité absolue à toute complexité historique étaient devenus objets de culte et qui, considéré comme « un grand communicant », pas moins, avait remporté haut la main chacun de ses deux mandats. Et puis, y eut-il jamais une élection comme celle de Gore contre Bush, gagnée par les moyens les plus déloyaux, si parfaitement calculée pour étouffer les derniers timides vestiges de naïveté du citoyen respectueux des lois ? Je ne m'étais pas tenu à l'écart, loin de là, des antagonismes de la politique partisane, mais maintenant, ayant vécu captivé par l'Amérique pendant près de trois quarts de siècle, j'avais décidé de ne plus me laisser prendre tous les quatre ans par des émotions d'enfant — des émotions d'enfant, et une douleur d'adulte. En tout cas pas tant que je continuerais à me terroriser dans mon coin perdu, où je pouvais réussir à rester en Amérique sans que l'Amérique fasse plus jamais partie intégrante de moi. À part le fait d'écrire des livres et de me replonger, pour un dernier tour d'horizon, dans les grands écrivains qui avaient été mes premières lectures, tout le reste, qui avait jadis compté plus que tout, avait totalement perdu son intérêt, et j'éliminai une bonne moitié, sinon davantage, de ce qui avait constitué les engagements et les entreprises de toute une vie. Après le 11-Septembre, j'avais tourné le dos aux contradictions. Sinon, m'étais-je dit, on devient le dingue qui écrit tout le temps aux journaux, le râleur patenté, on manifeste cette pathologie dans toute sa fièvre ridicule. On peste et on vitupère à la lecture du journal, et le soir, au téléphone avec des amis, on proteste avec indignation contre le mercantilisme pernicieux au profit duquel le patriotisme authentique d'une nation blessée est sur le point d'être exploité par un roi

imbécile et, qui plus est, dans une république, un roi dans un pays libre où sont clamés tous les hymnes à la liberté dans lesquels on élève les enfants américains. Le mépris absolu et définitif qui caractérise le citoyen responsable sous le règne de George W. Bush ne convenait pas à un homme qui s'était donné pour objectif de survivre dans une relative sérénité ; et c'est ainsi que j'ai commencé à dompter le désir tenace de *me renseigner*. J'ai annulé mes abonnements à des périodiques, cessé de lire le *Times*, et même cessé de prendre à l'occasion un numéro du *Boston Globe* quand j'allais faire mes courses. Le seul journal que j'avais régulièrement entre les mains était le *Berkshire Eagle*, un hebdomadaire local. La télévision me servait à regarder le base-ball, la radio à écouter de la musique, point final.

Étonnant, c'est qu'il ne me fallut que quelques semaines pour briser mes habitudes d'attachement aux faits qui jusque-là structuraient presque entièrement mon mode de pensée non professionnel, et pour me sentir parfaitement à l'aise dans l'ignorance de tout ce qui se passait dans le monde. J'avais mis mon pays au ban, j'avais été moi-même mis au ban de tout contact érotique avec les femmes et, par névrose post-traumatique, j'étais maintenant perdu pour le monde de l'amour. J'avais lancé un avertissement. Je n'étais plus sous la domination de ma vie et de mon époque. En tout cas, je les avais réduites au strict minimum. Mon refuge aurait aussi bien pu être en train de dériver en pleine mer plutôt que de se trouver perché à trois cent cinquante mètres sur une route rurale du Massachusetts, à moins de trois heures de voiture de Boston, à l'est, et à peu près à la même distance de New York, au sud.

Quand je suis arrivé, la télévision était allumée, et Billy m'affirma que l'élection, c'était dans la poche — il était en contact avec un ami au QG du Parti démocrate, et les derniers sondages donnaient Kerry gagnant dans tous les États cruciaux. Billy me remercia gentiment pour les bouteilles, il m'expliqua que Jamie était sortie acheter le dîner, et qu'elle allait rentrer d'une minute à l'autre. Une fois encore, il faisait preuve d'une parfaite affabilité, d'une charmante bonhomie, celle d'un homme dont le fort n'était pas encore et ne serait probablement jamais de montrer de l'autorité. Billy est-il un anachronisme, me demandais-je, ou bien est-ce qu'on en fait encore des comme ça, des garçons juifs de la bourgeoisie qui continuent à être marqués par l'empathie familiale, ce qui, malgré la satisfaction inégalable de se sentir dorloté, peut vous laisser démuni face à la méchanceté d'âmes moins bien disposées ? Dans le milieu littéraire new-yorkais, en particulier, je me serais attendu à autre chose qu'à ces yeux marron chargés de tendresse et à ces joues pleines, angéliques, qui donnaient à Billy l'air, sinon du petit garçon protégé, du moins de l'homme à la jeunesse généreuse, totalement incapable de blesser quiconque, de ricaner avec mépris ou de se soustraire à la moindre responsabilité. Je me demandais si la relation avec Jamie ne dépassait pas largement les compétences de quelqu'un d'aussi gentil, d'aussi peu égoïste, quelqu'un dont chaque mot, chaque geste, montrait à quel point c'était un garçon en or. Cette confiance innocente, cette douceur, cette compréhension bienveillante : quelle conjoncture rêvée pour la canaille qui aurait en tête de lui

voler sa femme dont l'infidélité serait pour lui chose impossible à imaginer.

Le téléphone a sonné au moment où Billy se préparait à ouvrir une des bouteilles de vin, et il me l'a tendue pour que je la débouche pendant qu'il se précipitait sur le téléphone en disant : « Alors ? » Au bout d'un moment, il a levé les yeux pour me dire : « Le New Hampshire, c'est bon. » « Et Washington DC ? » a demandé Billy à l'ami qui l'appelait. À moi à nouveau : « À Washington, ils sont pour Kerry à huit contre un. C'est ça la clef. Les Noirs viennent voter en masse. Formidable », a dit Billy au téléphone, et en raccrochant il m'a dit, tout réjoui : « Bon, on vit tout de même, en fin de compte, dans une démocratie libérale. » Et pour célébrer notre optimisme croissant, il nous a versé à chacun un grand verre de vin. « Ces types auraient bousillé le pays, a-t-il dit, s'ils avaient gagné un second mandat. On a eu de mauvais présidents et on a survécu, mais à ce point-là, jamais. Des aptitudes intellectuelles déficientes. Dogmatique. Un illettré notoire qui allait ruiner quelque chose de grand. Il y a dans *Macbeth* une description qui lui convient parfaitement. On fait de la lecture à haute voix, Jamie et moi. On lit les tragédies. C'est dans la scène du troisième acte avec Hécate et les sorcières. "Un fils entêté", dit Hécate, "coléreux, rancunier". George Bush en cinq mots. C'est épouvantable. Dès qu'on est pour ses enfants et pour Dieu, on est républicain — pendant ce temps-là, les gens qui se font le plus arnaquer, c'est sa base. C'est incroyable qu'ils aient pu réussir leur coup ne serait-ce que pour un seul mandat. Et c'est terrifiant de penser à ce qu'ils auraient fait avec un second mandat. Ce sont des types redoutables, malfaisants. Mais finalement leur arrogance et leurs mensonges les ont rattrapés. »

L'esprit encore tout occupé par mes propres pensées, je lui ai laissé deux ou trois minutes pour continuer à regarder les premiers résultats qui parvenaient au compte-gouttes, avant de lui demander : « Comment avez-vous rencontré Jamie ?

— Miraculeusement.

— Vous étiez tous les deux étudiants. »

Il a souri de la façon la plus engageante, alors que, vu le cours de mes pensées, il aurait mieux fait d'arracher le poignard qui avait tué Duncan. « Ce n'en est pas moins miraculeux », me dit-il.

Je vis qu'il n'était nul besoin de cesser de foncer la tête la première par peur d'être démasqué. Visiblement, Billy ne pouvait pas même imaginer que quelqu'un de mon âge soit en train de poser des questions sur sa jeune femme parce que sa jeune femme était la seule chose à laquelle il soit maintenant en état de penser. Mon âge était ce qui le trompait, et aussi ma notoriété. Comment aurait-il pu croire le pire de la part d'un écrivain qu'il avait commencé à lire du temps où il était lycéen ? C'était comme de rencontrer Henry Wadsworth Longfellow. Comment l'auteur du *Chant de Hiawatha* pourrait-il montrer un intérêt licencieux pour Jamie ?

Pour ne pas prendre de risques, je lui ai d'abord posé des questions sur lui.

« Parlez-moi de votre famille, ai-je dit.

— Oh, je suis la seule personne de la famille qui ait fait des études, mais peu importe, ce sont de très braves gens. Ils habitent Philadelphie depuis quatre

générations. Mon arrière-grand-père a fondé l'entreprise familiale. Il était d'Odessa. Il s'appelait Sam. Ses clients l'appelaient Oncle Sam, l'Homme aux parapluies. Il fabriquait et réparait des parapluies. Mon grand-père a développé l'entreprise en ajoutant les bagages. Dans les années dix et vingt, les voyages en train ont connu un grand essor, et d'un seul coup tout le monde voulait avoir sa valise. Et puis les gens voyageaient par bateau, par transatlantique. C'était l'époque des malles-cabines — vous savez, les grosses malles que les gens emmenaient pour les grands voyages, qui s'ouvraient à la verticale et qui avaient à l'intérieur des tiroirs et des portemanteaux.

— Je les connais bien, ai-je dit. Et puis les autres, les petites malles noires qui s'ouvraient à l'horizontale comme des coffres de pirate. J'en ai eu une comme ça pour partir à l'université. Presque tout le monde en avait. Elle était en bois, les coins étaient en métal et les plus élégantes étaient cerclées de bandes métalliques en relief, la serrure était en cuivre, assez solide pour résister à un tremblement de terre. On envoyait la malle par Railway Express. On l'amenait à la gare, et on la laissait à l'employé de la consigne. À l'époque, le type de Penn Station, à Newark, portait encore la visière verte et gardait son crayon coincé derrière l'oreille. Il pesait la malle, on payait tant par livre, et voilà vos chaussettes et votre linge expédiés.

— Oui, toutes les villes d'une certaine taille avaient une boutique de bagages, et tous les grands magasins avaient un rayon spécial pour la bagagerie. Ce sont les hôtesse de l'air, m'a expliqué Billy, qui, dans les années cinquante, ont révolutionné la façon dont les Américains concevaient les bagages : les gens ont vu qu'ils pouvaient être à la fois légers et chic. C'est à peu près à ce moment-là que mon père s'est lancé dans l'entreprise, qu'il a modernisé le magasin et l'a appelé Bagages Mode de Davidoff. Jusque-là, le magasin portait encore son nom d'origine, Samuel Davidoff & Fils. Et puis à peu près en même temps sont arrivées les valises à roulettes : et voilà, considérablement abrégée, l'histoire de l'industrie du bagage. La version complète prendrait un millier de pages.

— Vous écrivez sur l'entreprise familiale, c'est ça ? »

Il a fait oui de la tête, puis il a haussé les épaules et il a soupiré. « *Et* sur la famille. En tout cas j'essaie. J'ai plus ou moins grandi dans le magasin. J'ai entendu mille histoires racontées par mon grand-père. Chaque fois que je vais le voir, je remplis un nouveau cahier. J'en ai suffisamment pour occuper toute une vie. Mais tout est dans la manière, n'est-ce pas ? Je veux dire, la façon de les raconter.

— Et Jamie, comment a-t-elle grandi ? »

Alors il s'est mis à tout me raconter, en s'étendant sur ses mérites et ses talents ; Kinkaid, l'école privée ultrachic de Houston où elle avait terminé major de sa promotion ; son parcours fulgurant à Harvard, où elle avait passé tous ses examens avec mention Très bien ; River Oaks, le quartier résidentiel où habitait sa famille ; le country club de Houston où elle jouait au tennis et allait à la piscine et où, bien malgré elle, elle avait fait ses débuts dans le monde ; la mère conventionnelle, aux désirs de laquelle elle s'efforçait toujours de se plier, et le

père difficile, devant qui rien de ce qu'elle faisait ne trouvait jamais grâce ; ses endroits favoris où elle avait emmené Billy en pèlerinage, quand ils étaient allés pour la première fois ensemble à Houston pour Noël ; les lieux où elle jouait enfant, qu'il voulait qu'elle lui montre, et la beauté menaçante des vilains bayous de Houston à l'aube et Jamie qui, par défi, s'était baignée dans les eaux boueuses avec une sœur aînée casse-cou qui, m'informa-t-il, prononçait « ba-yo » comme les vieux Houstoniens.

Je lui avais simplement demandé de me parler d'elle. Ce qu'il m'avait servi, c'était un discours qui aurait convenu pour l'inauguration de quelque noble édifice. Il n'y avait rien d'étonnant à une prestation aussi tendre et enthousiaste — les hommes qui tombent follement amoureux peuvent transformer la ville de Buffalo en un fabuleux Xanadu, si c'est à Buffalo qu'a été élevée leur bien-aimée — mais l'ardeur de Billy pour décrire Jamie et son enfance texane le transportait au point qu'on aurait dit qu'il me parlait d'une femme fantasmée par lui en prison. Ou de la Jamie fantasmée par moi en prison. C'était bien le style qui convenait à un chef-d'œuvre enfanté par l'adoration masculine ; la vénération qu'il portait à sa femme était le lien qui le rattachait le plus fortement à la vie.

Et il se fit élégiaque pour me raconter le trajet qu'ils suivaient en faisant du jogging ensemble lorsqu'ils allaient rendre visite à sa famille.

« River Oaks, où ils habitent, est un cas à part à Houston. Un vieux quartier avec des vieilles maisons, même si on en a démoli de belles pour construire de faux châteaux prétentieux. Le quartier de Jamie est l'un des rares à Houston où l'on montre encore quelque respect pour le passé. De magnifiques demeures, de grands chênes, des magnolias, quelques pins. D'immenses jardins parfaitement entretenus. Des équipes de jardiniers. Mexicains. Le jeudi et le vendredi, les rues sont bordées de pick-up amenés par les compagnies de jardinage et d'armées d'ouvriers qui taillent, élaguent, tondent et plantent en prévision du week-end, et des fêtes et garden-parties qui vont y être données. Nous faisons du jogging dans la partie ancienne de River Oaks, là où les premières familles enrichies par le pétrole ont leurs vastes propriétés depuis deux ou trois générations. On passe en courant devant les anciennes demeures, puis on longe une rue assez animée, puis on arrive au bayou qui va de River Oaks jusqu'à un parc où l'on peut courir pendant des kilomètres avant de rejoindre le centre-ville. Ou bien on court le long du bayou, aller-retour. Au lever du jour, il fait frais, c'est délicieux. La partie discrète de River Oaks, celle où il n'y a pas de consommation ostentatoire, pas d'armadas de Mercedes devant les faux châteaux, représente une communauté formidable. Il y a une roseraie que nous aimons tout particulièrement, un projet communautaire, c'est entretenu par les résidents. J'adore les matinées où l'on passe en courant, avec Jamie, devant cette roseraie. Certaines des vieilles propriétés descendent jusqu'au bayou, alors si on veut repérer où il est et aller courir le long de ses berges, il faut sortir de River Oaks. Et là, on tombe sur Houston, la ville. River Oaks est une enclave de prospérité, un havre harmonieux où coexistent anciens et nouveaux riches, c'est le dessus du panier du système de

castes de la ville. Pour le reste, Houston est dans l'ensemble une ville chaude et étouffante, plate, laide, avec des salons de tatouage à côté d'immeubles de bureaux, des magasins de chaussures de sport dans des maisons branlantes, tout y est de guingois, jeté ensemble pêle-mêle. Pour moi, la chose la plus belle de la ville, c'est le vieux cimetière, avec ses vieux chênes, c'est là qu'est enterrée une partie de la famille de Jamie, tout près des bayous, presque au centre-ville.

— La famille de Jamie, c'est de l'argent d'hier ou d'aujourd'hui ?

— D'hier. L'argent d'hier, c'est celui du pétrole, l'argent d'aujourd'hui, c'est celui des professions libérales.

— L'argent d'hier, ça remonte à quand ?

— Pas à très longtemps, parce que Houston est une ville relativement jeune. Mais ça remonte en gros à l'époque des magnats du pétrole comme le grand-père de Jamie, je ne saurais pas vous dire précisément.

— Et l'argent d'hier de Houston, comment a-t-il pris le fait que vous soyez juif ? ai-je demandé.

— Ses parents n'ont pas été ravis. La mère s'est contentée de pleurer. Mais avec le père, ç'a été le grand jeu. Quand Jamie est rentrée chez elle pour leur dire que nous étions fiancés, il s'est pris la tête entre les mains, et à partir de là, c'est ce qu'il a fait chaque fois qu'on mentionnait mon nom. Jamie lui envoyait des e-mails de la côte Est, et il faisait exprès de ne pas lui répondre, trois ou quatre semaines d'affilée. Toutes les heures, elle vérifiait ses mails, et il n'avait toujours pas répondu. Un rustre, un tyran domestique, ce type. Tout sauf un père. Égoïste. Un cœur sec. Coléreux. Totalement irrationnel. Dominateur. Venimeux. Un vrai salaud, un grossier personnage. Rendez-vous compte : il essayait, en ne lui répondant pas, de briser sa propre fille, il exploitait en pleine connaissance de cause sa nature bonne et loyale pour qu'elle se sente dans son tort. Il voulait la *casser*. Et, bien sûr, me casser par la même occasion. Je n'avais jamais jeté les yeux sur lui, ni lui sur moi, n'empêche, il voulait me faire du mal. Et qui avait jamais, jusque-là, entrepris de me faire du mal volontairement ? À ma connaissance, Mr Zuckerman, personne. Mais cette brute se sent dans son plein droit à vouloir faire du mal à un homme qui se trouve être celui que sa fille aime. Jamie est une fille parfaite, irréprochable, elle s'est donné un mal fou pour aimer cet individu qui, quel que soit le sujet de la discussion, est toujours du mauvais côté, elle a fait tout ce qu'elle a pu, même si elle déteste sa façon de houspiller sa mère, et ses opinions politiques, et ses amis de droite avec toute leur morgue. Au bout d'un silence de trois semaines, il a fini par lui envoyer un message : "Je t'adore, mon chou, mais je ne peux pas accepter ce garçon." Mais Jamie Logan a du cran, de la dignité et du cran, et même si son père tient les cordons de la bourse, même s'il a commencé à laisser entendre, de façon peu subtile, que si elle s'obstinait à épouser un Juif elle n'aurait pas un sou, elle n'a pas craqué. Elle a tenu bon, et au bout du compte cette tête de mule bornée a eu le choix entre ravalier sa bile et m'accepter ou perdre sa fille brillante et adorée. Une fille de vingt-cinq ans moins bien armée, qui n'aurait pas eu le courage de Jamie, son caractère indépendant, aurait capitulé. Mais Jamie, ce n'est pas quelqu'un qui cède. Jamie n'est ni une

enfant gâtée, ni une hypocrite, ni quelqu'un qui ignore le sens de l'honneur, jamais elle n'accepterait de se soumettre à quelque chose dont elle ne veut pas. Jamie, c'est la championne toutes catégories. Elle m'a dit : "Je t'aime et c'est toi que je veux, et je ne serai pas l'esclave de son fric." Elle lui a pratiquement dit qu'il pouvait se le mettre quelque part, son argent. Ce qui fait qu'à la fin c'est elle qui l'a maté. Oh, Mr Zuckerman, c'était magnifique de voir ça, la résistance de Jamie. Même si on pouvait penser que quand elle m'a rencontré, le père aurait dû être habitué à ça. "Ça" étant Jamie et les Juifs. Leur country club admet les Juifs maintenant. Ce n'aurait pas été le cas à l'époque de ses grands-parents ou même il y a seulement quinze ans, dans la génération de ses parents. Tout ça est assez récent. Comme d'admettre les Juifs et les Noirs à Kinkaid. C'est relativement récent. Jamie travaillait en équipe avec les élèves juives. Vous imaginez comme ça faisait plaisir à l'autre excité. Mais elles étaient intelligentes, pleines de talent, et elles n'essayaient pas de masquer leur côté intello pour plaire aux garçons. Le frère d'une des copines juives de Jamie, Nelson Speilman, qui était élève à St. John's, l'autre école privée de prestige de Houston, fut son petit ami pendant deux ans, jusqu'à ce qu'il aille à Princeton, un an avant qu'elle quitte Kinkaid. Jamie était l'une des élèves sérieuses, concentrée sur ses études, dans un lieu ultraprotégé où tout ce qui comptait, c'était d'appartenir à la bonne société. C'est une école où, au moment de la fête annuelle, l'équipe de football élit la reine de l'année, où les filles n'ont pas le droit de sortir avec des garçons d'autres écoles que les élèves de Kinkaid ou de St. John's. Les garçons de Kinkaid conduisent des 4 x 4, ils font des parties de chasse, ils assistent aux matches de foot, ils veulent tous aller à l'Université du Texas, ils boivent énormément, et leurs parents, dans l'ensemble, ferment les yeux.

— Vous connaissez bien son école. Vous connaissez bien sa ville.

— Je suis fasciné, a-t-il dit en riant. Vraiment. Je suis ensorcelé par le milieu auquel appartient Jamie.

— Et ça ne vous est jamais arrivé avec aucune autre fille avec qui vous étiez sorti avant ?

— Jamais.

— Bon, ai-je dit, c'est sans doute une raison de se marier qui en vaut une autre.

— Oh, a-t-il dit sur le ton de la plaisanterie, ce n'est pas tout à fait la seule.

— Je veux bien le croire, ai-je dit.

— Elle me donne tout le temps des occasions d'être fier d'elle. Vous savez ce qu'elle a fait, il y a quatre ans, quand sa sœur aînée, Jessie, celle qui était casse-cou, était au dernier stade de la maladie de Charcot ? Sans crier gare, elle a sauté dans un avion pour Houston, et elle est restée au chevet de Jessie et l'a soignée jusqu'à sa mort. Durant cinq mois affreux de totale détresse, elle est restée près d'elle nuit et jour, pendant que moi j'étais ici, à New York. C'est une maladie cauchemardesque. Généralement, ça ne se déclare que quand les gens ont largement plus de cinquante ans, mais Jessie avait trente ans quand tout d'un coup ses mains et ses pieds ont commencé à perdre des forces, et on a fait le

diagnostic. Peu à peu, tous les neurones moteurs sont atteints, mais comme seul le cerveau n'est pas touché, la personne se rend parfaitement compte du fait qu'elle est un cadavre vivant. À la fin, la seule chose que Jessie pouvait bouger, c'étaient ses paupières. C'est comme ça qu'elle communiquait avec Jamie, en clignant des yeux. Pendant cinq mois, Jamie n'a pas quitté son chevet. La nuit, elle dormait sur un lit de camp dans la chambre de Jessie. Avant ça, la mère avait complètement craqué, elle n'était plus bonne à rien. Quant au père, du début jusqu'à la fin, il s'est montré semblable à lui-même — il ne voulait pas entendre parler de sa fille qui lui causait le désagrément d'avoir contracté une maladie mortelle. Il refusait de s'occuper d'elle, et au bout d'un moment, il n'allait même plus dans sa chambre lui dire, en père, un mot de réconfort, ne parlons même pas d'un simple contact ou d'un baiser. Il a continué à gagner du fric comme si tout allait bien chez lui, pendant que sa fille cadette, qui avait vingt-six ans, aidait sa fille aînée, qui en avait trente-quatre, à mourir. Mais la veille du jour où c'est arrivé, la nuit qui a précédé la mort de Jessica, il était dans la cuisine avec Jamie, pendant que la bonne leur préparait quelque chose à manger, et d'un seul coup il s'est effondré. Dans la cuisine, il a fini par s'effondrer et il s'est mis à sangloter comme un gosse. Il s'accrochait à Jamie, et vous savez ce qu'il lui a dit ? « Si seulement c'était moi plutôt qu'elle. » Et vous savez ce que Jamie lui a répondu ? « Oui, si seulement. » Voilà la fille dont je suis tombé amoureux. Voilà la fille que j'ai épousée. Du Jamie tout pur. »

Quand Jamie est arrivée à la porte avec les sacs de provisions dans les bras, elle a dit : « Quelqu'un m'a dit dans la rue que l'Ohio, ça prend mauvaise tournure.

— Je viens de parler à Nick, a dit Billy. Kerry va remporter l'Ohio. »

Elle s'est tournée vers moi. « Je ne sais pas ce que je ferai si Bush est réélu. C'en sera fini de tout un mode de vie politique. Toute leur intolérance se concentre sur une société progressiste. Ça voudra dire que les valeurs de la gauche continueront à être piétinées. Ce sera terrible. Je ne crois pas que je pourrai le supporter. »

Pendant qu'elle parlait sur un ton précipité, Billy lui avait pris les sacs et était parti dans la cuisine ranger les provisions.

« Nous avons hérité d'un système très souple, lui ai-je dit. On est étonné de voir tout ce qu'on peut encaisser. »

Mes efforts pour trouver des mots de consolation ont apparemment été interprétés par elle comme de la condescendance, et elle s'est montrée presque cinglante pour réagir à l'insulte imaginée. « Vous avez déjà connu une élection comme celle-ci ? De cette importance ?

— Parfois. Celle-ci, je ne l'ai pas suivie.

— Non ?

— Je vous l'ai dit l'autre soir — je ne suis pas ce genre de choses.

— Alors ça vous est bien égal, qui l'emporte. » Elle m'a jeté un regard lourd de désapprobation devant le caractère délibéré de mon manque d'intérêt.

« Je n'ai pas dit ça.

— Ce sont des gens malfaisants, dangereux, a-t-elle dit, faisant écho à son

mari. Je les connais, ces gens. J'ai grandi au milieu d'eux. S'ils gagnaient, ce ne serait pas simplement malheureux, ça pourrait être une tragédie. Le glissement à droite dans ce pays est un mouvement qui vise à remplacer les institutions politiques par les valeurs morales — *leurs* valeurs morales. La sexualité, Dieu. La xénophobie. Une société qui prône l'intolérance radicale... »

Elle était trop agitée par le monde menaçant qui l'entourait pour s'arrêter — et, quelle qu'en soit la raison, pour se montrer tout à fait polie avec moi —, donc je l'ai écoutée sans plus faire de vaines tentatives pour m'embarquer dans la chevaleresque quête du saint Graal de son attention. La silhouette mince aux seins épanouis et le rideau de cheveux noirs ne me plaisaient pas moins que le soir où j'étais venu visiter l'appartement. Elle était rentrée de ses courses vêtue d'un blazer en velours côtelé bordeaux, ajusté, qu'elle avait enlevé lorsque Billy l'avait débarrassée des provisions — en même temps qu'elle ôtait ses boots marron foncé à talons plats. Sous le blazer, elle portait un chandail à côtes à col roulé noir en cachemire qui était lui aussi ajusté, tout comme le jean foncé qui était juste un peu évasé vers le bas, sans doute pour loger les boots. Pour évoluer dans l'appartement, elle avait mis des chaussures plates en forme de ballerines. Même si le calcul était subtil, elle n'avait pas forcément l'air de quelqu'un qui poursuit des fins innocentes dans sa façon de s'habiller, ou de quelqu'un qui n'aurait pas confiance dans son pouvoir de susciter l'admiration des hommes. Est-ce que ça lui faisait le moindre effet que je sois aussi captivé que les autres ? Si ça lui était égal, pourquoi s'était-elle habillée de façon aussi séduisante rien que pour aller faire les courses et regarder les élections à la télévision ? Sauf qu'elle aurait peut-être choisi de s'habiller en l'honneur de n'importe quel hôte inconnu ? Quoi qu'il en soit, le charme de sa tenue allait de pair avec sa voix, ses intonations rapides, chaleureuses et musicales même quand elle était énervée, avec un fond d'accent texan, en tout cas l'accent de sa partie du Texas, un adoucissement des voyelles, en particulier de la diphtongue « *ai* », et puis une façon un peu paresseuse de relier les mots entre eux, sans séparation nette. Ce n'était pas le nasillement qui vous écorche les oreilles — pas l'accent texan genre Far West qu'affecte George W. Bush, mais l'accent de la bonne société sudiste qu'avait emprunté son Yankee de père. Cet accent a quelque chose d'aristocratique, en tout cas tel que le pratiquait Jamie Logan. Peut-être que c'est simplement l'accent de la fine fleur de River Oaks et de Kinkaid.

J'étais aussi content que Billy qu'elle soit rentrée. Peu importait que ses vêtements n'aient rien à voir avec ma présence. Comme c'était délibéré de sa part, il y avait quelque chose de terriblement excitant dans le fait qu'elle ne cherchait pas à me faire des frais. Quand on a le béguin, il n'y a pas de situation qui n'apporte de l'eau au moulin. La regarder me procurait un petit choc visuel : je la laissais m'entrer dans les yeux comme l'avaleur de sabres avale un sabre.

Comme s'il parlait à une enfant malade, Billy lui a dit : « Tu ne vas pas être ravagée. Tu vas danser dans la rue.

— Non, a-t-elle répondu, non, ce pays est un repaire d'ignorance. Je le sais, je viens de la source même. Bush s'adresse droit au cœur ignorant de la population.

Nous sommes un pays arriéré, les gens se laissent embobiner sans protester, et Bush est un vrai bonimenteur de foire... » Elle devait ruminer sa colère depuis des mois, et tout d'un coup, on aurait dit qu'elle n'en pouvait plus. Je me demandai si elle était ce genre de personne qu'on n'a jamais vue ne pas prendre les choses au sérieux, ou si c'étaient les élections qui avaient tout bouleversé, et pour l'instant je n'avais aucun moyen de savoir à quoi ressemblait Jamie quand elle n'était pas sous le coup d'une épreuve, et si ses réactions face au vaste monde pouvaient jamais être autres qu'intensément douloureuses.

Nous nous sommes installés autour de la table basse avec les assiettes, les couverts et les serviettes que Billy avait disposés, et on s'est servi à discrétion dans les plats, en vidant sans désespérer mes deux bouteilles de vin et en regardant l'écran où les résultats étaient présentés au fur et à mesure, État par État. Passé dix heures, les coups de téléphone de Nick au QG du Parti démocrate se faisaient moins optimistes, et vers onze heures moins le quart, ils se firent sombres. « Les sondages à la sortie des bureaux de vote se sont révélés inexacts, nous dit Billy après avoir raccroché. Les choses ne se présentent pas trop bien dans l'Ohio, et il ne va pas remporter l'Iowa *ni* le Nouveau-Mexique. La Floride, c'est fichu. »

Tout ça, nous le savions par la télévision, mais Jamie ne faisait pas confiance aux tableaux qu'on nous montrait sur l'écran, alors le coup de téléphone de Nick la fit s'écrier, d'une voix un peu ivre : « Et voici la dernière soirée avant que les choses ne deviennent encore pires que ce qu'elles étaient ! Je ne sais plus quoi penser ! » Et pendant ce temps je me disais : À un moment, il faudra bien capituler, mais jusque-là, ça va être dur de dissiper les illusions. Jusque-là, elle va se débattre furieusement de douleur ou se cacher comme un animal blessé. Elle ira se cacher dans ma maison. Dans ces vêtements. Sans vêtements. Dans mon lit, à côté de Billy, dévêtue.

« Je ne sais plus quoi penser ! s'est-elle écriée à nouveau. Il n'y a plus rien qui puisse les arrêter, à part Al-Qaida.

— Écoute, ma chérie, a dit Billy d'une voix douce, on ne sait pas encore ce qui va se passer. Attendons de voir.

— C'est désespérant, s'est exclamée Jamie, les larmes aux yeux. La dernière fois, on pouvait croire que c'était un accident. Il y avait eu la Floride. Il y avait eu Nader. Mais là je ne comprends pas. Je ne peux pas le croire. C'est invraisemblable. Je vais aller de ce pas me faire avorter. Que je sois enceinte ou pas, je m'en fiche. Faites-vous avorter tant que c'est encore possible ! »

En lançant cette plaisanterie amère, elle me regardait, sans antipathie cette fois — elle me regardait comme peut vous regarder quelqu'un qu'on aide à sortir d'un bâtiment en flammes ou d'une voiture après un accident, comme si en tant qu'observateur vous aviez peut-être quelque explication à fournir quant à la catastrophe qui a tout bouleversé. Les choses que j'aurais pu lui dire ne pouvaient que lui paraître des paroles convenues. J'aurais pu répéter : On est étonné de voir tout ce qu'on peut encaisser. J'aurais pu dire : Si en Amérique on pense comme vous, neuf fois sur dix on va à l'échec. J'aurais pu dire : C'est triste, mais pas

comme de se réveiller le lendemain du bombardement de Pearl Harbor. C'est triste, mais pas comme de se réveiller le lendemain de l'assassinat de Kennedy. C'est triste, mais pas comme de se réveiller le lendemain de l'assassinat de Martin Luther King. C'est triste, mais pas comme de se réveiller le lendemain du massacre des étudiants de Kent State University. J'aurais pu dire : On a tous connu ça. Mais je n'ouvris pas la bouche. Ce qu'elle voulait, de toute façon, ce n'étaient pas des paroles. Elle rêvait d'homicide. Ce qu'elle voulait, c'était se réveiller le lendemain du jour où on aurait tué George Bush.

C'est Billy qui a dit : « Quelque chose causera leur perte, mon chéri. Le terrorisme causera leur perte.

— Quel sens cela a-t-il de vivre avec ça ? » a demandé Jamie, et sa détresse était si profonde, et sa vulnérabilité si épidermique, qu'elle éclata en sanglots.

À ce moment-là, leurs deux téléphones portables se sont mis à sonner — c'étaient les amis cruellement déçus qui appelaient, beaucoup d'entre eux en larmes eux aussi. La première fois, comme l'avait dit Jamie, ç'avait été un accident, mais là, c'était la seconde fois que leur idéalisme était ébranlé jusque dans ses fondements par un tel choc électoral, et ils commençaient à réaliser dans la douleur qu'ils étaient impuissants à faire à nouveau de leur pays la forteresse qu'il avait été sous Roosevelt, une quarantaine d'années avant leur naissance. Ils avaient beau être intelligents, savoir s'exprimer, et faire preuve de bonne éducation, et Jamie avait beau connaître à fond l'Amérique riche des Républicains et le type d'ignorance que produit le Texas, ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était la grande masse des Américains, et ils n'avaient jamais perçu si clairement que ce n'étaient pas les gens instruits et cultivés comme eux qui allaient décider du sort de l'Amérique mais les dizaines de millions de gens différents d'eux et inconnus d'eux qui venaient de donner à Bush pour la seconde fois l'occasion, comme l'avait dit Billy, « de ruiner quelque chose de grand ».

J'étais là, dans ce qui serait bientôt le chez-moi où je me réveillerais tous les matins, et je les écoutais tous les deux, eux qui se réveilleraient tous les matins dans ma maison, un endroit où, si vous le souhaitiez, vous pouviez effacer la colère de voir à quel point les choses étaient pires que ce que vous aviez imaginé, et le chagrin de voir jusque dans quels abîmes votre pays avait sombré et, si vous étiez jeunes et pleins d'espoir et engagés dans votre univers et encore captivés par les promesses de l'avenir, au lieu de tout ça, apprendre à tourner le dos à l'Amérique de 2004 — vivre sans vous laisser torturer par l'idée que tout est si profondément stupide et corrompu — en vous tournant, pour vous épanouir, vers vos livres, votre musique, votre partenaire, et votre jardin. En observant ces deux-là, je comprenais assez bien pourquoi, si l'on avait leur âge et leur engagement, on pouvait vouloir fuir cet objet d'amour si douloureux qu'était devenu leur pays.

« Le terrorisme ? » criait Jamie dans son téléphone. Mais tous les États qui ont été touchés par le terrorisme, les endroits où ça s'est passé et les endroits d'où venaient les gens qui se sont fait tuer, tous avaient voté pour Kerry ! New York, le New Jersey, Washington DC, le Maryland, la Pennsylvanie : aucun ne voulait de

Bush ! Regarde la carte à l'est du Mississippi. C'est l'Union contre les États confédérés. Le même clivage. Bush l'a emporté dans les États confédérés ! »

« Tu veux savoir ce que ça va être, la prochaine guerre de dingues ? disait Billy à quelqu'un. Ils ont besoin d'une victoire. Ils ont besoin d'une victoire claire et nette, sans toute la chienlit d'une occupation. Eh bien, c'est là, à cent cinquante kilomètres des côtes de Floride. Ils établiront un lien entre Castro et Al-Qaida et ils feront la guerre à Cuba. Le gouvernement provisoire est déjà à Miami. Les plans cadastraux ont été dressés. Tu vas voir. Dans leur croisade contre les infidèles, c'est Cuba la prochaine cible. Qui pourrait les en empêcher ? Ils n'ont même pas besoin d'Al-Qaida. Ils veulent de la violence, et Cuba a de son côté assez de crimes à son compte. La constellation qui a élu Bush sera enchantée. De jeter à la mer les derniers des communistes. »

Je suis resté à traîner chez eux assez longtemps pour les entendre parler à leur famille. À ce moment-là, ils étaient tellement vidés que tout ce qu'ils auraient voulu, c'est avoir des parents avec qui ils puissent lâcher leurs émotions et de qui ils puissent attendre du secours en retour. C'étaient tous les deux des enfants respectueux de leurs parents, et ils firent donc, le moment venu, le geste qu'on attendait d'eux, mais les parents de Jamie, comme je le savais d'après la description qu'avait faite Billy du Houston de sa femme, appartenaient au même country club que George Bush père — aussi, au téléphone, Jamie essaya-t-elle en vain de se rappeler qu'elle était une femme mariée vivant à plus de mille six cents kilomètres de l'endroit où lui avait été inculqué le sens de ses privilèges par des Texans archiconservateurs, son père en tête, un père qu'elle méprisait principalement pour l'indifférence choquante dont il avait fait preuve envers sa sœur mourante et qu'elle avait ouvertement et obstinément défié en ayant l'audace d'épouser un Juif sans céder à sa menace de la déshériter.

Elle était devenue, en cette fin de soirée, bien autre chose qu'une femme belle que j'avais sous les yeux. Dans sa voix on entendait combien elle était secouée, en particulier par le fait que ses parents étaient exactement le genre de gens que vomissait sa conscience de gauche, mais malgré tout, elle était toujours leur fille et apparemment elle éprouvait encore le besoin de venir déposer ses problèmes à leurs pieds. On entendait dans sa voix à la fois la force du lien et celle du combat pour s'en défaire. On entendait ce que cela lui avait coûté de se forger une nouvelle identité, et la vanité de ses efforts.

Les parents de Billy à Philadelphie n'étaient en aucune façon des gens étrangers, hostiles, ou antipathiques, leur fils les aimait visiblement beaucoup ; cependant, quand il raccrocha le téléphone, il secoua la tête et dut vider son verre de vin à demi plein avant de parler. Son visage avenant ne pouvait dissimuler la déception ou l'humiliation qu'il ressentait, et ce cœur tendre toujours sensible aux sentiments des autres ne lui permettait pas d'exprimer son dégoût, ce qui aurait pu alléger un peu son chagrin. Dans l'instant présent, un cœur tendre n'était d'aucun secours, et Billy était déboussolé. « Mon père a voté pour Bush », a-t-il dit, aussi étonné que s'il venait de découvrir que son père avait dévalisé une banque. « C'est ma mère qui me l'a dit. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle

m'a dit : "Israël". Elle le laisse fin prêt pour voter Kerry, et quand il sort de l'isoloir, il lui dit : "J'ai fait ça pour Israël." "Je l'aurais tué !" a dit ma mère. "Il croit encore qu'ils vont trouver des armes de destruction massive." »

Quand je suis rentré à l'hôtel, j'ai écrit cette petite scène :

LUI

Vous ne m'aviez pas dit qu'on s'était déjà rencontrés.

ELLE

Je n'ai pas pensé que ça en valait la peine. Je ne pensais pas que vous vous rappelleriez.

LUI

Je pensais que c'était peut-être vous qui ne vous rappelleriez pas.

ELLE

Si, je me rappelle.

LUI

Vous vous rappelez où on s'est rencontrés ?

ELLE

À la Signet Society.

LUI

Exact. Vous vous rappelez un peu cette journée ?

ELLE

Je m'en souviens très bien. Je faisais partie de la Signet, mais je n'allais pas souvent déjeuner là-bas. Et puis une amie m'a appelée pour me dire qu'elle vous avait invité au déjeuner du lendemain, elle n'était pas sûre que vous viendriez, mais vous aviez dit que oui, alors je devrais venir. Donc je suis venue. J'avais amené Richard, et par chance je me suis retrouvée à votre table, et pas à celle qui était dans l'autre pièce. Je me suis assise, vous êtes arrivé et vous vous êtes assis à notre table, et pendant le déjeuner je ne vous ai pas quitté des yeux.

LUI

Vous n'avez pas parlé, mais vous m'avez bien regardé.

ELLE

(Riant en guise d'excuse :) Désolée si j'ai manqué de réserve.

LUI

Je vous ai bien regardée, moi aussi. Et pas seulement comme parade défensive. Vous vous souvenez de ça ?

ELLE

Je me suis dit que je me faisais peut-être des idées. Je ne pouvais pas croire que vous réagiriez. Je ne pouvais pas croire que vous alliez me remarquer. Je vous considérais comme inaccessible. Pour de vrai, vous vous rappelez que vous étiez assis en face de moi ?

LUI

C'était il y a seulement dix ans.

ELLE

Dix ans, c'est long, pour se rappeler quelqu'un à qui on n'a pas parlé. Je vous ai fait quelle impression ?

LUI

Je n'arrivais pas à décider si vous étiez timide ou si vous étiez juste sage et réservée.

ELLE

Les deux.

LUI

Vous aviez été à la lecture, la veille au soir ?

ELLE

Oui. Je me revois assise dans le salon sur un des canapés en cuir, après le déjeuner. La moitié d'entre nous à peu près étions restés. Je me disais, ça doit être bizarre, pour ce type. Qu'on soit tous là à l'entourer, à attendre qu'il dise quelque chose qu'on notera tous dans nos carnets, une fois rentrés chez nous.

LUI

Vous avez pris des notes dans votre carnet, une fois rentrée chez vous ?

ELLE

Il faudrait que j'aie vérifié dans mes carnets. Je peux, vous savez. Si vous vouliez que je le fasse, je pourrais. Je les garde tous. Qu'est-ce que vous aviez pensé de cette journée ?

LUI

Je ne me rappelle pas ce que j'en avais pensé. Ce n'était pas inhabituel d'avoir à faire ce genre de chose. D'habitude, on vous demande d'aller dans un cours. Vous le faites, et puis vous rentrez chez vous. Mais pourquoi est-ce que vous n'en avez pas parlé l'autre jour, quand on s'est rencontrés ?

ELLE

Pourquoi mentionner le fait qu'un jour j'ai gardé les yeux braqués sur vous pendant tout un déjeuner ? Je ne sais pas, ce n'était pas pour garder ça secret. On échange nos maisons. Je ne voyais pas l'intérêt de raconter la fois où j'étais dans le public, à l'université, les yeux rivés sur vous. Et vous, pourquoi aviez-vous accepté d'aller déjeuner avec une bande de petits étudiants ?

LUI

J'ai dû me dire que ça pourrait être intéressant. La veille au soir, je m'étais contenté de faire ma lecture pendant une heure, et ensuite, j'avais répondu aux questions des étudiants. Je n'avais rencontré personne d'autre que les gens qui m'avaient invité. Je n'ai gardé aucun souvenir de tout ça, à part vous.

ELLE

(*Riant :*) Seriez-vous en train de flirter avec moi ?

LUI

Oui.

ELLE

C'est tellement invraisemblable qu'on a peine à le croire.

LUI

C'est un tort. Ça n'a rien d'invraisemblable.

En relisant la scène dans mon lit avant de m'endormir, je me suis dit : S'il y a une chose que tu n'avais pas besoin de faire, c'est bien ça. Maintenant te voilà entièrement captivé par elle.

C'était affreux, New York le lendemain, des foules de gens dévorés de colère qui arpentaient les rues l'air sombre, incrédules. La ville était silencieuse, avec si peu de circulation qu'on l'entendait à peine de Central Park, où j'étais allé afin de rencontrer Kliman sur un banc, non loin du Metropolitan Museum. J'avais trouvé un message de lui à l'hôtel sur ma boîte vocale quand j'étais rentré de la 71^e Rue Ouest vers minuit. J'aurais facilement pu ne pas en tenir compte, et c'était bien mon intention, jusqu'au moment où, sous l'influence de ma tumultueuse réimmersion dans le monde, et stimulé par la perspective de rencontrer Amy Bellette, dont je pourrais probablement lui arracher les coordonnées, j'appelai Kliman le lendemain matin au numéro qu'il m'avait laissé, malgré le fait que la veille je lui avais par deux fois raccroché au nez.

« Caligula gagne », a-t-il dit en répondant au téléphone. Il s'attendait à quelqu'un d'autre, et au bout d'une seconde de silence, j'ai dit : « Oui, on dirait, mais ici Zuckerman.

— C'est un bien triste jour, Mr Zuckerman. Depuis ce matin, je mange mon chapeau. Je n'aurais jamais cru que ça pouvait arriver. Les gens ont voté au nom des valeurs morales ? Quelles valeurs morales ? Mentir pour nous faire entrer en guerre ? Quelle imbécillité, mais quelle imbécillité ! La Cour suprême. Rehnquist sera mort demain. Bush va faire de Clarence Thomas son ministre de la Justice. Il aura deux, trois, peut-être quatre affectations différentes — quelle horreur !

— Vous m'avez laissé un message hier soir à propos d'un rendez-vous.

— Ah bon ? a-t-il dit. Je n'ai pas dormi de la nuit. Personne non plus, dans les gens que je connais. Un ami à moi qui travaille à la bibliothèque de la 42^e Rue m'a appelé pour me dire qu'il y a des gens qui pleurent sur les marches. »

Je connaissais bien les émotions spectaculaires qu'inspirent les horreurs de la politique. Depuis la transformation en faucon, en 1965, de Lyndon Johnson, ancien partisan de la paix au Vietnam, jusqu'à la démission, en 1974, de Richard Nixon échappant de justesse à l'*impeachment*, ces émotions faisaient partie du répertoire de pratiquement tous les gens que je connaissais. Ou bien vous êtes au désespoir et tant soit peu hystérique, ou alors vous êtes ivre de joie, avec le sentiment d'avoir raison, pour la première fois depuis dix ans, et votre seul baume, c'est de transformer cela en spectacle. Mais maintenant je n'étais plus

qu'un simple observateur, quelqu'un qui regarde de loin. Je ne m'immisçais pas dans le drame collectif. Le drame collectif ne s'immisçait pas dans ma vie.

« La religion ! s'écria Kliman. Autant faire confiance à ce qu'on lit dans les boules de cristal comme moyen d'appréhender la vérité ! Supposons que l'évolution se révèle être de la fumisterie, supposons que Darwin ait été un détraqué. Pourrait-il jamais atteindre le degré de folie de la Genèse en ce qui concerne les origines de l'homme ? Ce sont des gens qui ne croient pas à la science. Ils ne croient pas plus à la science que je ne crois en la religion. J'ai envie de sortir dans la rue, me dit Kliman, pour aller faire un grand discours.

— Ça ne servirait à rien.

— Vous qui avez de l'expérience : qu'est-ce qu'on peut faire ?

— La solution sénile : ne plus y penser.

— Vous n'êtes pas sénile.

— Mais je n'y pense plus.

— Du tout ? me demanda-t-il, me laissant apercevoir la possibilité d'une relation entre nous qu'il pourrait vouloir susciter et exploiter : le jeune homme qui demande à l'homme plus âgé son avis plein de sagesse.

— Plus du tout », répondis-je, non sans sincérité, et comme si je m'étais laissé prendre à sa ruse.

Kliman courait autour de la grande pelouse ovale et me fit signe de la main quand je m'approchai du banc de Central Park où nous devions nous rencontrer. Je l'attendis, pensant qu'une fois que j'avais commis l'erreur initiale de venir à New York pour le traitement par collagène, l'examen scrupuleux de la situation avait vite fait place à une errance tout terrain menant à un renouveau dont je n'avais pas soupçonné une seconde que je puisse y aspirer. À soixante et onze ans, perturber l'unité élémentaire de ma vie et sortir du cadre de prévisibilité des choses ? Cela n'avait-il pas toutes les chances de provoquer désorientation, frustration, voire effondrement ?

Kliman dit : « Il fallait que je me sorte de la tête ces fumiers. J'ai pensé que courir ferait l'affaire. Ça n'a pas marché. »

Ce n'était pas notre Billy affable et un peu rond. Il pesait plus de quatre-vingt-dix kilos, mesurait facilement un mètre quatre-vingt-dix, c'était un jeune homme massif, imposant, leste pourtant, avec une abondante chevelure brune et des yeux gris pâle, de ces yeux dont la couleur étonne toujours chez l'animal humain. Une magnifique carrure d'arrière, un gaillard bâti pour bloquer l'adversaire. Ma première impression (pas forcément la bonne) fut celle de quelqu'un qui ne s'habitue pas à l'idée de devoir, à vingt-huit ans seulement, s'incliner devant le manque de bonne volonté que mettait le monde à se soumettre sans protester à sa force et à sa beauté et aux besoins personnels pressants que celles-ci servaient. Voilà ce qu'on lisait sur son visage : le courroux d'avoir à faire face à une résistance inattendue et totalement ridicule. Il avait dû être pour Jamie un genre d'amant bien différent du jeune homme qu'elle avait épousé. Là où Billy avait le tact, la délicatesse d'un frère plein d'attentions, chez Kliman il restait quelque

chose du caïd des cours de récréation. C'est ce que j'avais perçu lorsqu'il m'avait téléphoné à l'hôtel, et cela se confirmait : la maîtrise de soi n'était pas son fort. On allait bientôt voir que ce n'était pas le mien non plus.

En short de jogging, chaussures de jogging et sweat-shirt trempé, il s'assit à côté de moi, l'air déprimé, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains. Dégoulinant de sueur, voilà comment il se présentait pour rencontrer quelqu'un qui pouvait jouer un rôle capital dans son premier projet professionnel d'importance, quelqu'un qu'il voulait à tout prix rallier à sa cause. Au moins, il est sans détour, me suis-je dit, et sans préjuger du reste, si c'est un opportuniste, ce n'est pas tout à fait l'opportuniste baratineur et intéressé que je m'étais imaginé d'après notre première conversation.

Il n'en avait pas fini avec ses commentaires sur les élections. « Qu'une administration de droite motivée par une cupidité insatiable, maintenue en place par des mensonges criminels et menée par un crétin imbu de ses privilèges puisse répondre aux idées infantiles que se fait l'Amérique des valeurs morales — comment acceptons-nous une situation aussi grotesque ? Comment parvient-on à se protéger d'une aussi insondable stupidité ? »

Cela faisait six ou huit ans qu'ils avaient quitté l'université, me disais-je, et donc la défaite de Kerry contre Bush venait occuper une place prédominante dans la configuration de chocs historiques extrêmes qui les unissait culturellement en tant que jeunes Américains, tout comme le Vietnam avait collectivement défini la génération de leurs parents, et comme la Crise de 29 et la Deuxième Guerre mondiale avaient structuré les perspectives d'avenir de mes parents et de leurs amis. Il y avait eu les manipulations à peine déguisées qui avaient donné la présidence à Bush en 2000 ; il y avait eu les attaques terroristes de 2001 et le souvenir indélébile des gens qu'on voyait sauter comme autant de mannequins du haut des tours en feu ; et maintenant il y avait cela, un deuxième triomphe pour l'analphabète qu'ils vomissaient tout autant pour ses déficiences intellectuelles que pour ses affabulations hypocrites sur les armes nucléaires, et cette expérience partagée allait encore élargir le fossé qui les séparait aussi bien de leurs frères et sœurs plus jeunes que de gens comme moi. Pour eux, le gouvernement de Bush Junior n'en était pas un, ce n'était qu'un régime qui s'était emparé du pouvoir au moyen de procédures judiciaires. Ils avaient escompté qu'en 2004 ils pourraient enfin faire prendre en compte leur droit de vote, et voilà que, atroce déception, il n'en était rien, ce qui les laissait avec le sentiment, depuis environ onze heures la veille au soir, non seulement d'avoir perdu, mais d'avoir d'une façon ou d'une autre été à nouveau floués.

« Vous vouliez me parler du secret impardonnable de Lonoff, dis-je.

— Je n'ai jamais dit "impardonnable".

— C'est ce que vous laissiez entendre.

— Connaissez-vous un peu son enfance ? me demanda-t-il. Savez-vous quelque chose des conditions dans lesquelles il a grandi ? Puis-je compter sur vous pour ne pas répéter ce que je vais vous dire ? »

Je m'appuyai contre le dossier du banc et, pour la première fois depuis mon

retour à New York, je partis d'un grand éclat de rire. « Vous voulez crier sur les toits la chose, quelle qu'elle soit, qui constitue le "grand" secret, de toute évidence humiliant, que cet homme, qui tenait tant à préserver sa vie privée, a tout fait pour garder pour lui, et vous me demandez d'être assez discret pour ne pas le répéter ? Vous allez écrire un livre visant à détruire cette dignité qu'il protégeait de la façon la plus stricte, cette dignité qui comptait plus que tout pour lui et qui lui appartenait en toute légitimité, et vous me demandez si on peut me faire confiance *à moi* ?

— Ça recommence, comme lors du coup de téléphone. Vous traitez bien durement quelqu'un que vous ne connaissez même pas. »

Mais si, je te connais, me suis-je dit. Tu es jeune, tu es beau, et rien ne te donne plus d'assurance que de jouer double jeu. Tu adores tromper ton monde. C'est encore une des choses qui t'autorisent à faire du mal si tu en as envie. En fait, tu ne fais pas vraiment du mal, tu ne fais que te servir d'un droit que tu serais bien bête de ne pas utiliser. Je te connais : tu veux obtenir l'approbation des adultes que tu t'apprêtes à salir en cachette. Tu prends du plaisir à jouer au plus fin, et en toute impunité.

Il y avait des passants qui marchaient autour de la grande pelouse ovale, des femmes poussant des voitures d'enfant, des personnes âgées s'appuyant au bras d'auxiliaires de vie noires, et au loin un couple qui courait et que je pris d'abord pour Billy et Jamie.

Sur ce banc, j'aurais pu être un garçon de quinze ans, complètement absorbé par la nouvelle élève qu'on a envoyée s'asseoir à côté de lui le jour de la rentrée.

« Lonoff avait refusé de faire partie de l'Institut national des Arts et Lettres, m'expliquait Kliman. Lonoff avait refusé d'envoyer sa biographie pour l'annuaire des *Auteurs contemporains*. Il n'a jamais de sa vie accordé d'interview ni fait la moindre apparition en public. Il a tout fait pour demeurer aussi invisible que possible dans le coin perdu où il habitait. Pourquoi ?

— Parce qu'il préférerait la vie contemplative à tout autre mode de vie. Lonoff écrivait. Lonoff donnait des cours. Le soir, Lonoff lisait. Il avait une femme et trois enfants, un environnement rural magnifique, préservé, et une jolie ferme du XVIII^e siècle avec des cheminées partout. Il avait des revenus modestes mais suffisants. L'ordre. La sécurité. La stabilité. Que lui fallait-il de plus ?

— Se cacher. Sinon, pourquoi avoir supporté de se laisser mettre la bride toute sa vie ? Il s'était mis lui-même sous surveillance — on le voit dans sa vie, et cela imprègne toute son œuvre. Il a accepté ces contraintes parce qu'il vivait dans la peur de voir sa réputation compromise.

— Et vous allez lui rendre ce service, de compromettre sa réputation. »

Il y eut un moment de malaise, où il cherchait une bonne raison de ne pas me lancer son poing dans la figure pour ne pas m'être laissé emporter par le flot de son éloquence. Je me rappelais facilement ce genre de moment, car j'en avais connu moi-même quand j'étais jeune écrivain, à peu près au même âge, débarquant tout juste à New York, et que j'avais été traité par les écrivains et les critiques qui avaient alors la quarantaine ou la cinquantaine comme si,

forcément, je ne connaissais rien à rien, sauf peut-être un petit quelque chose en matière de sexe, connaissance qui était, à leur sens, d'une totale inanité, même si eux-mêmes étaient perpétuellement à la merci de leurs propres désirs. Mais quant à la société, à la politique, à l'histoire, à la culture, quant aux « idées » — « Vous ne comprenez même pas quand je vous dis que vous ne comprenez pas », aimait à me dire l'un d'eux, en agitant son doigt devant mon nez. C'étaient là mes nobles aînés, les Américains intellectuellement surdoués, fils d'immigrants juifs peintres en bâtiment, bouchers, tailleurs, qui étaient alors dans la fleur de l'âge, qui dirigeaient *Partisan Review* et qui écrivaient dans *Commentary*, *The New Leader* et *Dissent*, rivaux irascibles qui se livraient à de féroces luttes intestines, portant le fardeau d'avoir été élevés par des parents quasi illettrés qui parlaient yiddish, et dont les limites et le manque de culture en tant qu'immigrants suscitaient chez eux une colère et un attendrissement aussi paralysants l'un que l'autre. Si j'osais ouvrir la bouche, ces aînés me faisaient taire du haut de leur mépris, persuadés que je ne savais rien à cause de mon âge et de mes « privilèges » — privilèges qui étaient le fruit de leur imagination, étant donné que leur curiosité intellectuelle, curieusement, ne s'étendait jamais à quelqu'un de plus jeune qu'eux, sauf si ce quelqu'un était beaucoup plus jeune, joli, et était une femme. Avec l'âge, les problèmes conjugaux les ayant marqués (et financièrement ruinés), les maladies de la vieillesse et les enfants difficiles les ayant sérieusement ébranlés, quelques-uns d'entre eux se radoucirent, se firent amicaux et cessèrent de considérer forcément comme nul et non avenu tout ce que j'avais à dire.

« Vous voyez, j'hésite même à vous en parler, finit par me dire Kliman. Vous me tombez dessus quand je vous demande si je peux vous dire quelque chose en confidence, mais pourquoi croyez-vous donc que je me donne la peine de vous le demander ?

— Kliman, pourquoi ne faites-vous pas une croix sur ce que vous croyez avoir découvert ? Personne ne sait plus qui est Lonoff. À quoi ça sert ?

— À ça ! Il devrait être dans la Library of America. Singer y est, lui, avec trois volumes de nouvelles. Pourquoi pas E.I. Lonoff ?

— Vous comptez donc restaurer la réputation de l'écrivain Lonoff en ruinant celle de l'homme ? Remplacer le génie du génie par le secret du génie. La réhabilitation par le déshonneur. »

Quand, après un autre silence rogue, il se remit à parler, ce fut avec la voix qu'on prend avec un enfant qui, pour la énième fois, n'y comprend rien. « Sa réputation ne sera pas ruinée, m'expliqua-t-il, si le livre est écrit de la façon dont j'ai l'intention de l'écrire.

— Peu importe la façon dont vous l'écrirez. Le scandale fera son chemin tout seul. Vous ne lui rendrez pas sa juste place — vous le priverez de sa place. Et de toute façon, que s'était-il donc passé ? Quelqu'un qui se rappelle quelque chose d'"inapproprié" qu'a fait Lonoff il y a cinquante ans ? Des révélations qui viennent salir encore un de ces méprisables Blancs de sexe masculin ?

— Pourquoi tenez-vous tant à rabaisser ce que je veux faire ? Pourquoi mettez-vous tant de hâte à déprécier ce dont vous n'avez pas la moindre idée ?

— Parce que cette façon d'aller fourrer son nez dans les ordures qui se baptise recherche est sans doute la forme la plus basse qui soit d'arnaque littéraire.

— Et cette façon de fourrer son nez partout qui se baptise fiction ?

— C'est moi que vous décrivez, maintenant ?

— Je décris la littérature. Elle aussi nourrit la curiosité. Elle dit que la vie telle qu'elle se montre n'est pas la vraie vie. Elle dit qu'il y a quelque chose au-delà de l'image qu'on cherche à donner de soi — disons une vérité de soi. Je ne fais rien d'autre que ce que vous faites, vous. Que ce que fait toute personne qui pense. La curiosité se nourrit de la *vie*. »

Nous nous étions levés tous les deux en même temps. À n'en pas douter, j'aurais dû m'éloigner à grands pas de ces yeux gris pâle, dans lesquels notre animosité allumait une lueur dangereuse. D'ailleurs, je sentais que la protection blottie dans mon caleçon en plastique, censée absorber et retenir mon urine, était complètement imbibée, et qu'il était grand temps de rentrer à l'hôtel pour me laver et me changer. À n'en pas douter, je n'aurais rien dû dire de plus. À quoi bon avoir vécu onze ans à l'écart des gens si ce n'est justement pour ne pas ajouter un mot à ce qui était dans mes livres ? Pourquoi donc avoir renoncé à lire les journaux, à écouter les nouvelles et à regarder la télévision si ce n'est pour ne plus entendre parler de tout ce qui m'était insupportable et que je n'avais pas le pouvoir de modifier ? J'avais fait le choix de vivre en un lieu où l'on ne pouvait plus m'acculer aux inévitables déconvenues. Et pourtant, je n'ai pas pu m'en empêcher. J'étais de retour, toutes voiles dehors, et rien n'aurait pu m'inspirer davantage que le risque que je prenais, non seulement du fait que Kliman avait quarante-trois ans de moins que moi, que c'était une grande brute musclée vêtue de sa seule tenue de sport, mais aussi du fait qu'il était rendu furieux, justement par cette résistance qu'il ne supportait pas.

« Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous torpiller, lui ai-je dit. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour veiller à ce que ne sorte pas, où que ce soit, le moindre livre de vous sur Lonoff. Pas de livre, pas d'article, rien. Pas un mot, Kliman. Je ne sais pas ce qu'est ce grand secret que vous avez déterré, mais il ne verra jamais le jour. Je peux empêcher que vous soyez publié, et quels que soient les frais, quel que soit l'effort nécessaire, croyez-moi, je le ferai. »

De retour dans le drame, de retour dans l'instant présent, de retour dans le tourbillon des événements ! Quand je m'entendis hausser la voix, je ne fis rien pour la contenir. Être dans le monde est source de douleur, mais aussi de vigueur. Quand avais-je connu pour la dernière fois l'excitation de m'en prendre à quelqu'un ? Lâchons la bride à l'intensité ! Lâchons la bride à l'humeur belliqueuse ! Voilà que l'esprit batailleur d'antan venait me redonner vie et me poussait à réendosser mon rôle d'antan, Kliman aussi bien que Jamie ayant le pouvoir de faire renaître en moi la virilité, celle de l'esprit et du cœur, du désir et de l'intention, de me redonner la volonté d'être une fois encore avec des gens, et de me battre, et de posséder une femme, et de sentir une fois encore le plaisir de jouir de ma force. Tout revient — l'homme viril revient à la vie ! Sauf que la virilité n'est plus là. Il n'y a plus que la brièveté des perspectives. Et ceci étant le

cas, me disais-je, en m'en prenant à la jeunesse et en courtisant tous les dangers qu'encourt quelqu'un de mon âge s'il s'implique de trop près avec des gens de leur âge, je ne pouvais que finir en sang, bonne grosse cible scarifiée sur laquelle s'acharneraient des jeunes gens irréfléchis que leur santé rendait féroces et que leur allié le temps armait jusqu'aux dents. « Je vous avertis, Kliman : laissez Lonoff tranquille. »

Les gens qui faisaient le tour de la grande pelouse regardaient de notre côté en passant. Quelques-uns ralentissaient jusqu'à s'arrêter, redoutant qu'un homme âgé et un jeune homme ne soient prêts à en venir aux mains, très probablement à cause d'un désaccord au sujet des élections, et qu'on n'assiste bientôt à un massacre.

« Vous puez, me lança-t-il, vous empestez ! Retournez vous terrer dans votre trou pour y crever ! » D'une démarche nonchalante d'athlète, souple et agile, il s'éloigna à petites foulées, tournant la tête pour crier par-dessus son épaule : « Tu es moribond, vieillard, tu seras bientôt mort ! Tu sens la pourriture ! Tu sens la mort ! »

Mais qu'est-ce qu'un individu comme Kliman pouvait savoir de l'odeur de la mort ? Tout ce que je sentais, c'était une odeur d'urine.

Je n'étais venu à New York qu'à cause de ce que promettait l'intervention. J'étais venu dans l'espoir d'une amélioration. Toutefois, en succombant au désir de retrouver quelque chose que j'avais perdu — désir que j'avais longtemps essayé d'étouffer —, je m'étais exposé à croire que je pourrais, en quelque sorte, accomplir à nouveau ce dont j'étais capable lorsque j'étais l'homme de jadis. Une solution s'imposait : le temps de rentrer à l'hôtel, de me déshabiller, de prendre une douche et de mettre des vêtements propres, ma décision était prise de renoncer à l'idée de cet échange de résidences, et de retourner immédiatement chez moi.

C'est Jamie qui répondit à mon coup de téléphone. Je lui dis qu'il fallait que je leur parle, à Billy et à elle, et elle me répondit : « Mais Billy n'est pas là. Il est parti il y a environ deux heures pour aller voir votre maison. Il devrait arriver bientôt chez votre homme à tout faire pour prendre une clef. Il m'a dit qu'il m'appellerait quand il arrivera. »

Mais je n'avais aucun souvenir d'avoir proposé à Billy d'aller voir la maison, ni d'avoir demandé à Rob de lui donner la clef afin qu'il puisse entrer. Quand tout cela avait-il été décidé ? Ça ne pouvait pas avoir été la veille au soir. Alors forcément le soir de notre rencontre. Pourtant cela ne me rappelait rien du tout.

Seul dans ma chambre d'hôtel, sans même avoir le visage de Jamie en face de moi, je sentis le rouge me monter aux joues bien que, en fait, ces dernières années, j'aie eu du mal à me souvenir de toutes sortes de petites choses. Pour résoudre le problème, je m'étais mis à prendre des notes, en plus de mon agenda, sur un cahier d'écolier à papier réglé — de ceux qui ont une couverture cartonnée, marbrée noir et blanc, avec, à l'intérieur, les tables de multiplication —, cahier où je consignais les tâches quotidiennes et, sous forme d'abréviations,

mes coups de téléphone, leur contenu, et les lettres que j'écrivais et recevais. Sans ce carnet de bord, je pouvais facilement (comme cela venait de se produire) oublier à qui j'avais parlé et de quoi, ne fût-ce que la veille, ou ce que quelqu'un était censé faire pour moi le lendemain. J'avais commencé à accumuler les carnets de bord environ trois ans plus tôt, lorsque j'avais constaté que je ne pouvais plus totalement me fier à ma mémoire, à une époque où un trou de mémoire ne représentait encore qu'un inconvénient mineur, et avant que je ne me mette à réaliser que mes oublis faisaient partie d'un processus continu, et que si ma mémoire continuait à se détériorer au même rythme qu'au cours des dernières années, mes capacités d'écriture risquaient de s'en trouver sérieusement altérées. Si un matin par hasard je prenais la page que j'avais écrite la veille, et que je sois incapable de me rappeler l'avoir écrite, que ferais-je ? Si je perdais tout contact avec mes pages, si je ne pouvais plus ni écrire un livre ni en lire un, que deviendrais-je ? Sans mon travail, que resterait-il de moi ?

Je n'avouai pas à Jamie que je ne savais pas de quoi elle parlait, ni que j'avais commencé à vivre dans un monde plein de trous, où mon esprit — depuis la minute où j'avais débarqué à New York en extraterrestre, étranger au monde qu'habitaient tous les autres — balançait alternativement entre l'obsession et l'oubli. C'est comme si on avait actionné un disjoncteur, me disais-je, et qu'on se soit mis à couper les circuits l'un après l'autre. « S'il y a le moindre problème, dis-je à Jamie, dites-lui de m'appeler. Rob connaît la maison mieux que moi, et Billy se tirera parfaitement d'affaire. »

Je me demandai si je ne venais pas de répéter exactement ce que je leur avais dit lorsque nous avions pris les dispositions pour que Billy puisse visiter la maison.

Ce n'était pas le moment d'expliquer que j'avais changé d'avis. Il faudrait pour cela attendre que Billy soit rentré. Peut-être que d'ici là il aurait trouvé que ma petite maison ne leur convenait pas, et du coup, la question serait résolue.

« J'aurais pensé que vous l'accompagneriez. D'autant plus que vous n'êtes pas en grande forme.

— Je suis au milieu d'une nouvelle », dit-elle, mais je ne croyais pas que ce fût là la vraie raison. Si elle était restée, c'était à cause de Kliman. C'est elle qui, des deux, a envie de s'installer dans le Massachusetts ; est-ce que ce ne serait pas à elle d'aller voir à quoi ressemble la maison ? Elle est restée pour voir Kliman.

« Et que dites-vous de votre Amérique d'aujourd'hui, me demanda-t-elle, au premier jour du second avènement ?

— La douleur s'éloignera, dis-je.

— Mais pas Bush. Pas Cheney. Pas Rumsfeld. Pas Wolfowitz. Ni cette bonne femme Rice. La guerre ne s'éloignera pas. Leur arrogance non plus. Cette guerre stupide, inutile ! Et ils vont bientôt manigancer une autre guerre tout aussi stupide et inutile. Et encore une, et encore une, jusqu'à ce que la planète entière ait envie de nous faire sauter.

— Vous savez, il y a peu de chances pour qu'on vienne vous faire sauter chez moi », dis-je, alors que j'avais appelé quelques minutes plus tôt dans l'intention

de revenir sur l'accord qui lui aurait procuré le refuge de ma maison. Mais je ne voulais pas que la conversation téléphonique prenne fin. Elle n'avait pas besoin de se montrer coquette ou provocatrice. Il suffisait que sa voix pénètre mon oreille pour me procurer un plaisir tel que je n'en avais pas connu depuis des années.

« J'ai rencontré votre ami, lui dis-je.

— Vous avez traumatisé mon ami.

— Qu'en savez-vous ? Je viens de le quitter.

— Il m'a appelée du parc.

— Sur la plage, quand j'étais petit, j'ai un jour vu un nageur ambitieux se noyer au large, lui dis-je. On ne s'est aperçu qu'il était en danger que lorsqu'il était trop tard. Avec un téléphone portable, il aurait pu appeler au secours, comme Kliman, dès qu'il aurait senti la marée l'entraîner loin du rivage.

— Qu'est-ce que vous avez contre lui ? Pourquoi est-ce que vous le dénigrez ? Que savez-vous seulement de lui ? me demanda Jamie. Il vous vénère, Mr Zuckerman.

— Sincèrement, j'ai eu l'impression que sa ferveur suivait un autre cours.

— C'était une rencontre importante pour lui, dit-elle. Il n'y a à l'heure actuelle rien d'autre qui compte dans sa vie que Lonoff. Il veut ressusciter quelqu'un qu'il considère comme un grand écrivain et dont l'œuvre a disparu.

— Le ressusciter *comment*, c'est toute la question.

— Richard est un homme sérieux.

— Pourquoi vous faites-vous son avocate ?

— Je "me fais son avocate" parce que je le connais. »

Je préférerais ne pas me représenter trop en détail les raisons pour lesquelles elle défendait la cause de l'homme sérieux qui avait été son petit ami à l'université et avec qui (je ne l'imaginais que trop facilement) les liens étaient restés sexuels, même après son mariage avec le tout dévoué Billy... qui n'était pas là, à propos ; qui, en ce moment précis, était à près de deux cents kilomètres au nord de New York, pendant que sa femme était seule dans leur appartement donnant sur l'église, à se lamenter sur la réélection de Bush.

Rien ne saurait mieux couronner la folie d'être revenu à New York — puis de penser que je devais y rester une année entière — que d'essayer de voir Jamie avant le retour de Billy.

« Alors vous êtes au courant du scandale, dis-je.

— Quel scandale ?

— Le scandale Lonoff. Kliman ne vous a pas dit ?

— Bien sûr que non.

— Mais bien sûr que si — surtout à vous, se vantant comme il le fait de ce qu'il est le seul à savoir et de tout ce qu'on peut tirer de sa découverte. »

Cette fois, elle ne prit pas la peine de démentir.

« Vous connaissez toute l'histoire, dis-je.

— Si vous ne vouliez pas que Richard vous raconte toute l'histoire, pourquoi vouloir que je vous la raconte ?

— Est-ce que je peux passer vous voir ?

— Quand ?

— Maintenant. »

Elle me laissa sans voix en répondant tranquillement : « Si vous voulez. »

Je me suis mis à faire mes bagages pour quitter New York. J'essayais de m'occuper l'esprit avec tout ce que j'avais à faire chez moi dans les semaines à venir, de penser au soulagement que j'allais éprouver à accomplir mes tâches quotidiennes en renonçant à toute nouvelle intervention chirurgicale. Plus jamais je ne me retrouverais dans une situation où je permettrais au regret poignant, avec sa soif de réparation, de dicter mes démarches. Puis je me suis dirigé vers la 71^e Rue Ouest, cédant à l'élan brutal d'un emballement amoureux effréné qui ne pouvait que faire souffrir un homme qui trimbalait entre ses jambes un robinet de chair flétrie là où il avait jadis possédé l'organe sexuel en parfait état de marche, avec contrôle du sphincter de la vessie, d'un mâle adulte plein de vigueur. L'instrument jadis rigide de la procréation était maintenant comme l'extrémité d'un tuyau qu'on voit sortir d'un champ, quelque part, un bout de tuyau incongru qui goutte et gicle par intermittence, qui crache de l'eau sans aucun but, jusqu'au jour où quelqu'un pense à donner à la valve le tour de vis supplémentaire qui va arrêter cette foutue écluse.

Elle était plongée dans le *New York Times* pour y trouver toutes les informations sur les élections. Les pages du journal s'étaient étalées sur les motifs or et orange du tapis persan adoucis par l'usage, et l'on voyait sur son visage les traces d'une véritable douleur.

« C'est malheureux que Billy ne puisse pas être là aujourd'hui, dis-je. Ce n'est pas bon d'être seule après une telle déception. »

Elle haussa les épaules d'un geste désolé. « On pensait que ce serait la liesse. »

Avant mon arrivée, elle nous avait préparé du café, et nous nous sommes retrouvés face à face, assis dans deux fauteuils Eames en cuir noir, près de la fenêtre, à boire notre café à petites gorgées, en silence. À exprimer nos incertitudes par le silence. À accepter en silence l'imprévisibilité de la suite des événements. À cacher notre embarras par ce silence. Je n'avais pas remarqué, lors de mes précédentes visites, qu'il y avait deux chats roux qui habitaient là, jusqu'au moment où l'un des deux sauta en toute légèreté sur les genoux de Jamie et resta là, à se faire caresser par elle, tandis qu'observant la scène je continuais à ne rien dire. L'autre surgit de nulle part et vint s'installer en travers sur ses pieds nus, créant l'agréable illusion (pour moi) que c'étaient ses pieds à elle, et pas le chat, qui s'étaient mis à ronronner. L'un avait le poil long et l'autre le poil court, et je fus stupéfait en les voyant. C'était ce à quoi les deux chatons que Larry Hollis m'avait donnés auraient fini par ressembler si je les avais gardés plus de trois jours.

Elle avait beau porter un sweat-shirt bleu délavé et un pantalon de sport gris, je n'en fus pas moins subjugué par sa beauté. Et puis nous étions seuls, ce qui fait que, loin de me sentir dans la peau d'un personnage qui pouvait inspirer de la vénération, je me sentais dépouillé de mon prestige par le pouvoir qu'elle exerçait

sur moi, d'autant plus qu'elle-même apparaissait comme vidée par la défaite de Kerry et les incertitudes inquiétantes que celle-ci faisait naître.

Dans la suite logique de mes alternances insensées de comportement depuis que j'étais à New York, voilà que je me demandais en quoi le fait qu'on écrive une biographie de Lonoff pouvait bien me concerner. Après ma visite chez lui en 1956, je ne m'étais plus jamais retrouvé en sa présence, et l'unique lettre que je lui avais envoyée à la suite de cette visite était restée sans réponse, ce qui avait étouffé dans l'œuf tout rêve éventuel de le voir servir de maître à l'apprenti écrivain que j'étais. Pour ce qui était d'une biographie ou d'un biographe, je déclinais toute responsabilité vis-à-vis de Lonoff ou de ses héritiers. C'était d'avoir revu Amy Bellette après de si nombreuses années — tout particulièrement de l'avoir revue infirme et défigurée, expulsée de la demeure de son propre corps — et d'être ensuite allé acheter les livres de Lonoff et de les avoir relus à l'hôtel, oui, c'était cela qui avait mis en branle la réaction que Kliman avait provoquée avec ses allusions à quelque sinistre « secret » de Lonoff. Il est certain que si j'avais été chez moi et que j'aie reçu de but en blanc une lettre de quelque Kliman ou autre cherchant à me circonvenir pour ces mêmes raisons, je ne me serais pas donné la peine de répondre, et surtout pas de menacer son auteur de le démolir au cas où il aurait l'audace de poursuivre son projet. Si on se contentait de le laisser se dépêtrer tout seul, il y avait peu de chances que Kliman mène à bien son projet mirobolant. Sans doute le plus grand encouragement qu'il ait reçu jusqu'ici ne provenait-il pas d'un agent littéraire ni d'une maison d'édition, mais de la vigueur de mon opposition. Et voilà que j'étais là, avec Jamie, mettant fin à notre silence par la question : « À qui ai-je affaire ? Vous voulez bien me le dire ? C'est qui, ce garçon ? »

L'air méfiant, elle me dit : « Que voulez-vous savoir ?

— Qu'est-ce qui lui permet de penser qu'il sera à la hauteur de la tâche ? Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Depuis qu'il a dix-huit ans. Depuis sa première année à l'université. Cela fait dix ans que je le connais.

— D'où vient-il ?

— Il est de Los Angeles. Son père est avocat. Un avocat du show-business, connu pour être redoutable. Sa mère est totalement différente de son père. Elle est professeur, d'égyptologie je crois, à l'université de Californie. Tous les matins, pendant deux heures, elle fait de la méditation. Elle prétend que les bons jours, à la fin de sa séance, elle peut faire léviter devant elle une boule de lumière verte.

— Comment l'avez-vous rencontrée ?

— Par lui, bien sûr. Chaque fois qu'ils venaient le voir à Harvard, ils invitaient ses amis à dîner. De la même façon, quand mes parents venaient me voir, il faisait partie de mon groupe d'amis, et il venait dîner avec nous.

— Donc il a été élevé dans une atmosphère de réussite professionnelle.

— Il a été élevé par un père fonceur, volontaire, et une mère intellectuelle, réservée. Il est intelligent. Très intelligent. Il est très astucieux. Oui, il est fonceur lui aussi, c'est visiblement ce qui vous a rebuté. Mais ce n'est pas un imbécile. Il

n'y a aucune raison pour qu'il n'arrive pas à écrire un livre — à part toutes les raisons qui peuvent faire qu'on n'arrive pas à écrire un livre.

— Qui sont ?

— Que c'est dur. »

Elle faisait bien attention à ne pas dire plus que ce qu'elle disait, essayant de m'impressionner en me montrant que je ne l'impressionnais pas, bien décidée à ne pas se soumettre mais à se contenter de répondre. Elle n'avait pas la moindre envie d'apparaître comme une proie facile à cause de nos différences d'âge et de statut. Même si, de toute évidence, elle n'était pas indifférente à l'effet qu'elle produisait sur les hommes, elle ne semblait pas encore s'être rendu compte que son triomphe était acquis, et que la proie facile, c'était moi.

« Comment était-il avec vous ?

— Quand ça ?

— Quand vous étiez amis.

— On s'est beaucoup amusés ensemble. On avait tous les deux affaire à des pères têtus comme des mules, alors on avait plein de récits de rescapés à échanger. C'est comme ça qu'on s'est retrouvés si proches si vite — nos pères nous fournissaient de merveilleux contes pleins d'horreur et de gaieté. Richard est vigoureux, énergique, toujours prêt à tenter de nouveaux projets, il ignore la peur. Il ne cache jamais rien. Il est aventureux, il ignore la peur, et il est libre.

— Vous n'en rajoutez pas un peu ?

— Je réponds avec précision à vos questions.

— Ce qu'il ignore, c'est la peur de quoi, je peux vous demander ?

— Du mépris. De la désapprobation. Il n'est pas comme ces gens qui ont besoin de faire partie d'un groupe où ils se sentent à leur aise. Il ne connaît pas l'hésitation. Il va de décision en décision.

— Et il s'entend bien avec le père connu pour être redoutable ?

— Oh, je crois qu'ils se disputent. Ils sont tous les deux batailleurs, alors ils se querellent. Je ne crois pas que cela tire à conséquence, pas comme si moi je me disputais avec ma mère. Ils vont se battre comme des chiffonniers au téléphone, et le lendemain, ils vont s'appeler comme s'il ne s'était jamais rien passé. C'est comme ça qu'ils sont.

— Dites-m'en davantage.

— Que voulez-vous savoir de plus ?

— Ce que vous ne me dites pas. » Bien entendu, c'est sur elle que je voulais en savoir davantage. « Il vous est arrivé d'aller le voir à Los Angeles ?

— Oui.

— Et ?

— Il habite une grande maison à Beverly Hills. Une maison qui est, à mon sens, d'une laideur insigne. Immense, tape-à-l'œil. Aucune intimité. Sa mère collectionne ce qu'on pourrait appeler, j'imagine, des antiquités — des sculptures, de petits objets. Elles sont dans des vitrines, dans des niches creusées dans le mur, trop grandes — tout dans cette maison est trop grand — pour ce qu'elles contiennent. C'est un endroit dénué de chaleur. Trop de colonnes. Trop de

marbre. Une immense piscine dans le jardin. Tout ça dessiné par un paysagiste. Meticuleusement entretenu. Ce n'est pas son univers. Lui, il est allé faire ses études sur la côte Est. Il est venu à New York. Il a choisi de vivre à New York et de travailler dans le monde littéraire, et pas de devenir super-riche, de vivre dans un palais de marbre à Los Angeles, et de gagner sa vie en harcelant les gens. Il a les capacités pour être un harceleur professionnel — il a appris ça de son père — mais ce n'est pas cela qu'il veut.

— Les parents sont toujours mariés ?

— Contre toute vraisemblance, oui. Je ne sais pas ce qu'ils ont en commun. Elle médite, et puis elle part travailler toute la journée. Lui est tout le temps à son travail. Ce qu'ils ont en commun, c'est la maison, j'imagine. Je ne les ai jamais vus parler de quoi que ce soit ensemble.

— Il est en contact avec eux ?

— Je suppose. Il ne parle pas d'eux.

— Le soir des élections, il n'appellerait pas ses parents.

— Je suppose que non. Même si je suis sûre qu'un soir d'élection il serait beaucoup plus agréable de parler à ses parents qu'aux miens. Ce sont de bons Californiens de gauche.

— Et ses amis de New York ? »

Là elle a poussé un soupir, son premier signe d'agacement. Jusque-là, elle s'était montrée parfaitement sereine, délibérément distante. « Il s'est mis à fréquenter un groupe d'hommes qu'il a connus en salle de gym. Ce sont des yuppies, entre vingt-cinq et quarante ans, je dirais. Ils jouent tous au basket-ball ensemble, et il passe pas mal de temps avec eux. Des avocats. Des gens des médias. Quelques-uns de nos amis communs de l'université travaillent pour des magazines ou des maisons d'édition. Il a un de ses bons amis qui a lancé une société de jeux vidéo.

— Il devrait aller travailler avec cet ami-là. Je le vois tout à fait dans les jeux vidéo. C'est là qu'il devrait aller jouer les sans-peur. Parce que tout ça, pour lui, c'est un jeu. Il croit que « Lonoff » est le nom d'un jeu.

— Vous avez tort », dit-elle, et d'un bref sourire elle s'excusa de m'avoir dit cela aussi catégoriquement. « Il vous fait l'effet d'être comme son père, ce tyran domestique, mais il ressemble beaucoup plus à sa mère. C'est un intellectuel. Il est réfléchi. Oui, il a une énergie extraordinaire. Dynamique, enthousiaste, puissant, obstiné, quelquefois au point de faire peur. Mais ce n'est pas un opportuniste sans scrupule qui veut à tout prix parvenir à ses fins.

— C'est exactement comme ça que je le voyais.

— Quel est l'opportuniste qui irait se lancer dans la biographie d'un écrivain aujourd'hui pratiquement inconnu ? Si c'était un opportuniste, il suivrait les traces de son père. Il n'écrit pas la biographie d'un écrivain dont les moins de cinquante ans n'ont jamais entendu parler.

— Vous le montez en épingle. Vous l'idéalisez.

— Pas du tout. Je le connais beaucoup mieux que vous, et j'essaie de corriger votre opinion. Un correctif s'impose.

— Il n'est pas sérieux. Il n'a aucun sens de la mesure. Il n'est qu'audace,

provocation, grosse farce. Il n'a aucune gravité.

— Peut-être qu'il manque de la retenue dont d'autres savent faire preuve, ou de leur délicatesse, mais il ne manque pas de sens de la mesure.

— Et l'intégrité. Est-il tant soit peu corrompu par l'intégrité ? Je ne crois pas que la manipulation soit étrangère à Kliman. Voit-on l'intégrité tapie quelque part ?

— Vous n'êtes pas en train de le décrire, Mr Zuckerman, vous en faites la caricature. C'est vrai qu'il ne comprend pas toujours pourquoi il ne devrait pas se comporter comme il le fait. Mais il a ses principes. Écoutez, Richard n'est pas seul, il vit dans un monde carriériste, un monde où si vous n'êtes pas carriériste vous-même, vous avez l'impression d'être un raté. Un monde où ce qui compte avant tout, c'est la réputation. Vous êtes quelqu'un d'une autre génération et vous débarquez, vous ne savez pas ce que c'est que d'être jeune aujourd'hui. Vous êtes un homme des années cinquante, et lui c'est un homme d'aujourd'hui. Vous êtes Nathan Zuckerman. Il y a probablement longtemps que vous n'avez pas été en contact avec des gens dont la vie professionnelle n'est pas assurée. Vous ne savez pas ce que c'est que de ne pas avoir de réputation bien établie dans un monde où c'est la réputation qui fait l'homme. Si vous n'êtes pas un maître zen dans ce monde carriériste, si vous en faites partie et que vous vous battez pour être reconnu, êtes-vous, pour autant, l'ennemi numéro un ? Je reconnais que Richard n'a pas forcément l'esprit le plus profond que je connaisse, mais dans le monde qui est celui de son expérience, rien ne peut lui permettre de deviner que son projet, ce projet qu'il poursuit à bride abattue, puisse risquer de blesser qui que ce soit.

— Pour ce qui est de la profondeur, j'avancerai que Kliman a l'esprit deux fois moins profond que votre mari. Et que votre mari est dix fois moins carriériste que lui, et ne se considère pas pour autant comme un raté.

— Il ne se considère pas non plus comme un exemple de réussite. Mais en gros, c'est vrai.

— Vous avez de la chance.

— Beaucoup de chance. J'aime énormément mon mari. »

Tout ce que cette parfaite démonstration d'aplomb avait fait, en moins de dix minutes, c'était de creuser mon désir, et de faire de Jamie, et de loin, le plus gros problème de ma vie. La célérité de l'attraction ne tient pas compte du renoncement, le renoncement n'en fait pas partie, il n'y a de place que pour la convoitise du désir.

« En tout cas vous seriez au moins d'accord pour dire que Kliman est une personne fort désagréable.

— Je ne serais pas d'accord, répondit-elle.

— Et le secret ? La recherche du secret ? Le grand secret de Lonoff ? »

Sans changer le rythme des caresses qu'elle faisait au chat, elle répondit : « L'inceste.

— Et comment Kliman est-il au courant ?

— Il a des documents. Il a eu des contacts avec des gens. À part ça, je ne sais

pas.

— Mais moi j'ai vu Lonoff. Je l'ai rencontré. J'ai lu tous ses livres plusieurs fois. C'est impossible à croire. »

Avec à peine un léger ton de supériorité, elle déclara : « C'est toujours impossible à croire.

— C'est absurde, ai-je insisté. Inceste avec qui ?

— Une demi-sœur, a dit Jamie.

— Comme lord Byron et Augusta.

— Pas du tout comme eux », répondit-elle, sèchement cette fois, et elle se lança dans un exposé étalant son érudition (ou celle de Kliman) sur le sujet. « Byron et sa demi-sœur se connaissaient à peine lorsqu'ils étaient enfants. Ils ne sont devenus amants qu'une fois adultes, et elle était mère de trois enfants. La seule ressemblance est que la demi-sœur de Lonoff était elle aussi la plus âgée des deux. Elle était la fille du premier mariage de son père. La mère mourut lorsque l'enfant était petite, le père ne tarda pas à se remarier, et Lonoff vint au monde. Elle avait alors trois ans. Ils grandirent ensemble. Ils furent élevés comme frère et sœur.

— Trois ans. Cela veut dire qu'elle est née en 1898. Elle doit être morte depuis longtemps.

— Elle a eu des enfants. Le plus jeune fils est encore vivant. Il doit avoir quatre-vingts ans ou davantage. Il habite en Israël. Lorsqu'ils furent démasqués, elle quitta l'Amérique pour aller vivre en Palestine. Les parents l'emmenèrent là-bas pour échapper au scandale. Lonoff, lui, resta, et s'en alla de son côté vivre sa vie. Il avait alors dix-sept ans. »

Ce que je connaissais des origines de Lonoff ressemblait à ce récit jusqu'à un certain point seulement. Les parents avaient émigré des Barrières de Peuplement en Russie pour venir à Boston, mais avec le temps ils furent rebutés par le matérialisme de la société américaine, et lorsque Lonoff eut dix-sept ans, ils émigrèrent dans la Palestine d'avant le Mandat britannique. Il était vrai que Lonoff n'était pas parti avec eux, mais pas parce qu'il avait été abandonné en tant que fils dévoyé ; ce jeune Américain ayant atteint l'âge adulte préférait devenir un Américain parlant américain plutôt qu'un Juif palestinien parlant hébreu. Je n'avais jamais entendu parler d'une sœur ou de quelque autre membre de sa fratrie, mais étant donné que Lonoff tenait à ce qu'on ne fasse pas l'erreur d'interpréter sa fiction comme étant un commentaire sur sa vie, il n'avait jamais révélé que des rudiments de sa biographie à qui que ce soit, sauf peut-être à sa femme, Hope, ou à Amy.

« Quand cette liaison a-t-elle commencé ? demandai-je.

— Il avait quatorze ans.

— Qui en a parlé à Kliman ? Le fils qui vit en Israël ?

— Richard vous aurait dit de qui il le tenait, si vous l'aviez laissé parler, dit-elle. Il vous aurait raconté tout cela lui-même. Il vous aurait donné la réponse à chacune de vos questions.

— Et il en a parlé à combien de personnes en dehors de moi ? À combien en

dehors de vous ?

— Je ne vois pas quel crime il commet en en parlant à qui il veut. Vous vouliez que je vous en parle. C'est pour cela que vous m'avez appelée et que vous êtes venu ici. Est-ce qu'à mon tour j'ai commis un crime ? Je suis désolée que la pensée d'un Lonoff incestueux soit de nature à vous torturer. Il m'est difficile de croire que l'homme qui a écrit vos livres préférerait le voir béatifié.

— Il y a loin de l'accusation irresponsable à la béatification. Comment voulez-vous que Kliman prouve quoi que ce soit concernant des faits d'ordre intime qui se seraient soi-disant produits il y a près de cent ans ?

— Richard n'est pas irresponsable. Je vous l'ai dit : il est aventureux. Il est attiré par les projets audacieux. Quel mal y a-t-il à cela ? »

Ah, les projets audacieux. J'en avais fait jadis mon ordinaire.

« Est-ce que Kliman a parlé au fils qui est en Israël, le neveu de Lonoff ?

— Plusieurs fois.

— Et il corrobore l'histoire. Il lui a donné le détail des accouplements. Existait-il un journal qu'aurait tenu le jeune Lonoff ?

— Le fils nie tout en bloc, bien sûr. La dernière fois que Richard et lui se sont parlé, il a menacé de venir aux États-Unis et d'engager un procès si Richard rendait publique une telle présentation de sa mère.

— Et Kliman maintient qu'il ment pour des raisons évidentes, ou que tout simplement il n'est pas au courant — quelle mère irait confier un tel secret à son fils ? Voyons, il n'aura jamais assez d'éléments pour pouvoir conclure à un inceste. Parfois ce qui n'est pas révèle ce qui est — et on a la fiction. Et puis parfois ce qui n'est pas tout simplement n'est pas — et on a Kliman. »

Jamie se leva brusquement, faisant glisser le premier chat à terre, et délogeant l'autre de ses pieds. « Je ne trouve pas que cette conversation prenne un tour d'une quelconque utilité. Je n'aurais pas dû intervenir. Je n'aurais pas dû vous inviter à venir ici pour essayer de défendre le point de vue de Richard. Je suis restée assise bien sagement et j'ai répondu à vos questions. Je n'ai pas soulevé une seule objection pendant que vous meniez votre interrogatoire. Je vous ai répondu en toute honnêteté, je vous ai montré du respect, voire de la soumission. Je suis désolée si quoi que ce soit que j'ai dit vous a pris à rebrousse-poil. Mais sans le vouloir, c'est ce que j'ai fait. »

Je me levai également, à une trentaine de centimètres d'elle, et je dis : « C'est moi qui vous ai prise à rebrousse-poil. À commencer par cet interrogatoire. » C'était le moment de lui dire que notre accord était annulé. Mais je ne pouvais la garder dans mes pensées avec quelque semblant de réalité que si notre accord tenait bon et que nous poursuivions l'idée d'échanger ma maison contre leur appartement. En ce cas, elle vivrait au milieu de mes affaires et moi au milieu des siennes. Pouvait-il y avoir motif plus ridicule pour maintenir l'arrangement irréflecti que je voulais à tout prix rompre ? Je n'étais pas sans me rendre compte de la futilité des raisons que je continuais à inventer pour transformer les circonstances matérielles de ma vie, et pourtant tout ce qui arrivait semblait se passer en dehors de ma conscience et sans tenir compte de ma condition.

Le téléphone sonna. C'était Billy. Elle l'écouta un long moment avant de lui dire que justement j'étais là. Il dut alors lui demander comment cela se faisait, car elle répondit : « Il voulait revoir l'appartement. Je lui fais faire le tour du propriétaire. »

Oui, c'était Kliman, l'amant. Elle était tellement habituée à mentir à Billy — pour cacher ses rendez-vous avec Kliman — qu'elle venait de lui mentir à propos de moi. Comme, plus tôt, elle m'avait menti au téléphone au sujet de Kliman. Ou alors, j'étais tellement aveuglé par son pouvoir sur moi que mon esprit se cramponnait à cette chose unique comme il ne l'avait pas fait depuis des années. N'avait-elle pas tout simplement menti à son jeune mari parce que c'était plus facile que de lui dire la vérité alors que j'étais sur place et qu'eux étaient à des kilomètres l'un de l'autre ?

Il n'y avait rien que Jamie pût dire ou faire qui ne provoquât en moi une réaction disproportionnée, y compris sa conversation des plus banales avec Billy au téléphone. J'étais dans un état d'instabilité permanente. Je ne connaissais pas une seconde de repos. J'aurais pu être un homme qui admire le charme de la femme pour la toute première fois. Ou pour la dernière. Et qui, dans un cas comme dans l'autre, est totalement subjugué.

Je partis sans oser la toucher. Sans oser toucher son visage, même si celui-ci avait été à portée de ma main pendant ce qu'elle avait déclaré être son interrogatoire. Sans oser toucher les longs cheveux qui étaient à ma portée. Sans oser poser ma main sur sa taille. Sans oser lui dire que nous nous étions déjà rencontrés. Sans oser lui dire les mots qu'un homme invalide comme je l'étais peut trouver à dire à une femme désirable qui a quarante ans de moins que lui sans que ces mots ne le laissent accablé de honte parce qu'il est envahi par la tentation de délices dont il ne peut profiter et d'un plaisir qui est chose morte. J'étais déjà bien assez atteint alors qu'il ne s'était rien passé d'autre entre nous que notre petite conversation acerbe sur Kliman, Lonoff et l'imputation d'inceste.

J'apprenais à soixante et onze ans ce que c'est que de perdre la tête. Je prouvais que la découverte de soi n'est, après tout, pas terminée. Que le drame qu'on associe habituellement aux gens jeunes lorsqu'ils commencent à entrer pour de bon dans la vie — aux adolescents, aux jeunes hommes comme le nouveau capitaine ferme et résolu de *La Ligne d'ombre* —, que ce drame peut aussi venir frapper et assiéger des hommes âgés — y compris ceux qui se sont armés avec résolution contre toute forme de drame —, alors même que les circonstances les préparent à prendre congé.

Peut-être les découvertes les plus puissantes sont-elles réservées pour la fin.

SITUATION : Le jeune mari est absent, le gentil mari plein de prévenance qui l'adore. On est en novembre 2004. Elle est bouleversée par les élections, par Al-Qaida, par sa liaison avec un petit ami de ses années d'université qui est resté proche et qui est toujours amoureux d'elle, et par les « projets audacieux » auxquels elle avait décidé de tourner le dos en se mariant. Elle porte le joli cardigan en cachemire de couleur sable ou camel, d'une nuance plus pâle et plus douce que le beige. De larges manchettes

tombent sur ses poignets, et des manches souples se rattachent très bas au corps du chandail. La coupe rappelle celle d'un kimono ou, mieux encore, celle d'une veste d'intérieur pour homme de la fin du XIX^e siècle. Une large bande côtelée entoure l'encolure et descend jusqu'en bas, créant l'effet d'un col, même s'il n'y en a pas, en fait. Le cardigan tombe bien à plat. Un lien de la même maille côtelée est noué en demi-boucle, de façon lâche, sur les hanches. Le cardigan est ouvert presque jusqu'en bas, laissant apercevoir par une longue fente étroite son corps qui, dans son ensemble, demeure caché. La veste est drapée de façon si lâche qu'on aperçoit à peine le corps. Mais il devine qu'elle est mince — seule une femme mince peut avoir de l'allure dans un vêtement aussi ample. Ce cardigan le fait penser à un peignoir qui serait très court, ce qui fait que, même s'il ne la voit qu'imparfaitement, il a l'impression qu'il est dans sa chambre et qu'il va bientôt en voir davantage. La femme qui porte ce cardigan doit être riche (pour s'offrir un article aussi coûteux) et doit attacher de la valeur à son bien-être physique puisqu'elle a décidé de dépenser son argent pour un vêtement qui est principalement une tenue d'intérieur.

À jouer avec des silences appropriés, car chacun des deux s'arrêtera parfois pour réfléchir avant de répondre à la question de l'autre.

MUSIQUE : Les Quatre derniers Lieder de Richard Strauss. Pour la profondeur obtenue, non par la complexité, mais par la clarté et la simplicité. Pour la pureté avec laquelle s'exprime le sentiment de la mort, de la séparation et du deuil. Pour la longue ligne mélodique qui se déroule tandis que la voix de femme s'élance vers les sommets. Pour la grâce, la sérénité, la parfaite maîtrise, l'intensité de la beauté avec lesquelles cette voix s'élance. Pour la façon dont on est entraîné dans la puissante courbe parabolique de la douleur. Le compositeur laisse tomber tous les masques et, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il se tient nu devant vous. Et vous vous fondez en eau.

ELLE

Je comprends pourquoi vous revenez à New York, mais pourquoi aviez-vous quitté la ville, au départ ?

LUI

Parce que je me suis mis à recevoir par courrier toute une série de menaces de mort. Des cartes postales avec des menaces de mort d'un côté, et de l'autre, un portrait du pape. Je suis allé trouver le FBI, et ils m'ont dit ce qu'il fallait faire.

ELLE

Est-ce qu'ils ont fini par trouver l'auteur ?

LUI

Non, jamais. Mais je suis resté là où j'étais.

ELLE

Et donc, des détraqués envoient des menaces de mort à des écrivains. On ne nous a pas prévenus de ça quand on s'est inscrits dans nos ateliers d'écriture de

troisième cycle.

LUI

Vous savez, je ne suis pas le premier, même au cours des dernières années, à avoir reçu des menaces de mort. L'exemple le plus fameux, c'est celui de Salman Rushdie.

ELLE

C'est vrai. Bien sûr.

LUI

Je ne compare pas ma situation à la sienne. Mais même en laissant Salman Rushdie de côté, je ne peux pas croire que ce qui m'est arrivé ne soit arrivé qu'à moi. Il faut se demander si la menace vient de ce que l'auteur écrit, ou s'il y a des gens que certains noms suffisent à mettre hors d'eux et qui obéissent à des pulsions étrangères au reste d'entre nous. Il peut leur suffire de voir une photo dans un journal pour fulminer. Imaginez ce qui peut se passer si, par là-dessus, ils ouvrent l'un de vos livres. Ils voient de la malfaisance dans tous vos mots, qui semblent leur jeter un sort contre lequel ils sont impuissants. On a vu des gens dits civilisés jeter à l'autre bout de la pièce un livre qu'ils détestaient. Pour ceux qui se contrôlent moins bien, on en vient vite à charger son revolver. Ou bien ils peuvent très sincèrement exécrer ce que vous êtes — ce qu'ils se figurent que vous êtes, comme nous le savons d'après les motivations des terroristes du World Trade Center. Il y a pléthore de colère par là-bas.

ELLE

Oui, une colère violente, démentielle.

LUI

Et qui vous a fait une peur bleue.

ELLE

Exactement. Je suis dans tous mes états. Je suis stressée, j'ai peur de tout, et il s'y ajoute la honte d'être comme ça. À la maison je suis devenue taciturne, narcissique, obsédée par ma sécurité, et ce que j'écris est nul.

LUI

La colère vous a toujours fait peur ?

ELLE

Non, c'est un phénomène récent. J'ai perdu tout sentiment de confiance. On n'a plus seulement ses ennemis. Les gens qui sont censés vous protéger, c'est eux qui sont devenus vos ennemis. Les gens qui sont censés prendre soin de vous, c'est eux qui sont devenus vos ennemis. Ce n'est pas Al-Qaida qui m'effraie, c'est mon propre gouvernement.

LUI

Al-Qaida ne vous effraie pas ? Vous n'avez pas peur des terroristes ?

ELLE

Si. Mais la peur la plus profonde vient des gens qui sont censés être de mon bord. Il y aura toujours des ennemis quelque part dans le monde, mais... quand vous avez fait appel au FBI, si vous aviez soudain eu le sentiment qu'au lieu de vous protéger de la personne qui vous envoyait des menaces de mort, c'était le FBI lui-même qui vous mettait en danger, cela aurait donné une toute nouvelle dimension à la terreur, et voilà ce que je ressens aujourd'hui.

LUI

Et vous pensez qu'en vivant chez moi à la campagne vous serez débarrassée de ces craintes ?

ELLE

Je pense que de vivre là-bas éliminera les moins irrationnelles de mes angoisses en supprimant l'aspect physique du danger, et je crois que cela me calmera tant soit peu. Je ne crois pas que cela me débarrassera de ma propre colère — ma colère contre mon gouvernement — mais à l'heure actuelle, je suis totalement paralysée, je suis à bout de nerfs. Et comme je n'ai pas la moindre idée de ce que je dois faire, il *faut* que je parte. Je peux vous demander quelque chose ? (*Petit rire poli pour s'excuser à l'avance de son audace.*)

LUI

Bien sûr.

ELLE

Est-ce que vous croyez que vous auriez quitté New York si vous n'aviez pas reçu les menaces de mort ? Est-ce que vous croyez qu'à un certain moment vous seriez parti de toute façon ?

LUI

Honnêtement, je n'en sais rien. J'étais seul. J'étais libre. Mon travail n'a pas besoin d'attache fixe. J'avais atteint un âge où j'avais cessé de rechercher certains types d'engagement.

ELLE

Quel âge aviez-vous quand vous êtes parti ?

LUI

Soixante ans. Ça doit vous paraître plutôt vieux.

ELLE

Oui. Oui, c'est vrai.

LUI

Quel âge ont vos parents ?

ELLE

Ma mère a soixante-cinq ans, et mon père en a soixante-huit.

LUI

Quand je suis parti, j'étais juste un peu plus jeune que votre mère.

ELLE

Ce n'était pas la même chose que ce que nous faisons maintenant. Billy n'est pas trop ravi de cette idée. Ou de ce que cela a révélé de moi.

LUI

Il pourra aussi bien écrire là-bas.

ELLE

Je crois que ça nous fera du bien à tous les deux, et je crois qu'il finira par s'en rendre compte. De toute façon, il est plus adaptable.

LUI

Y a-t-il quelque chose que vous regretterez de quitter ? Qu'est-ce qui vous manquera ?

ELLE

Certains amis me manqueront. Mais ce n'est pas mauvais de prendre un peu de distance.

LUI

Avez-vous un amant ?

ELLE

Pourquoi dites-vous ça ?

LUI

À cause de la façon dont vous dites que certains amis vous manqueront.

ELLE

Non. Oui.

LUI

Donc c'est oui. Depuis quand êtes-vous mariée ?

ELLE

Cinq ans. Nous étions jeunes.

LUI

Billy sait que vous avez un amant ?

ELLE

Non, il n'en sait rien.

LUI

Il connaît votre amant ?

ELLE

Oui.

LUI

Que pense votre amant du fait que vous partiez ? Sait-il seulement que vous partez ? Est-ce qu'il est furieux ?

ELLE

Il ne le sait pas encore.

Vous ne lui avez pas dit ?

LUI

Non.

ELLE

Vous me dites la vérité ?

LUI

Oui.

ELLE

Pourquoi me dites-vous la vérité ?

LUI

ELLE

Il y a quelque chose en vous qui inspire la confiance. Je vous ai lu. Vous ne vous scandalisez pas pour un oui pour un non. D'après ce que j'ai lu de vous, je crois savoir que vous êtes quelqu'un de curieux plutôt que quelqu'un qui porte des jugements superficiels. Je suppose qu'il y a un certain plaisir à avoir le regard de quelqu'un de curieux fixé sur soi avec curiosité.

LUI

Est-ce que vous essayez de me rendre jaloux ?

ELLE

(*Riant :*) Non. Est-ce que vous êtes jaloux ?

LUI

Oui.

ELLE

(*Un peu désarçonnée :*) Pour de vrai. De mon amant ?

LUI

Oui.

ELLE

Comment est-ce possible ?

LUI

Ça vous paraît si impossible que ça ?

ELLE

Ça me paraît très étrange.

LUI

Vraiment ?

ELLE

Vraiment.

LUI

Vous ne savez pas à quel point vous êtes attirante.

ELLE

Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui ?

LUI

Pour être seul avec vous.

ELLE

Je vois.

LUI

Oui, pour être seul avec vous.

ELLE

Pourquoi voulez-vous être seul avec moi ?

LUI

Dois-je dire la vérité ?

ELLE

Moi, je vous ai dit la vérité.

LUI

Parce que je trouve excitant d'être seul avec vous.

ELLE

Bon. Je suppose que moi aussi je trouve excitant d'être seule avec vous. Peut-être pour des raisons différentes. On a peut-être besoin tous les deux d'un peu de distraction.

LUI

Votre amant ne vous la fournit pas, cette distraction ?

ELLE

Il est dans ma vie depuis longtemps. Qu'il soit devenu mon amant est un fait relativement récent. Ce n'est pas quelque chose de nouveau.

LUI

Il était votre amant à l'université.

ELLE

Mais ensuite il ne l'a plus été pendant des années. Avec lui, c'est un retour en arrière. L'intensité, c'est fini depuis longtemps. C'est du réchauffé.

LUI

Donc votre amant, ce n'est pas excitant. Et votre mariage, ce n'est pas excitant non plus. Vous vous attendiez à ce que ça le soit ?

ELLE

(*Riant* :) Oui.

LUI

Pour de vrai ?

ELLE

Oui.

LUI

On ne vous a donc rien appris, à Harvard ?

ELLE

(*Rit à nouveau doucement :*) On était très amoureux quand on s'est mariés, et la perspective de l'avenir, d'avoir tout simplement un avenir, ça paraissait fabuleux. Se marier, ça paraissait la plus belle des aventures. Ce qu'on pouvait faire de plus audacieux. Un grand pas en avant. (*Silence.*) Vous êtes content d'être parti ? Vous êtes content d'avoir fait ce que vous avez fait ?

LUI

Il y a quelques semaines, j'aurais répondu différemment. Il y a quelques heures, j'aurais répondu différemment.

ELLE

Qu'est-ce qui a changé votre réponse ?

LUI

Le fait de rencontrer une jeune femme comme vous.

ELLE

Qu'est-ce qui vous intéresse tant chez moi ?

LUI

Votre jeunesse et votre beauté. La rapidité avec laquelle nous sommes entrés en communication. L'environnement érotique que vous créez avec des mots.

ELLE

New York est plein de femmes jeunes et jolies.

LUI

Depuis des années je suis privé de la compagnie des femmes et de tout ce qui va avec. Ce qui m'arrive est totalement inattendu, et ce n'est pas forcément dans mon intérêt. Quelqu'un a écrit — je ne sais plus qui — : « Un grand amour tard dans la vie va à l'encontre de tout. »

ELLE

Un grand amour ? Vous pouvez vous expliquer, je vous prie ?

LUI

C'est une maladie. C'est un accès de fièvre. C'est une sorte d'hypnose. Je ne peux l'expliquer qu'en disant que je veux être seul dans une pièce avec vous. Je veux être sous le charme.

ELLE

Eh bien, je suis ravie. Je suis ravie que vous ayez ce que vous voulez. Voilà une bonne chose.

LUI

Ça me fend le cœur.

ELLE

Pourquoi ?

LUI

Pourquoi croyez-vous ? Vous êtes écrivain. Vous voulez être écrivain. Pourquoi croyez-vous que cette situation fende le cœur à un homme de soixante et onze ans ?

ELLE

(Avec délicatesse :) Parce qu'il y a toutes ces émotions qui refluent en vous, et que vous ne pouvez pas passer à l'étape suivante.

LUI

C'est exact.

ELLE

Mais cela vous procure un certain plaisir, non ?

LUI

Du genre délectation morose.

ELLE

(Elle a appris quelque chose.) Ah... *(Après un long silence, avec une emphase théâtrale :)* Oh, que faire ?

LUI

Vous avez des suggestions ?

ELLE

Non, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut faire. Je m'en vais parce que je ne sais plus quoi faire dans aucun domaine.

LUI

Vous avez tout le temps l'air au bord des larmes.

ELLE

(Riant :) Ça n'arrange rien, croyez-moi.

LUI

(Rit aussi, mais se tait. Le jeu amoureux est insoutenable, l'homme au cœur de l'homme est dévoré par un feu intérieur.)

ELLE

Vous êtes sorti aujourd'hui ? Toute la ville est au bord des larmes. Oui, oui, je suis au bord des larmes. C'est dramatique pour moi, comme vous pouvez l'imaginer. Pouvez-vous imaginer ce qu'on a ressenti hier soir quand...

LUI

J'étais là. J'ai vu. Avez-vous remarqué que j'étais là ?

ELLE

Et vous, visiblement, vous avez remarqué que j'étais là. Mais il vous est arrivé quelque chose avant de me rencontrer. Ce n'est pas moi. Vous avez décidé de

venir voir notre appartement. Il vous est arrivé quelque chose — mais quoi ? Vous savez, les menaces de mort ne m'expliquent pas ce choix radical que vous avez fait. Vous avez beau vous expliquer en disant : Je suis un écrivain qu'on a menacé de mort, c'est tout de même un choix radical que d'être parti vivre comme vous l'avez fait. Je ne peux pas m'empêcher de me demander : C'est quoi, le fin mot de l'histoire ? Bon, il y a eu ces cartes postales. Et alors ? Les cartes postales sont un prétexte. Vous partez un an, si c'est les cartes postales, et vous avez des amis et des petites amies, au bout d'un moment les cartes postales cessent, et vous revenez. Mais un homme qui se séquestre lui-même, qui, comme vous, se retire du monde, fait cela pour une raison d'ordre plus général. Les gens ne font pas une croix sur la vie pour une raison circonstancielle et extérieure telle qu'une menace de mort.

LUI

Quelle pourrait être cette raison d'ordre plus général ?

ELLE

Échapper à la douleur.

LUI

Quelle douleur ?

ELLE

La douleur d'être présent.

LUI

C'est vous que vous décrivez ?

ELLE

Peut-être. La douleur d'être présent au moment présent. Oui, on pourrait dire que cela décrit assez bien mon choix radical. Mais pour vous, ce n'était pas seulement le moment présent. C'était le fait d'être présent tout court. C'était d'être présent en présence de *quoi que ce soit*.

LUI

Avez-vous jamais lu un bref roman intitulé *La Ligne d'ombre* ?

ELLE

De Conrad ? Non. Je me rappelle qu'un petit ami m'en avait parlé un jour, mais je ne l'ai jamais lu.

LUI

Ça commence par la phrase : « Seuls les jeunes gens ont de tels moments. » Ce sont des moments que Conrad décrit comme « irréfléchis. » Dans les quelques premières pages, il expose son plan. « Les moments irréfléchis ». Ces trois mots composent toute la phrase. Il poursuit : « J'entends les moments où les gens encore jeunes sont portés à commettre des actions irréfléchies comme se marier sans crier gare ou bien laisser tomber leur situation sans la moindre raison¹. » Voilà ce qu'il dit. Mais ces moments irréfléchis n'arrivent pas qu'aux jeunes. Venir hier soir fut un moment irréfléchi. Oser revenir en est un autre. En vieillissant,

on connaît aussi de ces moments irréfléchis. Mon premier fut de partir, mon second fut de revenir.

ELLE

Billy croit qu'il cède à un moment irréfléchi de ma part, parce que, s'il ne le fait pas, je vais plonger dans la dépression et l'angoisse. Mais il est persuadé qu'il s'agit d'un moment irréfléchi. Je ne me suis jamais vue comme une personne qui se laisse aller au découragement. Je ne voudrais à aucun prix faire quelque chose qui soit dicté par le découragement.

LUI

Je crois que ça vous plaira là-haut. Vous me manquerez.

ELLE

Vous savez, c'est votre maison. Vous pourrez venir. Vous pourrez avoir oublié quelque chose et venir. On pourra déjeuner.

LUI

Vous pourrez avoir oublié quelque chose et venir à New York.

ELLE

Tout à fait.

LUI

Entendu. Vous êtes moins cassante avec moi qu'hier soir. Le fait que je n'aie pas suivi les mensonges de Bush ne devrait pas faire de moi un adversaire.

ELLE

J'ai été désagréable ?

LUI

Je n'ai pas eu l'impression que vous ayez beaucoup de sympathie pour moi. Ou alors je vous intimidais.

ELLE

Bien sûr que oui. J'ai lu tous vos livres à l'université et tous ceux que vous avez écrits ensuite. Vous ne le savez pas forcément, enfermé tout seul là-haut dans vos Berkshires, mais il y a beaucoup de gens comme moi, des gens de mon âge, et plus vieux (*riant*) et plus jeunes, pour qui vous répondez à un besoin important. Nous vous admirons.

LUI

C'est vrai, cela fait des années que je ne me suis pas vu dans le miroir public. Je l'ignore.

ELLE

Je viens de vous le dire.

LUI

Je l'ignore toujours. Mais c'est merveilleux d'apprendre que vous m'admirez, parce que moi j'en suis venu très vite à vous admirer.

ELLE

(*Stupéfaite :*) Vous en êtes venu à m'admirer ? Pourquoi ?

LUI

Je suis désolé de vous dire ça, mais « un jour vous comprendrez ».

ELLE

(*Elle rit.*)

LUI

Vous riez beaucoup, vous les postmodernes.

ELLE

Je ris quand je trouve que les choses sont drôles.

LUI

Est-ce de moi que vous riez ?

ELLE

Je ris de la situation. Vous me parlez comme si vous étiez mon père. Un jour je comprendrai. Le plaisir consiste-t-il à le faire ou seulement à l'avoir fait ? Je veux dire le plaisir d'écrire. Je change de sujet.

LUI

À le faire. Le plaisir de l'avoir fait dure peu de temps. Cela fait plaisir de tenir la liasse de pages entre vos mains, et puis de recevoir le premier exemplaire. Je le prends et je le repose une centaine de fois. Il reste près de moi pendant que je mange. Il m'est arrivé de l'emporter dans mon lit.

ELLE

Je connais ça. Quand ma nouvelle a été publiée, j'ai dormi avec le numéro du *New Yorker* sous mon oreiller.

LUI

Vous êtes une jeune femme tout à fait charmante.

ELLE

Merci, merci.

LUI

C'est pour ça que je vis à la campagne.

ELLE

Je comprends.

LUI

Tout ça est un peu éprouvant pour moi, ce retour à New York. Et ceci également. Il vaut mieux que je parte.

ELLE

D'accord. Peut-être qu'on se reverra un jour en tête à tête et qu'on pourra parler.

LUI

Voilà qui m'achèverait, mon amie.

ELLE

J'aimerais bien être votre amie.

LUI

Pourquoi ?

ELLE

Parce que je n'ai personne comme vous.

LUI

Vous ne me connaissez pas.

ELLE

C'est vrai. Je n'ai pas ce genre d'interactions.

LUI

Faut-il que vous utilisiez un tel vocabulaire ? Vous êtes écrivain : renoncez à « interactions ».

ELLE

(*Riant :*) Je n'ai pas ce genre de conversations. Je ne connais pas ce genre de situations.

LUI

Je ne voulais pas vous reprendre. Ce n'est pas mon rôle. Excusez-moi.

ELLE

Je comprends. Si vous voulez qu'on se revoie pour parler, mon numéro de téléphone est votre numéro. Vous pouvez toujours m'appeler.

LUI

Ce n'est pas comme si j'avais répondu aux petites annonces « locations ». C'est comme si j'avais répondu aux petites annonces « messages personnels ». « J. FEMME extrêmement séduisante, cultivée, parfois disponible pour conversations intimes... » J'ai gagné plus qu'un nouvel appartement, non ?

ELLE

Peut-être aussi une amie.

LUI

Mais ce n'est pas une amitié dans laquelle je puisse m'engager.

ELLE

Dans quoi pouvez-vous vous engager ?

LUI

Dans pas grand-chose, j'en ai peur. La perte de certaines choses précieuses a créé un handicap qui ne peut être surmonté à force de travail, etc. Vous me suivez ?

ELLE

Je ne suis pas sûre de bien comprendre. Vous voulez juste dire le fait de vieillir,

ou vous parlez de quelque chose en particulier ?

LUI

(*Riant :*) Disons que je veux dire le fait de vieillir.

ELLE

Maintenant je comprends.

LUI

Tout ça me tue, donc je vais partir. Je ne vais pas suivre mon inclination et tenter de vous embrasser.

ELLE

D'accord.

LUI

Ça ne nous mènerait nulle part.

ELLE

Vous avez raison. Je suis malgré tout contente que vous soyez venu cet après-midi. Je suis très contente.

LUI

Êtes-vous une séductrice ?

ELLE

Non, non, absolument pas.

LUI

Vous avez un mari, vous avez un amant, et maintenant vous voulez m'avoir pour ami. Est-ce que vous collectionnez les hommes ? Ou est-ce que ce sont les hommes qui vous collectionnent ?

ELLE

(*Riant :*) Je suppose que j'ai collectionné les hommes et qu'ils m'ont collectionnée.

LUI

Vous n'avez que trente ans. Vous avez collectionné beaucoup d'hommes ?

ELLE

Je ne sais pas ce qu'on entend par « beaucoup ». (*Elle rit à nouveau.*)

LUI

Je veux dire depuis que vous avez quitté l'université, entre le jour de la remise des diplômes et cet après-midi, qui s'est conclu par le fait que vous m'avez collectionné avec votre pouvoir de séduction... Mais là, vous faites l'enfant, comme si vous ne possédiez pas un tel pouvoir. Personne ne vous en a jamais parlé ?

ELLE

Si, on me l'a dit. Je riais parce que si vous vous comptez parmi les hommes de ma collection, je ne vais pas savoir comment compter les hommes que j'ai

collectionnés.

LUI

Moi, vous m'avez collectionné.

ELLE

Mais malgré ça vous n'allez pas me rappeler. Et vous n'allez pas m'embrasser. On peut même ne jamais se revoir, sauf avec mon mari, quand on fera l'échange des clefs, alors je ne vois pas comment je vous ai collectionné.

LUI

Parce qu'une rencontre comme celle-ci pour un homme comme moi est une expérience ravageuse.

ELLE

Je ne veux surtout pas vous ravager. Je suis désolée si c'est le cas.

LUI

Je suis désolé de n'avoir pas pu vous ravager, vous.

ELLE

Vous m'avez causé du plaisir.

LUI

Comme je vous ai dit, tout ceci me tue, il va donc falloir que je parte.

ELLE

Merci d'être venu.

Dans la rue, sur le chemin de l'hôtel, en repensant à la scène qui vient de se jouer — et s'il se sent comme un acteur qui viendrait de répéter une scène d'une pièce pas encore montée, c'est parce qu'elle lui a paru tellement semblable à une actrice, une jeune actrice intelligente, pleine d'intuition qui écoute avec attention, avec une totale concentration, et qui réagit avec calme — il se rappelle la scène d'Une maison de poupée où le Dr Rank, homme raffiné, mourant, éperdu d'amour, est convoqué par la très belle femme de Torvald Helmer, la jeune Nora, coquette et enfant gâtée, pour passer un moment avec elle. La lumière qui baisse, la pièce qui rapetisse, un fiacre ou deux qui passent dans la rue, la ville qui s'éloigne tandis que tout ce qui les entoure devient étouffant et sombre. Ces deux êtres prennent leur temps pour se parler, s'écouter. Intensité sexuelle et tristesse. Atmosphère lourde de leurs deux passés, même si chacun connaît mal celui de l'autre. Le rythme, tout ce silence, et ce qu'il contient sans doute. Chacun des deux au désespoir pour des raisons totalement différentes. Pour lui, en tout cas, la dernière scène désespérante, très certainement avec une actrice ayant le don de la mystification qui se fait astucieusement passer pour un écrivain novice. Scène qui constitue l'ouverture d'Elle et lui, pièce sur le désir, la tentation, la coquetterie et la souffrance — une souffrance ininterrompue —, improvisation à laquelle il est préférable de couper court pour la laisser s'éteindre d'elle-même. Il y a une nouvelle de Tchekhov qui s'appelle Elle et lui. À part le titre, il a tout oublié de l'histoire (peut-être qu'elle n'existe pas), même si, des conseils que donnait Tchekhov

dans une lettre qu'il écrivit dans sa jeunesse sur la façon de raconter ce genre d'histoire, il n'a jamais oublié la phrase clef. Une lettre d'un écrivain grandement admiré, lue quand il n'avait pas trente ans, est encore toute fraîche dans sa mémoire, alors qu'il ne se souvient pas du lieu et de l'heure de tel ou tel rendez-vous qu'il a pris la veille. « Le centre de gravité », écrivait Tchekhov en 1886, « doit porter sur les deux : elle et lui. » Il le faut. Ce fut le cas. Cela ne se reproduira plus jamais.

Ma valise était là où je l'avais laissée, à moitié faite, sur la coiffeuse de ma chambre, quand j'étais parti en toute hâte pour la 71^e Rue Ouest. Une lumière clignotante sur mon téléphone m'indiquait que j'avais un message. Mais je ne savais toujours pas de qui, parce qu'une fois rentré dans la chambre, je n'avais rien fait d'autre que de m'asseoir au tout petit bureau près de la fenêtre qui donnait sur la circulation de la 53^e Rue et, encore une fois, de noter aussi rapidement que possible sur le papier à lettres de l'hôtel un échange avec Jamie qui n'avait pas eu lieu. Mon carnet de bord consignait, pour soutenir une mémoire défaillante, ce que j'avais fait et ce que j'étais censé faire ; cette scène d'un dialogue muet consignait ce qui n'avait pas été fait et elle ne soutenait rien, ne soulageait rien, n'accomplissait rien. Pourtant, tout comme le soir des élections, il m'avait paru d'une nécessité urgente de me mettre à écrire, dès la porte refermée, les conversations qui n'ont pas lieu entre elle et moi, plus émouvantes encore que celles qui ont lieu, la « Elle » imaginaire atteignant en plein cœur son personnage comme ne pourra jamais le faire la « elle » de la réalité.

Mais le lot de douleur qui nous est imparti n'est-il pas en soi assez insupportable pour n'avoir pas à l'amplifier par la fiction, pour n'avoir pas à donner aux choses une intensité qui, dans la vie, est éphémère et parfois même non perçue ? Pour certains d'entre nous, non. Pour quelques très, très rares personnes, cette amplification, qui se développe de façon hasardeuse à partir de rien, constitue leur seule assise solide, et le non-vécu, l'hypothétique, exposé en détail sur le papier, est la forme de vie dont le sens en vient à compter plus que tout.

1. Joseph Conrad, *La Ligne d'ombre*, traduction de Jean-Pierre Naugrette, GF-Flammarion, 1996, pp. 47-48. (*N.d.T.*)

Le cerveau d'Amy

Quand je finis par soulever le téléphone pour prendre le message, j'entendis la voix que j'avais reconnue pendant que je quittais l'hôpital le jeudi précédent, la voix juvénile de la vieille dame Amy Bellette. « Nathan Zuckerman, disait-elle, j'ai appris où vous étiez grâce à un mot laissé dans ma boîte aux lettres par un épouvantable raseur du nom de Richard Kliman. Je ne sais pas si vous voudrez prendre la peine de me répondre ou si même vous vous souvenez de moi. Nous nous sommes rencontrés dans le Massachusetts en 1956. En hiver. J'avais été l'étudiante de E.I. Lonoff à l'université d'Athena. Je travaillais à Cambridge. Vous étiez un tout jeune écrivain en résidence à la colonie Quahsay. Nous sommes tous les deux restés dormir chez les Lonoff cette nuit-là. Un soir de neige dans les Berkshires, il y a bien longtemps. Si vous ne souhaitez pas me rappeler, je le comprendrai très bien. » Elle laissa son numéro et raccrocha.

Encore une fois, sans réfléchir, pas même aux motifs de Kliman, qui m'échappaient totalement — que pouvait-il bien attendre d'une rencontre entre Amy et moi ? Mais je ne m'attardai pas sur Kliman, pas plus que je ne me demandai ce qui avait pu pousser cette femme fragile en train, soit de se remettre, soit de mourir d'une tumeur du cerveau à prendre contact avec moi après avoir appris par Kliman que j'étais dans les parages. Je ne pris pas non plus le temps de me demander pourquoi il semblait si facile de provoquer chez moi une réaction, alors que la seule chose que je voulais était de réparer l'erreur que j'avais commise en essayant d'améliorer les choses, et de rentrer chez moi pour reprendre ma vie telle qu'elle était en m'accommodant de mes handicaps.

Je composai son numéro comme si c'était le code qui permettait de retrouver la plénitude dans laquelle nous baignions tous à une époque ; comme si de faire tourner une vie entière dans le sens contraire des aiguilles d'une montre était un geste aussi naturel et aussi courant que de remonter le minuteur dans la cuisine. Je sentais à nouveau mon cœur battre, non parce que je m'imaginais déjà, avec impatience, assez près de Jamie Logan pour pouvoir la serrer dans mes bras, mais parce que je revoyais les cheveux noirs et les yeux bruns d'Amy et l'expression confiante de son visage en 1956, que je me rappelais son aisance, son charme, et son esprit si vif, tout entier envahi à l'époque par Lonoff et par la littérature.

Pendant que le téléphone sonnait, je me revis l'observant dans le snack tandis qu'elle enlevait le chapeau de pluie d'un rouge passé, révélant ainsi son crâne déformé et les ravages qu'avaient provoqués des années de malchance. « Trop tard », m'étais-je dit, et je m'étais levé, j'avais payé mon café et j'étais sorti sans aller la déranger. « Laisse-la à sa force d'âme. »

Le décor était une chambre d'hôtel Hilton de type courant, neutre et dénuée

de tout élément personnel, mais ma volonté de la joindre était si forte que je me trouvais transporté près de cinquante ans en arrière, à l'époque où la vision d'une jeune fille exotique avec un accent étranger semblait de nature à apporter à un garçon sans expérience la réponse à tous ses désirs. Je faisais aujourd'hui le numéro de téléphone en être divisé, composé, comme tout un chacun, d'éléments plus ou moins bien intégrés, à la fois le tout jeune écrivain qu'elle avait rencontré en 1956 et l'observateur que, par un hasard improbable (plus la biographie imprévue), il était devenu en 2004. Pourtant, jamais je n'avais été aussi peu libéré du tout jeune homme et de son mélange inextricable d'innocence idéaliste, de sérieux précoce, de curiosité en éveil et de désirs fous, comiquement restés inassouvis, que pendant l'attente de la réponse d'Amy. Quand elle vint, je ne savais qui imaginer au bout du fil : la Amy d'alors ou celle d'aujourd'hui. La voix évoquait la fraîcheur radieuse d'une jeune fille prête à esquisser un pas de danse, mais la tête tailladée par le scalpel d'un chirurgien demeurait une image trop affreuse pour que je puisse l'effacer de mon esprit.

« Je vous ai vu dans un snack au coin de Madison et de la 96^e Rue, me dit Amy. J'étais trop intimidée pour vous parler. Vous êtes devenu une vraie célébrité.

— Ah bon ? Pas là où j'habite. Comment allez-vous, Amy ? » demandai-je, sans dire un mot du fait que j'avais été tellement choqué par la brutalité de sa transformation que j'avais moi-même été trop intimidé pour l'aborder. « Je me rappelle parfaitement cette soirée où nous nous sommes tous rencontrés. Cette soirée sous la neige en 1956. Je ne me suis rendu compte qu'il était encore marié avec sa femme au moment de sa mort que lorsque j'ai lu la notice nécrologique. Je croyais qu'il vous avait épousée.

— Nous ne nous sommes jamais mariés. Il n'a pas pu franchir le pas. C'était sans importance. Nous avons passé quatre ans ensemble, la plupart du temps à Cambridge. Nous avons vécu une année en Europe, nous sommes revenus, il a écrit, écrit, donné quelques cours, il est tombé malade, et il est mort.

— Il écrivait un roman, ai-je dit.

— À près de soixante ans, écrire un premier roman. S'il n'avait pas été tué par la leucémie, il l'aurait été par le roman.

— Pourquoi ?

— Le sujet. Quand Primo Levi s'est suicidé, tout le monde a dit que c'était pour avoir été déporté à Auschwitz. Moi, j'ai pensé que c'était pour avoir *écrit* sur Auschwitz, enduré le labeur de ce dernier livre, contemplé l'horreur en pleine lumière. Se lever tous les matins pour écrire ce livre aurait tué n'importe qui. »

Elle parlait du livre *Les Naufragés et les rescapés* de Primo Levi.

« Manny était tourmenté à ce point ? » C'était la première fois de ma vie que je l'appelai Manny. En 1956, j'étais Nathan, elle était Amy, et Hope et lui étaient Mrs et Mr Lonoff.

« Les choses se sont combinées pour le rendre malheureux.

— C'a donc été une période difficile pour vous, ai-je dit, alors que vous aviez obtenu ce que vous vouliez tous les deux.

— C'a été une période difficile parce que j'étais assez jeune pour croire que

c'était ce qu'il voulait lui aussi. Lui savait que ce n'était rien de plus que ce qu'il croyait vouloir. Une fois qu'il fut débarrassé d'elle et qu'il se retrouva enfin avec moi, tout changea — il était d'humeur sombre, il était lointain, irascible. Il était torturé par les remords, et c'était terrible. Quand nous vivions à Oslo, il y avait des nuits où je restais allongée à côté de lui, sans faire un mouvement, raidie de colère. Quelquefois, je priais pour qu'il meure dans son sommeil. Puis il est tombé malade, et les choses ont à nouveau été idylliques. C'était redevenu comme à l'époque où j'étais son étudiante. Oui », dit-elle, pour souligner la réalité qu'elle ne voulait pas cacher, « c'est ce qui s'est passé : dans l'adversité, il y avait, étrangement, un bonheur fou, et quand il n'y avait pas d'obstacle, nous étions affreusement malheureux.

— Oui, on peut le croire », dis-je, et je pensais : Le bonheur fou. Oui. Je me souviens du bonheur fou. Ça se paie très cher.

« On peut le croire, répondit-elle, mais ça vous secoue.

— Non. Pas du tout. Continuez, je vous prie.

— Les toutes dernières semaines ont été atroces : il divaguait et dormait la plupart du temps. Quelquefois, il faisait des bruits, et des gestes avec les mains, mais il ne disait rien qu'on puisse comprendre. Quelques jours avant de mourir, il est entré dans une rage épouvantable. Nous étions dans la salle de bains. J'étais agenouillée devant lui, en train de lui changer sa couche. "On dirait une séance de bizutage, a-t-il dit. Sors de cette salle de bains !" Et il m'a frappée. Il n'avait jamais frappé personne de sa vie. Je ne peux pas vous dire à quel point ça m'a réjouie. Il avait encore assez de force pour me frapper de cette façon. Il ne va pas mourir ! Il ne va pas mourir ! Depuis des jours et des jours, il était à moitié inconscient. Ou alors il avait des hallucinations. "Je suis par terre, criait-il de son lit. Viens me relever." Le docteur venait lui donner de la morphine. Et puis un matin il a parlé. Il avait été inconscient toute la journée précédente. Il a dit : "La fin est si immense qu'elle contient sa propre poésie. Il n'y a pas à faire de rhétorique. Juste dire les choses simplement." Je ne savais pas s'il citait quelqu'un, si cela lui revenait de l'une de ses nombreuses lectures, ou si c'était son dernier message. Je ne pouvais pas lui demander. Ça n'avait pas d'importance. Tout ce que j'ai fait, c'est de lui prendre la tête dans mes mains et de le lui redire. Je ne pouvais plus me retenir. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Mais je l'ai dit. "La fin est si immense qu'elle contient sa propre poésie. Il n'y a pas à faire de rhétorique. Juste dire les choses simplement." Et Manny a acquiescé du mieux qu'il pouvait. Et depuis, je cherche cette citation partout, Nathan, je n'arrive pas à la trouver. Qui a dit cela, qui a écrit cela ? "La fin est si immense..."

— Cela lui ressemble bien. Toute son esthétique en raccourci.

— Et puis il a dit autre chose. Il fallait que je colle mon oreille contre sa bouche pour l'entendre. À peine audible, il a dit : "Je veux qu'on me rase et qu'on me coupe les cheveux. Je veux être présentable." J'ai trouvé un coiffeur. Cela lui a pris plus d'une heure, parce que Manny ne pouvait pas redresser la tête. Quand ce fut terminé, j'ai raccompagné le coiffeur et je lui ai donné vingt dollars. Quand je suis revenue près du lit, Manny était mort. Mort, mais présentable. »

Là elle s'est interrompue, seulement l'espace d'un instant, et de mon côté je n'avais rien à dire. Je savais qu'il était mort, maintenant je savais comment, et même si nous ne nous étions vus qu'une seule fois, cela me faisait malgré tout quelque chose. « J'ai eu cela, et j'en suis heureuse, j'ai eu ces quatre ans, me dit-elle, chaque jour et chaque nuit de ces quatre ans. Je voyais son crâne chauve briller quand il lisait sous la lampe, je le voyais assis là tous les soirs après le dîner, soulignant avec application ce qu'il lisait, s'arrêtant pour réfléchir et noter une phrase dans son carnet à spirale, et je me disais : Il n'existe qu'un seul homme tel que lui. »

Une femme qui avait passé cinquante ans à se rappeler quatre années de sa vie — sa vie tout entière définie par ces quatre années. « Il faut que je vous dise, ai-je dit, Kliman me poursuit, moi aussi, à son propos.

— C'est bien ce que j'ai pensé quand j'ai vu qu'il m'offrait de vous joindre. Il veut écrire la biographie dont j'avais espéré que personne ne l'écrirait. Une biographie, Nathan. Je ne veux pas de ça. C'est une deuxième mort. Cela met encore une fois un terme à une vie en la coulant dans du béton jusqu'à la fin des temps. Une biographie, c'est une licence d'exploitation d'une vie, et qui est ce garçon pour prétendre détenir cette licence ? Qui est-il pour être le juge de Manny ? Qui est-il pour le fixer à jamais dans l'esprit des gens ? Est-ce qu'il ne vous a pas paru extrêmement superficiel ?

— Peu importe ce qu'il paraît être, ou même ce qu'il est. La seule chose qui compte, c'est que vous ne voulez pas de lui. Que pouvez-vous faire pour l'empêcher ?

— Moi ? » Elle eut un faible rire. « Ma foi, rien. Les manuscrits de toutes les nouvelles sont à Harvard. Il peut aller les consulter, c'est ouvert à tout le monde, sauf que, la dernière fois que je suis allée vérifier, pas un seul lecteur n'avait demandé à les voir depuis trente-deux ans. Heureusement, personne n'a l'air d'accepter de parler à Mr Kliman, personne des gens que je connais, en tout cas. Moi, je ne le verrai certainement pas, pas une seconde fois. Mais ça ne suffira pas forcément à l'arrêter. Il peut inventer l'histoire de toutes pièces, et il n'y a pas de recours juridique. On ne peut pas diffamer les morts, et s'il diffame les vivants, s'il manipule les faits selon son bon plaisir, qui a les ressources suffisantes pour faire un procès, soit à lui, soit à l'éditeur à qui il aura vendu ses salades ?

— Les enfants de Lonoff. Quelle est leur position ?

— Ça, c'est une saga pour un autre jour. Ils n'ont jamais trop aimé la jeune disciple éperdue d'admiration qui vole le vieil homme célèbre. Ou le vieil homme célèbre qui abandonne sa femme vieillissante pour la jeune disciple éperdue d'admiration. Il ne serait jamais parti si Hope ne lui avait pas forcé la main, mais les enfants auraient préféré qu'il reste avec leur mère jusqu'à ce qu'il soit asphyxié pour de bon. Sa ténacité, son austérité, l'accomplissement de son œuvre — on aurait dit qu'il avait été choisi pour faire l'ascension de l'Everest, et puis qu'une fois le sommet atteint il ne pouvait plus respirer. Celle qui me détestait le plus, c'est sa fille. Une personne d'une vertu irréprochable, qui s'habille en toile à sac et ne lit que du Thoreau — elle, je pouvais supporter d'en faire mon affaire, mais je

n'ai jamais appris à ne pas me sentir insultée par les commères de la ville, qui soit médisaient de moi, soit m'ignoraient. Je parle des bonnes âmes de la communauté tolérante, ouverte, de Cambridge, Massachusetts, autour de 1960, où l'un des plaisirs quotidiens des femmes de professeurs consistait à exprimer leur réprobation. Manny me disait : "Tu te mets dans tous tes états pour quelque chose qui est sans importance." Manny était maître dans l'art de tout considérer d'un point de vue impersonnel, mais c'est un talent que n'a jamais su m'inculquer l'homme même qui m'a appris à lire, à écrire, à penser, à savoir distinguer ce qui vaut la peine d'être su de ce qui ne le vaut pas. "Arrête de te laisser intimider. Ce sont des personnages comiques sortis tout droit de *L'École de la médisance*." C'est lui qui avait baptisé l'épouse de notre éminent doyen "Lady Sneerwell". Quand nous étions invités à un dîner à Cambridge, la soirée pouvait être pour moi un supplice. C'est pourquoi je voulais que nous allions vivre à l'étranger.

— Et pour lui, ce n'était pas un supplice.

— Il n'attachait pas d'importance à ce genre de chose. En public, il pouvait prendre à la légère les préjugés courants. Il avait l'étoffe pour cela. Mais moi, j'étais juste la jolie étudiante dont il avait été le professeur à Athena. Quand j'étais petite, j'avais connu pire, bien pire, naturellement, mais à l'époque j'avais une famille pour m'entourer.

— Qu'est devenue Hope ? ai-je demandé.

— Elle est quelque part dans une institution à Boston. Elle a la maladie d'Alzheimer », me dit Amy, confirmant par là ce que m'avait dit Kliman. « Elle a plus de cent ans.

— Peut-être pourrions-nous nous voir, dis-je. Puis-je vous inviter à dîner ? Me serait-il possible de vous inviter à dîner ce soir ? »

Son rire léger, agréable, donnait le démenti à ce qu'elle s'apprêtait à dire. « Oh, je ne suis plus la jeune fille après qui vous soupiriez ce soir-là. Le lendemain matin, quand il y a eu la grande scène — vous vous rappelez la grande scène hystérique de Hope prétendant se sauver de la maison pour me laisser son mari ? C'est le matin où vous m'avez dit — vous vous en souvenez ? — que je ressemblais un peu à Anne Frank.

— Je m'en souviens.

— J'ai subi une opération du cerveau, Nathan. Vous ne dînez pas avec une jeune première.

— Je ne suis plus non plus tel que j'étais alors. Mais votre voix a gardé toute sa séduction. Je n'ai jamais su d'où vous venait cet accent. Je n'ai jamais su d'où vous veniez. Ce devait être Oslo. Là où vous avez connu pire devait être en tant qu'enfant juive sous les nazis à Oslo. Ce doit être la raison pour laquelle vous et lui êtes allés vivre là-bas.

— Cette fois, c'est vous qui faites le biographe.

— L'ennemi du biographe. L'obstacle au biographe. Ce garçon comprendrait tout de travers, au-delà même des pires craintes de Manny. Je vous aiderai, dis-je, dans toute la mesure du possible », ce qui était sans aucun doute ce qu'elle avait espéré entendre lorsqu'elle avait décidé de prendre contact avec moi.

Nous avons donc pris rendez-vous pour le soir, sans qu'un mot soit dit des révélations grâce auxquelles Kliman espérait lancer sa carrière littéraire.

Mais à part cela, nous nous étions dit beaucoup de choses. Deux personnes, me disais-je, qui ne se sont rencontrées qu'une fois, et qui vont droit au cœur de la question, sans se méfier l'une de l'autre. Cela avait son charme, même si cela me faisait comprendre qu'elle était sans doute plongée dans un isolement comparable au mien. Ou peut-être y avait-il cette intimité immédiate entre deux complets étrangers justement parce qu'ils s'étaient connus avant. Avant quoi ? Avant le début de l'histoire.

Je me suis donné quinze minutes pour aller de l'hôtel au restaurant où je devais retrouver Amy à sept heures. Tony était là pour m'accueillir et m'accompagner à ma table. « Après toutes ces années, dit-il avec entrain, en me tirant une chaise.

— Vous allez me revoir, Tony. Je vais rester un bout de temps en ville.

— Félicitations, dit-il. Après le 11-Septembre, certains de nos habitués ont pris leurs enfants et sont allés s'installer à Long Island, ils sont allés dans le nord de l'État de New York, ils sont allés dans le Vermont, partout, ils sont partis s'installer dans tous les coins. Je respecte leur choix, mais vous savez, ç'a été un mouvement de panique. Ça s'est calmé assez vite, mais pour dire la vérité, nous avons perdu quelques excellents clients à la suite de cet événement. Vous êtes seul, Mr Zuckerman ?

— Nous serons deux », dis-je.

Mais je l'ai attendue en vain. Je n'avais pas pensé à prendre son numéro de téléphone avec moi, je ne pouvais donc pas l'appeler pour savoir s'il y avait eu un problème. Je me suis dit qu'elle avait peut-être eu honte de me laisser voir de près une vieille femme affaiblie au crâne à moitié rasé et avec une vilaine cicatrice. Ou peut-être qu'elle n'avait plus envie de me pousser à intervenir de sa part auprès de Kliman et de me révéler, comme il le faudrait bien, les épisodes présumés de la jeunesse de Lonoff, qu'en tant que gardienne de la mémoire de cet homme qui tenait tant à préserver sa vie privée elle redoutait de voir exposés en public.

J'ai attendu plus d'une heure — en repoussant le moment de passer ma commande, à l'exception d'un verre de vin, pour le cas où elle finirait par arriver — avant qu'il me vienne à l'esprit que ce n'était pas dans ce restaurant que nous avions prévu de nous retrouver. J'étais venu chez Pierluigi's par automatisme, certain que j'avais proposé cet endroit pour dîner, et maintenant je ne parvenais pas à me rappeler si j'avais demandé à Amy de suggérer un restaurant qui pourrait lui plaire. Si c'était le cas, j'avais de toute évidence oublié de quel restaurant il s'agissait. La pensée qu'elle était peut-être restée assise toute seule à m'attendre pendant tout ce temps, imaginant que je lui avais posé un lapin — à cause de la façon dont elle avait décrit son apparence physique —, me fit me précipiter au sous-sol pour appeler mon hôtel et demander s'il y avait des messages. Il y en avait un : « J'ai attendu une heure et je suis partie. Je comprends. »

Plus tôt dans la journée, je m'étais arrêté dans un drugstore pour acheter les

articles de toilette que j'avais oublié de prendre avec moi. En payant, j'ai demandé à la vendeuse : « Pourriez-vous me les mettre dans un carton, s'il vous plaît ? » Elle m'a regardé sans comprendre. « Nous n'avons pas de cartons, m'a-t-elle dit. — Je voulais dire un sac, ai-je dit, dans un sac, s'il vous plaît. » Une erreur minime, mais troublante malgré tout. Je faisais ce genre de petites fautes presque tous les jours, maintenant, et malgré les listes que j'inscrivais soigneusement dans mon carnet de bord, malgré un effort persistant pour rester concentré sur ce que je faisais ou prévoyais de faire, j'avais des oublis fréquents. Quand je parlais au téléphone, j'avais commencé à remarquer que des gens bien intentionnés s'ingéniaient parfois à terminer ou compléter mes pensées avant que j'aie réalisé que j'avais hésité ou que je m'étais arrêté à la recherche du mot suivant, ou alors qu'avec bonhomie ils ne relevaient pas mon erreur lorsqu'il me venait (ainsi qu'il m'était arrivé avec ma femme de ménage Belinda pas plus tard que l'autre jour) un barbarisme accidentel tel que « du pain du cœur » pour « du fond du cœur », ou lorsque j'appelais quelqu'un de ma connaissance, à Athena, par un autre nom que le sien, ou bien lorsqu'en m'adressant à quelqu'un je n'arrivais pas à retrouver son nom et que je devais faire *in petto* un effort pour qu'il me revienne. Et la vigilance n'était pas d'un grand secours contre ce qui ne semblait pas tant une érosion de la mémoire qu'un glissement vers le non-sens, comme si quelque chose de diabolique résidant dans mon cerveau mais possédant sa propre volonté — le génie de l'amnésie, le démon de l'oubli, au pouvoir de destruction duquel je ne pouvais opposer aucune riposte efficace —, comme si ce quelque chose me poussait à subir ces défaillances pour le seul plaisir de me voir me dégrader, dans le but ultime et salué avec joie de transformer un écrivain dont la pénétration s'appuyait sur la mémoire et la précision verbale en homme qui n'a plus de repères.

(C'est pourquoi, contrairement à mon habitude, je travaille ici aussi rapidement que je peux pendant que je le peux, même si je suis incapable, et de loin, d'avancer aussi rapidement que je le devrais à cause de ce handicap même que je m'évertue à contrecarrer. Rien n'est certain désormais, hormis le fait que ceci sera en toute probabilité ma dernière tentative pour m'obstiner à chercher les mots destinés à composer les phrases et les paragraphes d'un livre. Car je cherche maintenant mes mots en permanence, et cela va bien au-delà de la recherche pointilleuse de l'expression juste qui est au départ la tâche de tout écrivain. Pendant la dernière année passée à travailler sur le roman que j'ai récemment remis à mon éditeur, je me suis aperçu que je devais me battre quotidiennement contre la menace de l'incohérence. Quand j'ai eu fini — je veux dire quand, au bout de quatre versions successives, je n'ai pas pu aller plus loin —, je n'arrivais pas à savoir si c'était la lecture du manuscrit terminé qui était elle-même affectée par le désordre de mon esprit ou si ma lecture était adéquate et que ce fût le désordre de mon esprit qui se reflétait dans mon écriture. Comme d'habitude, j'ai envoyé le manuscrit à mon lecteur le plus lucide et pénétrant, un homme qui avait été dans les temps lointains étudiant avec moi à l'université de Chicago, et à

l'intuition de qui je me fie aveuglément. Quand il me fit son rapport au téléphone, j'ai su qu'il s'était départi de sa franchise habituelle et que, pour me ménager, il prétendait qu'il n'était pas le lecteur qu'il fallait pour ce livre et s'excusait de n'avoir rien d'utile à me dire, au prétexte qu'il s'était senti si peu en phase avec le protagoniste auquel j'accordais toute ma sympathie qu'il n'avait pas pu maintenir un intérêt suffisant pour pouvoir me rendre service.

Je ne l'ai pas poussé dans ses retranchements, je n'ai même pas été vraiment étonné. J'ai compris la tactique qui lui faisait dissimuler ses pensées, bien que, connaissant comme je les connais les qualités de critique de mon ami, et sachant que ses observations ne sont jamais le fruit du hasard, j'eusse été bien naïf de ne pas m'en inquiéter. Plutôt que de me suggérer de m'embarquer dans une cinquième version — pour avoir conclu de sa lecture de la quatrième qu'opérer les changements substantiels qu'il jugeait nécessaires eût imposé une contrainte exorbitante à ce qui demeurerait intact de mes propres qualités — il avait préféré rejeter la faute sur une soi-disant limite — totalement inventée — de ses facultés à lui, telle que l'absence de cette sympathie qui permet de se projeter par l'imagination, plutôt que sur ce qui, à son avis, était maintenant défaillant chez moi. Si j'avais correctement interprété sa réaction — si, comme je le croyais, sa lecture correspondait, hélas, à la mienne —, qu'allais-je faire d'un livre sur lequel j'avais travaillé près de trois ans et que je considérais comme insatisfaisant, certes, mais néanmoins terminé ? N'ayant encore jamais été confronté à ce problème, ayant toujours été capable, dans le passé, de faire appel à l'esprit d'invention et de trouver l'énergie suffisante pour me battre jusqu'à parvenir à une solution, je pensai à ce que deux des plus grands écrivains américains avaient fait lorsqu'ils avaient senti un déclin de leur force créatrice ou une faiblesse dans l'une de leurs œuvres qui résistait farouchement à tout amendement. Je pouvais faire ce qu'avait fait Hemingway — et pas seulement vers la fin de sa vie, lorsque son énergie monumentale, sa vie hyperactive et la joie qu'il éprouvait à se jeter dans des disputes violentes avaient fait place aux coups répétés de la souffrance physique, de l'alcoolisme, de l'asthénie et de la dépression suicidaire, non, pas alors, mais dans ses grandes années, quand il jouissait d'une force inépuisable, d'une combativité rayonnante, et que la supériorité de sa prose était reconnue dans le monde entier —, je pouvais, comme lui, mettre le manuscrit de côté, soit pour essayer de le réécrire plus tard, soit en renonçant pour de bon à le publier. Ou alors je pouvais faire ce qu'avait fait Faulkner, s'obstiner à soumettre le manuscrit aux éditeurs, afin de permettre au livre sur lequel il avait travaillé sans relâche et qu'il ne pouvait pas mener plus loin d'atteindre le public en l'état, et de tenter sa chance.

Il me fallait une stratégie qui me donne les moyens de faire front et de poursuivre ma route — n'est-ce pas ce que nous voulons tous ? — et, pour le meilleur ou pour le pire, à tort ou à raison, c'est pour cette deuxième voie que j'optai, tout en n'étant que vaguement convaincu que c'était celle qui aurait le moins d'effets négatifs sur ma capacité d'avancer vers le crépuscule de mon talent, sans me déshonorer complètement. Et ceci se passait avant que mon combat soit

devenu aussi difficile qu'il l'est aujourd'hui, que la détérioration ait progressé au point que je ne trouve nulle part de garde-fou, si incertain soit-il — et que le problème soit maintenant non pas seulement d'être incapable, au bout d'un jour ou deux, de me rappeler les détails du chapitre précédent, mais, incroyablement, d'être incapable, au bout de quelques minutes à peine, de me rappeler grand-chose de la page précédente.

Au moment où j'avais décidé de faire appel à des soins médicaux à New York, les fuites que je connaissais n'affectaient plus seulement mon pénis, et la défaillance fonctionnelle ne se restreignait pas au sphincter de la vessie ; quant à la prochaine crise qui se préparait à faire de moi un autre homme, elle n'était pas de nature à me laisser encore espérer qu'elle se bornerait à frapper mon corps et lui seul. Cette fois, il s'agissait de mon esprit, et cette fois, mon anticipation du mal se voyait accorder un bref sursis, mais, pour autant que je pouvais en juger, guère davantage.)

Je me suis excusé auprès de Tony, j'ai quitté le restaurant sans dîner et je suis retourné à l'hôtel. Mais une fois dans ma chambre, j'ai cherché partout le numéro d'Amy sans le trouver. J'étais sûr de l'avoir noté sur un bout de papier à lettres sur la table de nuit, mais il n'y était pas, il n'était pas non plus sur le lit, ni sur le bureau, ni par terre sur le tapis que je parcourus à genoux pour l'explorer à tâtons du bout des doigts. J'ai regardé sous le lit, il n'était pas là non plus. J'ai cherché dans les poches de tous les vêtements que j'avais amenés avec moi, même ceux que je n'avais pas portés. J'ai passé la chambre au peigne fin, fouillant dans des endroits où il était tout à fait impossible qu'il se trouve, comme le minibar, jusqu'à ce que, finalement, il me vînt à l'esprit de sortir mon portefeuille : à l'intérieur était glissé le bout de papier avec le numéro de téléphone — il était là depuis le début. Je n'avais pas oublié de le prendre pour aller chez Pierluigi's, mais j'avais oublié que je l'avais pris.

La lumière de mon téléphone clignotait. Pensant qu'il s'agissait peut-être d'un deuxième message, plus long, d'Amy, j'ai décroché l'appareil pour écouter. C'était Billy Davidoff, qui m'appelait de chez moi. « Nathan Zuckerman, votre maison est formidable. C'est petit, mais c'est exactement ce qu'il nous faut. J'ai pris des photos, j'espère que vous ne m'en voudrez pas. Jamie va adorer la maison, l'étang, le marais de l'autre côté du chemin — tout va lui plaire, tout l'environnement. Et Rob Massey est un amour d'homme. Acquittons-nous des formalités le plus tôt possible. Nous remplirons les documents indispensables. Rob dit qu'il vous amènera vos affaires quand vous serez installé, mais s'il y a des choses dont vous avez besoin d'ici là, je peux vous les apporter dès ce soir. Si vous voulez me rappeler, je vais encore être là pendant une heure. On se reparle plus tard. Et merci. Vivre ici va être d'un grand soutien. »

D'un grand soutien pour Jamie, voulait-il dire. Tout pour Jamie. Un tel dévouement, et un tel plaisir à se dévouer. Que veut Billy ? Tout ce que veut Jamie. Qu'est-ce qui fait plaisir à Billy ? Tout ce qui fait plaisir à Jamie. Qu'est-ce qui retient toute l'attention de Billy ? Jamie ! Jamie ! Faire la joie de Jamie ! Que

cette harmonie dans la dévotion, par miracle, ne perde jamais son pouvoir, voilà un couple comblé ! Mais que vienne un jour où elle dédaignerait ses attentions constantes, lui refuserait son approbation, resterait de marbre devant sa passion, voilà un homme au désespoir, vulnérable, assommé ! Pas un jour ne passera sans qu'il pense à elle cinquante fois. Elle ne sera jamais remplacée par les femmes qui lui succéderont. Il pensera à elle jusqu'à sa mort. Il pensera à elle *au moment* de sa mort.

Il était huit heures et demie. Si Billy devait rester là-bas encore une heure, il n'arriverait pas à la 71^e Rue Ouest avant minuit environ. Je pouvais appeler Jamie sous le prétexte de fixer la date pour l'échange de résidences dont je ne voulais plus. Je pouvais l'appeler et lui dire la vérité, lui dire : « Je veux vous voir — je souffre le martyr de ne pas pouvoir vous voir. » Jusqu'à minuit cette jeune femme dans la proximité de laquelle je m'étais trouvé trois fois, et encore, de manière fugitive, serait chez elle avec ses chats — ou avec ses chats et Kliman.

Mets fin à ton expérience d'autoflagellation. Prends ta voiture et repars. Ta grande exploration est terminée.

Le deuxième message était de Kliman. Il demandait si je voulais bien parler à Amy Bellette de sa part : avant de se faire opérer, elle lui avait fait des promesses, et maintenant elle refusait de les tenir. Il avait un exemplaire de la première moitié du manuscrit existant du roman de Lonoff, et à quoi bon, je vous le demande, ne pas lui permettre de lire le reste, comme elle lui avait assuré qu'il pourrait le faire tout juste deux mois plus tôt. Elle lui avait donné les photos de famille de Lonoff. Elle lui avait donné sa *bénédiction*. « Si vous le pouvez, Mr Zuckerman, aidez-moi, je vous en prie. Elle n'est plus celle qu'elle était. C'est l'opération. C'est tout ce qu'ils ont enlevé, les lésions irréparables. Il y a des troubles mentaux importants qui n'étaient pas là avant. Mais peut-être que vous, elle vous écouterait. »

Kliman ? Pas croyable. Tu pues, tu pues, vieillard, et puis il m'appelle, et sans même s'excuser, il me demande mon aide ? Après que je lui ai dit que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le détruire ? Est-ce que c'est de sa part de l'audace manipulatrice, ou est-ce qu'il fait juste n'importe quoi, ou est-ce que Kliman est de ces gens qui s'attachent à quelqu'un et ensuite ne peuvent plus le lâcher ? De ces gens dont vous ne parvenez pas à vous débarrasser, quoi que vous disiez pour les repousser. Quoi que vous fassiez, ils ne renonceront pas à essayer d'obtenir de vous ce qu'ils veulent. Et quoi qu'ils fassent, quelles que soient les horreurs qu'ils peuvent dire, leur comportement consiste à ne jamais reconnaître qu'ils ont irrémédiablement dépassé les bornes. Oui, un grand gaillard viril, tout vain de se savoir beau gosse, n'ayant pas peur d'offenser autrui et puis de revenir comme s'il ne s'était rien passé.

Ou alors y a-t-il eu depuis un autre échange entre nous que j'ai oublié ? Mais quand ? « Peut-être que vous, elle vous écouterait. » Mais pourquoi va-t-il imaginer qu'Amy Bellette m'écouterait alors qu'il sait que nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois ? Et même cela, le sait-il ? Pour autant qu'il sache, nous ne nous sommes pas rencontrés. Sauf si je le lui ai dit. Peut-être que c'est

elle qui le lui a dit. Forcément — cela aussi, elle a dû le lui dire !

J'ai posé le numéro d'Amy à côté du téléphone, et je l'ai composé. Quand elle a répondu, je lui ai parlé à peu près dans les mêmes termes que ceux que j'avais voulu utiliser avec Jamie Logan. « Je veux venir vous voir. J'aimerais venir vous voir tout de suite.

— Où étiez-vous ? m'a-t-elle demandé.

— Je me suis trompé de restaurant. Je suis désolé. Dites-moi où vous habitez. Je veux vous parler.

— J'habite un endroit affreux, a-t-elle dit.

— Je vous en prie, dites-moi où vous êtes. »

Elle a accepté, et je suis parti en taxi en donnant son adresse sur la Première Avenue, parce qu'il fallait que je sache si ce qu'on disait de Lonoff était vrai. Ne me demandez pas pourquoi il le fallait. Je n'en savais rien. Et le fait que ma quête soit absurde n'était pas pour m'arrêter. Je ne me laissais pas arrêter par l'absurdité de quoi que ce soit. Un homme vieillissant, ses combats derrière lui, qui soudain ressent le besoin urgent... de quoi ? Faire une fois le tour des passions n'avait donc pas suffi ? Faire une fois le tour de l'inconnu n'avait donc pas suffi ? Fallait-il se confronter *une fois encore* à la mutabilité des choses ?

L'endroit n'était pas aussi terrible que ce que j'avais imaginé pendant le trajet, même s'il ne paraissait pas juste qu'une femme comme elle, la compagne survivante de cet écrivain brillant, appelle ce bâtiment son chez-soi. Il y avait un boui-boui italien au niveau de la rue, et à côté un bar irlandais, pas de serrure à la porte d'entrée de l'immeuble ni à la porte intérieure qui menait aux étages. Des poubelles en métal toutes cabossées étaient remisées dans un coin sombre sous la cage de l'escalier. Quand j'ai sonné à son nom, près des boîtes aux lettres, j'ai remarqué qu'une des boîtes avait perdu sa serrure, et que sa porte munie d'une fente restait entrouverte. Je n'étais pas sûr que le bouton sur lequel j'avais appuyé marchait, et j'ai été étonné quand, d'en haut, j'ai entendu la voix d'Amy qui m'appelait : « Attention, il y a des marches branlantes dans l'escalier. »

Quelques ampoules nues vissées à des appliques de plafond éclairaient suffisamment l'escalier, mais les couloirs qui partaient de là étaient plongés dans le noir. L'odeur qui régnait dans les corridors de l'immeuble pouvait provenir de l'urine de chats ou de rats ou des deux.

Elle m'attendait sur le troisième palier, et son crâne à demi rasé et son unique tresse grise furent la première chose que je vis de cette vieille femme qui avait une allure encore plus pitoyable dans une longue robe informe couleur citron censée apporter une touche de gaieté que dans la chemise d'hôpital qu'elle avait reconvertie en vêtement pour sortir. Mais elle n'avait pas l'air de se soucier de son apparence, et elle manifesta une joie presque enfantine à me voir. Elle me tendit la main pour que je la lui serre, au lieu de quoi je me retrouvai l'embrassant sur les deux joues, bonheur pour lequel je n'aurais pas ménagé mes efforts à l'époque, en 1956. Le seul fait de l'embrasser tenait du miracle, le plus grand de tous étant que, contrairement aux apparences physiques, c'était bien elle qui était là, hélas,

et pas une usurpatrice. Qu'elle ait survécu à toutes ses épreuves pour me retrouver dans ce cadre sinistre — c'était là un miracle impressionnant, me faisant presque croire que le fait de la voir, de parvenir à la rencontrer, de passer un moment avec une jeune femme qui avait exercé un tel pouvoir d'attraction sur moi près de cinquante ans plus tôt, était la raison inconnue qui m'avait fait venir à New York, la raison pour laquelle j'étais venu et avais de façon si précipitée décidé de rester. Venir retrouver quelqu'un après tout ce laps de temps, après que j'eus eu un cancer et qu'elle eut eu un cancer, nos jeunes cerveaux brillants tous deux bien défraîchis — peut-être était-ce pour cela que je n'étais pas loin de trembler et qu'elle avait revêtu une longue robe jaune qui était à la mode, si elle l'avait jamais été, un demi-siècle plus tôt. Chacun de nous deux se raccrochant désespérément à cette figure du passé. Le temps — la force invincible du temps — et cette vieille robe jaune sur son pauvre corps sans défense dans l'ombre de la mort. Imaginons que je me retourne, et que je voie Lonoff lui-même montant l'escalier ? Que lui dirais-je ? « Je vous admire toujours » ? « Je viens de vous relire » ? « Je retrouve ma jeunesse avec vous » ? Ce qu'il dirait, lui — je croyais l'entendre le dire —, c'est : « Prenez soin d'elle. L'idée qu'elle puisse souffrir m'est insupportable. » Dans la mort, il était plus corpulent que dans la vie. Il avait pris du poids dans la tombe. « Je crois savoir », poursuivit-il, adoptant aussitôt un ton de moquerie sans méchanceté, « que vous n'êtes plus tout à fait l'amant que vous étiez. Ça devrait faciliter les choses.

— Les défaillances physiques, répondis-je, ne facilitent rien du tout. Je ferai ce que je peux. » J'avais dans mon portefeuille plusieurs centaines de dollars que je pouvais lui laisser dans l'immédiat, et de retour à l'hôtel je ferais un chèque qui serait posté le lendemain matin, sauf qu'il faudrait que je vérifie, en sortant, que ce n'était pas sa boîte aux lettres à elle qui n'avait pas de serrure. Si c'était le cas, je m'arrangerais pour qu'elle reçoive l'argent autrement.

« Merci », me dit Lonoff tandis qu'à la suite de la robe jaune j'entrais dans l'appartement, un appartement étroit aux pièces en enfilade dont les deux pièces intérieures — un bureau et, derrière une ouverture en arc de cercle, une cuisine — n'avaient pas de fenêtre. Sur le devant, au-dessus de la circulation de la Première Avenue et du restaurant, il y avait un petit living avec deux fenêtres grillagées et à l'arrière une pièce encore plus petite avec une seule fenêtre grillagée, la pièce elle-même ne pouvant contenir qu'une table de nuit et un lit étroit. Trois fenêtres. Dans la maison campagnarde de Lonoff dans les Berkshires, il devait y en avoir deux douzaines qu'on n'avait jamais besoin de verrouiller.

La chambre donnait sur une colonne d'aération et, en bas, sur une petite ruelle où l'on remisait les poubelles du restaurant. Des toilettes, découvris-je, se trouvaient dans une pièce de la taille d'un placard de l'autre côté d'une porte près de l'évier de la cuisine. Une petite baignoire juchée sur des pattes d'aigle était posée dans la cuisine, encastrée entre le réfrigérateur et la cuisinière. Comme le devant de l'appartement était bruyant à cause des bus, des camions et des voitures qui fondaient sur la Première Avenue, et que l'arrière de l'appartement était bruyant à cause du vacarme incessant de la cuisine du restaurant dont la porte

restait ouverte toute l'année pour la ventilation, Amy nous emmena nous asseoir dans le calme relatif de son bureau sombre, au milieu des piles de papiers et de livres qui encombraient les étagères le long des murs et s'entassaient au pied de la table de cuisine en Formica qui faisait office de bureau. La lampe posée sur le bureau fournissait le seul éclairage de la pièce. C'était une bouteille haute et large, brunâtre, semi-transparente, pourvue d'un fil électrique relié à une ampoule et surmontée d'un abat-jour plissé comme un éventail et ayant la forme d'un grand chapeau de soleil. Je l'avais vue pour la dernière fois quarante-huit ans plus tôt. C'était la lampe de bureau rustique de Lonoff. À côté, je vis une autre relique de son bureau, le fauteuil vaguement marron rembourré de crin qui, au cours des ans, s'était adapté aux contours de son torse imposant ainsi que, me semblait-il, à l'empreinte de sa pensée et à la forme de son stoïcisme — ce même fauteuil fatigué du fond duquel il m'avait intimidé par les questions les plus simples portant sur mes ambitions juvéniles. « Quoi ! Vous ici ? » pensai-je, et alors je me rappelai où se trouve cette même formule dans le poème *Little Gidding* de T.S. Eliot, c'est au moment où le poète, marchant dans les rues avant l'aurore, rencontre le « fantôme composite » qui lui révèle les souffrances auxquelles il doit s'attendre. « Les mots de l'an passé sont d'un discours passé/Les mots de l'an prochain voudraient une voix neuve¹. » Par quoi commence le fantôme d'Eliot ? Par la raillerie : « Apprenez les dons que vous réserve la vieillesse. » Que vous réserve la vieillesse. Que vous réserve la vieillesse. Je ne retrouve pas la suite. Suit une prophétie effroyable dont je ne me souviens pas. J'irai la chercher une fois rentré chez moi.

En silence, je fis à Lonoff une réflexion qui venait juste de me frapper. « Vous n'êtes plus de quelque trente ans mon aîné. C'est moi qui ai maintenant dix ans de plus que vous. »

« Avez-vous mangé quelque chose ? me demanda-t-elle.

— Je n'ai pas faim, lui dis-je. Je suis trop troublé par le fait d'être avec vous. » J'étais si ému par cette visite tellement improbable que je ne pus rien dire de plus. Même si mes pensées pouvaient être aujourd'hui floues ou fuyantes, le souvenir que je gardais d'Amy, rencontrée une seule fois, bien des années plus tôt, était encore vif et marqué par ma certitude d'alors, en 1956, qu'il s'agissait d'une personne d'une importance inhabituelle. À l'époque, j'étais allé jusqu'à échafauder tout un scénario extraordinairement détaillé qui la dotait des caractéristiques horribles de la biographie d'Anne Frank, mais d'une Anne Frank qui, pour les besoins de ma cause, aurait survécu à l'Europe et à la Deuxième Guerre mondiale pour se retrouver, orpheline, sous un pseudonyme, dans une université de Nouvelle-Angleterre, en étudiante étrangère venue de Hollande, élève puis amante de E.I. Lonoff auquel elle aurait un jour, lors de sa vingt-deuxième année — après être allée toute seule à Manhattan voir la première mise en scène du *Journal d'Anne Frank* —, révélé sa véritable identité. Bien sûr, je n'avais aucun des mobiles du jeune homme que j'étais alors pour continuer à développer cette fiction extravagante. Les sentiments qui avaient poussé mon imagination en ce sens quand j'avais entre vingt et trente ans avaient disparu

depuis longtemps, en même temps que les impératifs moraux dont m'avaient accablé les vénérables anciens de la communauté juive. La façon dont ils avaient dénoncé dans mes premières nouvelles publiées une manifestation sinistre de la « haine de soi du Juif » n'avait pas été sans me blesser au vif, malgré ma propre exaspération devant le pharisaïsme de leur « amour de soi du Juif », que j'avais combattu de toute la force de mon mépris, et que j'avais combattu en transformant la Amy de Lonoff en Anne Frank la jeune martyre, me racontant, avec seulement une pointe d'ironie, que je voulais l'épouser. En tant que jeune sainte juive pleine d'allant, Amy était devenue mon rempart fictif contre l'accusation cuisante.

« Vous voulez boire quelque chose ? me demanda-t-elle. Voulez-vous une bière ? »

J'aurais préféré quelque chose de plus fort, mais je ne buvais plus qu'un verre de vin à dîner parce que l'alcool aggravait mes trous de mémoire. « Non, ça va, merci. Et vous, vous avez mangé quelque chose ?

— Je ne mange pas », dit-elle. Je ne fais pas ci, je ne fais pas ça : c'était devenu également un de mes grands refrains.

« Est-ce que vous allez bien ? ai-je demandé.

— Ça allait. Pendant des mois, je n'ai pas eu de problèmes. Mais on vient de me dire que cette saleté est revenue. Voilà ce qui arrive — le destin est dans votre dos et, un jour, il jaillit en faisant “Hou !”. Quand j'ai eu la première tumeur, avant même de savoir que je l'avais, j'ai fait des choses que je ne voudrais plus faire aujourd'hui. Donné un coup de pied au chien de ma voisine. Un petit chien, dans le hall de l'immeuble, qui aboyait tout le temps et qui vous mordillait les chaussures, un chien énervant qui n'aurait même pas dû se trouver là, alors je me suis retournée et je lui ai décoché un bon coup de pied. Je me suis mise à écrire des lettres au *New York Times*. J'ai fait une crise à la bibliothèque. J'ai pété les plombs. J'étais allée à la bibliothèque voir une exposition sur E.E. Cummings. Quand je suis arrivée ici comme étudiante, j'adorais sa poésie : “je chante Olaf grand et joyeux.” Quand j'ai quitté l'exposition Cummings, j'ai vu que dans le corridor, sur les murs, il y avait une exposition beaucoup plus importante, plus spectaculaire, intitulée “Moments clefs de la littérature moderne”. De grandes photos d'écrivains accrochées au-dessus de vitrines exposant des premières éditions dans leur jaquette originale, et tout ça était d'un conformisme *politically correct* à pleurer. En temps normal, j'aurais poursuivi mon chemin, et, pendant le retour en métro, j'en aurais parlé à Manny. Il était le champion du tact — du tact, de l'esprit, de la patience. La bêtise humaine ne l'étonnait jamais. Même mort, il m'apaise infiniment.

— Au bout de quarante ans ? Est-ce qu'il n'y a eu personne d'autre pendant ces quarante années qui ait pris assez d'importance pour vous apaiser ?

— Comment cela aurait-il été possible ?

— Comment cela ne l'aurait-il pas été ?

— Après *lui* ?

— Vous aviez trente ans quand il est mort. Voir sa vie entière définie par un

unique épisode... vous étiez encore une jeune femme. » Je me retins d'ajouter : « Est-ce que tout ce qui a suivi a été réduit en miettes par ces quelques années ? » parce que la réponse était maintenant évidente. Tout, absolument tout.

« Cela pèse bien peu, fut la réponse qu'elle apporta à ce que j'avais dit.

— Alors qu'est-ce que vous avez fait ?

— Fait ? Quel mot. Fait. J'ai traduit des livres : du norvégien en anglais, de l'anglais en norvégien, du suédois en anglais, de l'anglais en suédois. Voilà ce que j'ai fait. Mais ce que je fais surtout, c'est d'errer sans but. J'ai erré, erré, et maintenant j'ai soixante-quinze ans. C'est comme ça que j'ai atteint l'âge de soixante-quinze ans, en errant sans but. Vous, vous n'avez pas fait ça. Votre vie est droite comme une flèche. Vous avez travaillé.

— Et c'est comme ça que j'ai atteint l'âge de soixante et onze ans. D'une façon ou d'une autre, comme une flèche ou en errant sans but, on arrive toujours à la fin du chemin. Vous n'êtes jamais retournée à cette villa de Florence avec quelqu'un d'autre ?

— Comment connaissez-vous la villa de Florence ?

— Parce qu'il m'en a parlé ce soir-là. Dans l'abstrait, seulement comme d'une chose à laquelle il avait pensé. Et puis, ai-je avoué, je vous ai entendus parler tous les deux. Je me suis permis de surprendre votre conversation ce soir-là.

— Comment avez-vous fait ?

— Je dormais juste au-dessous de vous. Vous n'avez pas de raison de vous rappeler ça. Il m'avait préparé le petit lit dans son bureau. J'ai grimpé sur sa table et j'ai collé mon oreille au plafond. Vous lui disiez : « Oh, Manny, nous pourrions être si heureux à Florence. » »

Apprendre ça lui a causé une joie immense. « Mon Dieu, mais quel voyou ! Quoi d'autre ? Quoi d'autre ? Avoir un témoin de quelque chose qui s'est passé il y a si longtemps — quelle bénédiction ! Dites-moi ce que vous avez entendu, voyou ! Racontez-moi tout ! »

Racontez-moi, me disait-elle, racontez-moi, s'il vous plaît, ce moment intime avec cette personne irremplaçable que j'aime et qui est morte, racontez-moi cela le jour où j'apprends le retour de la tumeur qui me précipite vers ma propre mort, en célébration de quoi j'ai mis ma robe jaune !

« Je le ferais volontiers, dis-je. Mais je ne me souviens pas de grand-chose d'autre. Je me souviens de Florence parce qu'il m'en avait parlé aussi — de la villa de Florence et de la jeune femme qui serait là-bas avec lui et grâce à qui la vie serait belle et neuve.

— Belle et neuve... il a dit ça ?

— Je crois bien. Est-ce que vous êtes allés à Florence, finalement ?

— Nous deux ? Jamais. J'y suis allée toute seule. J'y suis allée faire un séjour après sa mort. J'ai cueilli les fleurs pour son vase. J'ai écrit dans mon journal. J'ai fait les promenades à pied. J'ai loué une voiture et j'ai fait les excursions. Pendant plusieurs années, au mois de juin, j'allais là-bas dans une *pensione*, je prenais avec moi mon travail de traduction, et j'accomplissais tous les rites.

— Et vous n'avez jamais osé faire cela avec quelqu'un d'autre ?

— Pour quoi faire ?
— Comment peut-on vivre aussi longtemps dans le souvenir ?
— Cela n'a jamais été ça. Je lui parle tout le temps.
— Et il vous parle ?
— Oh oui. Nous avons surmonté sans peine l'obstacle de sa disparition. Nous sommes maintenant tellement différents des autres et nous nous ressemblons tellement. »

L'entendre dire cela me troubla fort et me fit jeter sur elle un regard perplexe, ne sachant pas si ce qu'elle avait dit était bien ce qu'elle avait eu l'intention de dire, ou si elle faisait exprès de dire des choses excessives, ou si ces paroles avaient été prononcées, en quelque sorte, de façon accidentelle par le cerveau auquel il manquait un morceau. Tout ce que je vis fut une femme qui n'était protégée par personne. Tout ce que je vis fut ce que Kliman avait vu.

« Que penserait-il de la vie que vous menez ? lui demandai-je. N'aurait-il pas voulu que vous trouviez quelqu'un ? Qu'aurait-il pensé du fait que vous ayez vécu seule toutes ces années ? » Puis j'ajoutai : « Que vous en dit-il ? »

— Il n'en parle jamais.
— Que pense-t-il du fait que vous habitiez ici, dans cet endroit ?
— Oh, nous ne nous intéressons pas à cela.
— À quoi alors ?
— Aux livres que je lis. Nous parlons de livres.
— Rien d'autre ?
— Des choses qui se passent. Je lui ai parlé de la bibliothèque.
— Qu'a-t-il dit ?
— Il a dit ce qu'il a toujours dit. Il a ri. Il a dit : "Tu prends ce genre de choses trop au sérieux."

— Que dit-il à propos de la tumeur au cerveau ?
— Je ne dois pas avoir peur. Ce n'est pas une bonne chose, mais je ne dois pas avoir peur.

— Vous croyez ce qu'il vous dit ?
— Quand nous parlons, la douleur disparaît pendant un moment.
— Il n'y a plus que l'amour.
— Oui. Absolument.
— Alors que lui avez-vous dit à propos de la bibliothèque ? Racontez-moi la suite de l'histoire.

— Oh, j'ai fait les cent pas dans le corridor en fulminant contre les photographies de ces grands écrivains qui avaient écrit les moments clefs de la littérature moderne. Je me suis emportée. Je me suis mise à crier. Deux gardiens se sont interposés, et en quelques instants je me suis retrouvée dehors sur les marches. Ils ont dû croire que j'étais une folle qui était entrée là par hasard. J'ai pensé la même chose. Une femme folle, méchante, qui rumine sa méchanceté. C'est l'époque où je m'étais mise à parler comme un vrai moulin à paroles. Ça m'arrive encore. Je le fais même quand je suis toute seule. Voyez-vous, je n'étais pas encore au courant, pour la tumeur. Je l'ai dit. Mais elle était déjà là, à l'arrière

de mon crâne, elle me mettait sens dessus dessous. Toute ma vie, chaque fois que je ne voyais pas d'issue, j'ai toujours pu me demander : Que ferait Manny ? Comment Manny réglerait-il cette situation absurde ? Toute ma vie, il a été près de moi pour me guider. J'étais amoureuse d'un grand homme. C'est quelque chose qui dure. Mais voilà que la tumeur est arrivée, et je ne pouvais plus l'entendre, pas avec ce vacarme incessant.

— Il y a des bruits ?

— Non. J'aurais dû dire "un nuage". C'est un nuage. Dans la tête, vous avez un nuage noir.

— C'était quoi, le conformisme *politically correct* à pleurer ? »

Elle rit, ou plutôt son visage, sillonné de petites rides, sans la moindre trace de la beauté qui s'y inscrivait jadis, son visage riait, mais à cause du crâne à moitié rasé avec le léger duvet qui y poussait, et la cicatrice démoniaque, le rire lui-même offrait des interprétations inquiétantes. « Vous pouvez deviner. Dans l'exposition, ils avaient Gertrude Stein, mais ils n'avaient pas Ernest Hemingway. Ils avaient Edna St. Vincent Millay, mais pas William Carlos Williams ni Wallace Stevens ni Robert Lowell. Ça n'a aucun sens. Ça a commencé par les universités, et maintenant c'est partout. Richard Wright, Ralph Ellison, et Toni Morrison, mais pas Faulkner.

— Qu'avez-vous crié ?

— J'ai crié : "Où est E.I. Lonoff ? Comment osez-vous ne pas inclure E.I. Lonoff ?" J'avais eu l'intention de dire : "Comment osez-vous ne pas inclure William Faulkner ?" mais c'est le nom de Manny qui m'est venu. Oh, il y a eu tout un attroupement.

— Et comment avez-vous découvert la présence de la tumeur ?

— J'avais des maux de tête. Des maux de tête si atroces que cela me faisait vomir. Vous allez m'aider à me débarrasser de ce Kliman, s'il vous plaît ?

— Je vais essayer.

— La chose est revenue. Je vous l'ai dit ?

— Oui.

— Quelqu'un doit protéger Manny contre cet individu. Tout ce qu'il pourra écrire sur lui ne fera que manifester le ressentiment d'un être inférieur. La réalisation de la prophétie de Nietzsche : l'art tué par le ressentiment. Avant que je sache que j'avais la tumeur, il est venu me voir. C'était juste après la fameuse scène de la bibliothèque. Je parlais déjà comme un moulin à paroles. Je lui ai servi du thé et il s'est montré très poli — ma tumeur a trouvé qu'il parlait avec brio des nouvelles de Manny, ma tumeur a vu en lui un amoureux de la littérature, un jeune homme sérieux, sorti de Harvard, qui n'avait pas d'autre but que de rétablir la réputation de Manny. Ma tumeur a trouvé Kliman engageant.

— Vous auriez mieux fait de trouver le chien engageant et de donner un coup de pied à Kliman. Comment ont-ils diagnostiqué la chose ?

— Je me suis évanouie. Un jour, je mettais la bouilloire sur le feu, et quand je suis revenue à moi j'ai vu deux agents de police penchés sur moi dans la salle des urgences à l'hôpital de Lenox Hill. Le gardien de l'immeuble avait senti l'odeur

de gaz et il m'a trouvée là », elle montrait du doigt la cuisine avec la baignoire derrière nous, « par terre, ils ont cru que j'avais voulu me suicider. Ça, ça m'a mise en colère. Tout me mettait en colère. J'étais pourtant une jeune fille douce et gentille, non ?

— Vous m'aviez paru une jeune fille bien élevée.

— Eh bien, ces flics, ils m'ont entendue. »

L'idée me frappa pour la première fois depuis que je l'avais attendue chez Pierluigi's que ce n'était pas moi qui m'étais trompé de restaurant : c'était Amy. Le retour de la tumeur la mettait à nouveau sens dessus dessous — le retour de la tumeur qui favorisait un état d'esprit lui interdisant d'éprouver de la terreur devant ce retour. Deux fois, elle m'avait parlé de ce retour, pas comme si cette soirée arrivait pour elle à la fin d'une journée dramatique, mais chaque fois comme si elle ne me parlait de rien de plus grave qu'un chèque qui n'aurait pas été honoré parce que son compte était à découvert.

Au bout d'un silence qui se prolongea entre nous pendant quelques minutes, elle me dit : « J'ai ses chaussures.

— Je ne vous suis pas.

— J'ai fini par me débarrasser de tous ses vêtements, mais je n'ai pas pu me séparer de ses chaussures.

— Où sont-elles ?

— Dans la penderie de ma chambre.

— Est-ce que je peux les voir ? demandai-je, uniquement parce qu'il me sembla que c'était ce qu'elle voulait entendre.

— Ça vous ferait plaisir ?

— Bien sûr. »

La chambre était petite et la porte de la penderie ne s'ouvrait qu'à moitié avant d'aller cogner contre le lit. Un cordon au bout effrangé pendait à l'intérieur, et quand elle tira dessus, une ampoule de faible puissance s'alluma. La première chose que je remarquai au milieu de la douzaine de vêtements accrochés là fut la robe qu'elle s'était fabriquée avec une chemise d'hôpital. Puis, rangées par terre, je vis les chaussures de Lonoff. Quatre paires, toutes alignées pointe en avant, toutes noires, toutes usagées. Quatre paires de chaussures qui étaient celles d'un mort.

« Elles sont telles qu'il les a laissées, me dit-elle.

— Vous les voyez tous les jours.

— Tous les matins. Tous les soirs. Quelquefois davantage.

— Cela ne vous fait jamais un drôle d'effet de les voir là ?

— Mais non, au contraire. Qu'est-ce qui pourrait être plus consolant que ses chaussures ?

— Il n'avait pas de chaussures marron ?

— Il ne portait jamais de chaussures marron.

— Est-ce qu'il vous arrive de les mettre ? De marcher avec ?

— Comment le savez-vous ?

— C'est humain. C'est la vie.

— Ce sont mes trésors, dit-elle.

— Ce serait aussi les miens.
— Vous en voulez une paire, Nathan ?
— Il y a longtemps que vous les avez. Vous ne devriez pas vous en séparer.
— Ce ne serait pas m'en séparer. Ce serait les transmettre. Si je dois mourir de cette tumeur, je ne veux pas que tout soit perdu.

— Je pense que vous devriez les garder. On ne sait jamais comment les choses vont tourner. Vous les regarderez peut-être encore ici pendant des années.

— Cette fois-ci, Nathan, je vais probablement mourir.

— Gardez toutes les chaussures, Amy. Gardez-les-lui là où elles sont. »

Elle tira sur le cordon qui éteignait la lumière, referma la porte de la penderie, et nous traversâmes la cuisine pour retourner dans son bureau. Je me sentais épuisé comme quelqu'un qui vient de courir quinze kilomètres à perdre haleine.

« Est-ce que vous vous rappelez de quoi vous avez parlé avec Kliman ? demandai-je, maintenant que j'avais vu les chaussures. Est-ce que vous vous rappelez ce que vous lui avez dit, le jour où vous l'avez rencontré ?

— Je ne crois pas lui avoir dit quoi que ce soit.

— Rien sur Manny, rien sur vous ?

— Je ne sais pas. Je ne saurais pas dire.

— Lui avez-vous donné quelque chose ?

— Pourquoi ? Il dit que oui ?

— Il dit qu'il a une photocopie de la moitié du manuscrit du roman de Manny. Il dit que vous lui avez promis le reste.

— Je n'aurais jamais fait ça. Je n'aurais pas pu.

— La tumeur, elle, aurait pu le faire ?

— Oh ciel. Oh mon Dieu. Oh non. »

Il y avait des feuilles volantes posées sur la table, et dans son agitation elle s'est mise à les compulsuer. « Est-ce que cela provient du roman ? demandai-je.

— Non.

— Le roman est-il ici ?

— J'ai l'original dans un coffre à la banque à Boston. Ici j'ai une copie, oui.

— Il n'a pas pu l'écrire à cause du sujet. »

Elle eut l'air paniquée. « Comment savez-vous ça ?

— C'est vous qui l'avez dit.

— J'ai dit ça ? Je ne sais pas ce que je fais. Je ne sais pas ce qui se passe. Je voudrais qu'on me laisse tranquille, avec ce livre. » Puis elle regarda les pages qu'elle avait à la main et, éclatant d'un rire joyeux, elle dit : « Ça, c'est une superbe lettre au *Times*. Tellement superbe qu'ils ne l'ont jamais publiée. Oh, ça m'est bien égal.

— Quand l'avez-vous écrite ?

— Il y a quelques jours. Il y a une semaine. Ils avaient publié un article sur Hemingway. C'était il y a peut-être un an. Il y a peut-être cinq ans. Je ne sais pas. L'article doit être là, quelque part. Je l'ai découpé, et l'autre soir je suis tombée dessus, ça m'a tellement énervée que je me suis assise pour écrire cette lettre. Un reporter était allé dans le Michigan pour essayer de retrouver les modèles ayant

inspiré les nouvelles qu'Hemingway avait situées dans ce cadre. Alors je leur ai écrit pour leur dire ce que je pensais de ça.

— Ça paraît long, pour une lettre à un journal.

— J'en ai écrit de plus longues que ça.

— Est-ce que je peux la lire ? demandai-je.

— Oh, ce ne sont que les divagations d'une vieille femme qui déraile. L'excroissance d'une excroissance. » Brusquement, elle partit dans la cuisine pour faire chauffer de l'eau et nous préparer quelque chose à manger, me laissant seul avec la lettre. Elle était écrite au stylo à bille. Au début, je pensai qu'elle n'avait pas été rédigée en une seule soirée, mais fragment par fragment sur une période de plusieurs jours, semaines ou mois, parce que la couleur de l'encre changeait, au moins deux fois par page. Puis je pensai que non, elle l'avait bien écrite d'une traite, en réaction à un article vieux de cinq ans, et que les différentes couleurs d'encre témoignaient seulement de l'état de confusion mentale dans lequel elle se trouvait. Pourtant, les phrases elles-mêmes étaient cohérentes, et sa pensée était tout sauf l'excroissance d'une excroissance.

Courrier des lecteurs :

Il fut un temps où les gens intelligents se servaient de la littérature pour réfléchir. Ce temps ne sera bientôt plus. Pendant les années de la guerre froide, en Union soviétique et dans ses satellites d'Europe de l'Est, ce furent les écrivains dignes de ce nom qui furent proscrits ; aujourd'hui en Amérique, c'est la littérature qui est proscrite comme capable d'exercer une influence effective sur la façon qu'on a d'appréhender la vie. L'utilisation qu'on fait couramment de nos jours de la littérature dans les pages culturelles des journaux éclairés et dans les facultés des lettres est tellement en contradiction avec les objectifs de la création littéraire, aussi bien qu'avec les bienfaits que peut offrir la littérature à un lecteur dépourvu de préjugés, que mieux vaudrait que la littérature cesse désormais de jouer le moindre rôle dans la société.

Voyez les pages culturelles dans le *Times* : plus il y en a, pire c'est. Dès que l'on entre dans les simplifications idéologiques et dans le réductionnisme biographique du journalisme, l'essence de l'œuvre d'art disparaît. Vos pages culturelles, ce sont des potins de tabloïde déguisés en intérêt pour « les arts », et tout ce à quoi elles touchent est converti en ce que cela n'est pas. De quelle star s'agit-il, combien cela coûte-t-il, où est le scandale ? Quelle transgression l'écrivain a-t-il commise, et ce, non pas à l'encontre d'exigences d'ordre esthétique, mais à l'encontre de sa fille, son fils, sa mère, son père, son conjoint, sa maîtresse ou son amant, son ami, son éditeur, son animal de compagnie ? Sans avoir la moindre idée de ce qu'il y a d'intrinsèquement transgressif dans l'imagination littéraire, le chroniqueur culturel se soucie sempiternellement de problèmes prétendument éthiques : « L'écrivain a-t-il le droit de... bla-bla-bla ? » Il est hypersensible à l'invasion de la

vie privée perpétrée par la littérature au cours des millénaires, en même temps qu'il se voue de façon maniaque à exposer par écrit, sans recourir à la fiction, de qui on a violé la vie privée et comment. On est frappé de voir le respect que manifestent les journalistes des pages culturelles pour les barrières de la vie privée quand il s'agit du roman.

Les nouvelles de jeunesse d'Hemingway sont situées dans le nord de l'État du Michigan, alors votre chroniqueur culturel se rend là-bas et retrouve le nom des personnalités locales qui ont soi-disant servi de modèles pour les personnages de ces nouvelles. Ô surprise, eux ou leurs descendants trouvent que Hemingway leur a fait du tort. Ces sentiments, si peu fondés ou si infantiles ou même carrément imaginaires qu'ils soient, sont pris plus au sérieux que l'œuvre littéraire, parce qu'il est plus facile pour le journaliste d'en dire quelque chose que de parler de l'œuvre littéraire. On ne remet jamais en cause l'intégrité de l'informateur — seulement celle de l'écrivain. L'écrivain travaille pendant des années dans la solitude, mise tout ce qu'il ou qu'elle a sur son écriture, pèse et soupèse chaque phrase trente-six fois, sans pour autant se soumettre aux exigences de la conscience littéraire, du discernement, du but à atteindre. Tout ce que l'écrivain construit, méticuleusement, expression après expression et détail après détail, est une ruse et un mensonge. L'écrivain n'a pas de mobile d'ordre littéraire. Décrire la réalité ne l'intéresse absolument pas. Les mobiles qui le guident sont toujours personnels et généralement méprisables.

Et savoir cela est d'un grand réconfort, car cela montre bien que non seulement ces écrivains ne valent pas mieux que nous autres, comme ils le prétendent, mais qu'ils sont pires que nous. Fameux génies !

La façon dont la vraie littérature résiste à la paraphrase et à la description — réclamant, du coup, de la *réflexion* — dérange votre chroniqueur culturel. Il ne prendra au sérieux que ce qu'il imagine être ses sources, une forme de fiction, oui, la fiction pour journaliste paresseux. La nature originale de l'imagination dans ces nouvelles de jeunesse de Hemingway (une imagination qui, en quelques pages, a transformé la nouvelle et la prose américaines) est inaccessible à votre journaliste, dont le propre style transforme en charabia nos braves mots anglais. Si vous disiez à un chroniqueur culturel : « Ne regardez qu'à l'intérieur du récit », il resterait muet. L'imagination ? Connais pas. La littérature ? Connais pas. Toutes les parties subtiles et délicates — et même celles qui ne le sont pas — disparaissent, il n'y a plus que ces gens qui ont été heurtés par ce que Hemingway a fait d'eux. Hemingway avait-il le droit...? Est-ce qu'un auteur a le droit...? Le vandalisme culturel assoiffé de sensationnel qui se travestit en défense des « arts » dans un journal réputé sérieux.

Si j'avais le pouvoir d'un Staline, je ne le gaspillerais pas à réduire au silence les romanciers. Je réduirais au silence ceux qui écrivent sur les

romanciers. J'interdirais toute discussion publique de la littérature dans les journaux, les magazines et les revues spécialisées. J'interdirais l'enseignement de la littérature dans tous les établissements scolaires, du primaire au supérieur en passant par le secondaire. Je prohiberais les groupes de lecture et les *chats* de discussion sur les livres sur Internet, et je mettrais sous surveillance les librairies pour vérifier qu'aucun vendeur ne parle de livres avec un client, et que les clients n'osent pas se parler entre eux. Je laisserais les lecteurs seuls avec les livres, pour qu'ils puissent en faire ce qu'ils veulent en toute liberté. Je ferais cela pendant autant de siècles qu'il en faudrait pour désintoxiquer la société du poison de votre charabia.

Amy Bellette

Si j'avais lu ces pages sans connaître Amy, j'aurais pris l'argumentation au premier degré et je n'aurais pas manqué d'une certaine sympathie pour cette explosion de colère, même si le fait que je m'étais mis hors de la portée de ce qu'Amy appelait les « chroniqueurs culturels » me libérait de tout besoin de jamais y penser ou d'en parler comme elle le faisait, ce qui était une bénédiction. Toutefois, dans les circonstances présentes, la clef de ce qui avait dicté la lettre et son intérêt pour moi me semblaient se trouver dans quelques lignes du deuxième paragraphe, que je relus pendant qu'Amy continuait à préparer dans la cuisine une dinette de thé, de toasts et de confiture. « Quelle transgression l'écrivain a-t-il commise, et ce, non pas à l'encontre d'exigences d'ordre esthétique, mais à l'encontre de sa fille, son fils, sa mère, son père, son conjoint, sa maîtresse ou son amant, son ami, son éditeur, son animal de compagnie ? » Était-il possible que « demi-sœur » n'apparût pas dans la liste de ceux à l'encontre de qui étaient commises les transgressions parce qu'elle n'avait pas pleinement conscience de ce qui commandait son indignation, ou était-ce parce qu'elle le savait fort bien et qu'elle contrôlait la rédaction de sa lettre, ligne à ligne, pour s'assurer que la « demi-sœur » ne serait pas introduite en fraude par la tumeur ?

Il m'apparut que la lettre au *Times* avait surtout à voir avec Richard Kliman.

Quand elle sortit de la cuisine, apportant sur un plateau notre en-cas, je dis : « Et quelle note Manny vous a-t-il donnée pour des phrases si pertinentes et si cinglantes ?

— Il ne m'a pas donné de note.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce n'est pas moi qui l'ai écrite.

— Alors qui ?

— C'est lui.

— Vraiment ? Au début, vous m'avez dit que c'étaient les divagations d'une vieille femme qui déraile.

— Ce n'était pas entièrement vrai.

— Comment ça ?

— C'est lui qui l'a dictée. Ce sont ses mots à lui. Il m'a dit : « Nous, les gens

qui lisons et qui écrivons, nous sommes finis, nous sommes des fantômes qui assistons à la fin de l'ère littéraire — prends ça en note." J'ai fait comme il m'a dit. »

Je restai à l'écouter jusqu'à minuit largement passé. Je ne parlai guère, j'entendis beaucoup de choses, et je fus enclin à croire presque tout ce que j'entendais, et à me montrer capable d'en débrouiller le sens. Il n'y eut jamais tentative délibérée de me tromper, pour autant que je sache. C'est plutôt que la divulgation rapide d'une telle accumulation d'informations faisait que les détails de ses nombreux récits étaient si emmêlés entre eux que parfois cela donnait l'impression qu'elle était entièrement à la merci de la tumeur. Ou que la tumeur renversait tout simplement les obstacles que viennent d'ordinaire interposer les inhibitions et les conventions. Ou qu'il y avait seulement là une femme terriblement seule et malade qui ne se lassait pas de l'intérêt qu'un homme lui manifestait après toutes ces années où elle avait dû s'en passer, une femme qui, cinquante ans plus tôt, avait vécu avec l'être brillant, l'être bien-aimé dont l'intégrité, qui pour elle était la clef de voûte de sa majesté à la fois en tant qu'écrivain et en tant qu'homme, était maintenant menacée de destruction par l'inexplicable « ressentiment d'un être inférieur » qui s'était intronisé biographe du bien-aimé. Peut-être que le flot débordant de paroles ne révélait rien d'autre que la profondeur et l'ancienneté de sa souffrance, et l'interminable durée de sa solitude.

C'était curieux d'observer un esprit à la fois si comprimé et si distendu. Et quelquefois, de façon inquiétante, manquant totalement la cible, comme lorsque, après avoir discoursu pendant plusieurs heures, elle me regarda d'un air las et, avec peut-être plus d'ironie que je n'en sus discerner, me demanda : « Ai-je jamais été mariée avec vous ? »

Je ris et répondis : « Je ne crois pas. Mais il m'est arrivé de l'envisager.

— Notre mariage ?

— Oui, quand j'étais jeune homme, quand nous nous sommes rencontrés chez les Lonoff. Je me suis dit que ce serait merveilleux d'être marié avec vous. Vous étiez captivante.

— C'est vrai ?

— Oui, vous étiez réservée, bien élevée, mais il n'y a pas de doute, vous aviez quelque chose de spécial.

— Je n'avais pas la moindre idée de ce que je faisais.

— À l'époque ?

— À l'époque, maintenant, toujours. Je n'avais pas la moindre idée du risque que je prenais avec cet homme qui était tellement plus âgé que moi. Mais il était irrésistible. C'était vraiment quelqu'un. J'étais si fière de moi pour avoir inspiré son amour. Comment avais-je fait ? J'étais si fière de ne pas avoir peur de lui. Et en même temps j'étais terrifiée : terrifiée par Hope, et par ce qu'elle allait faire, et par ce que je lui faisais à elle. Et je n'avais pas la moindre idée de la blessure que je lui infligeais à lui. J'aurais dû vous épouser. Mais Hope a rompu, et je suis partie

avec E.I. Lonoff. Trop naïve pour comprendre quoi que ce soit, pensant que je prenais un grand risque, que je me comportais en femme audacieuse, j'ai en fait retrouvé mon enfance, Nathan. La vérité, c'est que je ne l'ai jamais quittée. Je mourrai enfant. »

Une enfant parce qu'elle était avec quelqu'un qui était tellement plus âgé ? Parce qu'elle restait dans son ombre, levant toujours les yeux vers lui avec adoration ? Pourquoi cette union traumatisante qui avait dû détruire beaucoup de ses illusions était-elle une force qui la maintenait dans l'enfance ? « Ce qui ne veut pas dire que vous étiez puérile, ai-je dit.

— Non, en effet.

— Alors je ne comprends pas, sur le fait d'être une enfant.

— Dans ce cas, je suppose que je dois vous expliquer. »

Et c'est là que la biographie légendaire dont je l'avais investie en 1956 fut remplacée par la biographie véritable qui, si elle était moins chargée de signification morale que ce que comportait alors pour moi ma propre invention, était, sur le plan des faits, proche de ce que j'avais concocté. Il ne pouvait en être autrement, car tout était arrivé sur le même continent marqué par le destin, à un membre de la même génération marquée par le destin du même ennemi marqué par le destin de la race supérieure. Se défaire de la transformation que j'avais effectuée sur elle ne permettait pas d'effacer le sort auquel ses parents n'avaient pas été moins exposés que la famille d'Anne Frank. Il s'agissait là d'une catastrophe dont aucun esprit ne pourrait jamais réécrire les dimensions, qu'aucune imagination ne pourrait défaire, et dont personne ne pourrait chasser le souvenir, même pas la tumeur, jusqu'à ce qu'elle ait tué Amy.

C'est ainsi que j'appris qu'Amy ne venait pas des Pays-Bas, où je l'avais cachée dans le grenier condamné au-dessus d'un entrepôt donnant sur un canal d'Amsterdam qui deviendrait plus tard le sanctuaire voué au souvenir d'une martyre, mais de Norvège : de Norvège, de Suède, de Nouvelle-Angleterre, de New York, bref, en fin de compte de nulle part, comme nombre d'autres enfants juifs de son époque nés en Europe plutôt qu'en Amérique, et qui avaient miraculeusement échappé à la mort au cours de la Deuxième Guerre mondiale, bien que leur jeunesse eût coïncidé avec la maturité d'Hitler. C'est ainsi que j'appris les circonstances de ce calvaire dont la réalité ne cesse jamais de susciter, en même temps que la colère, l'incrédulité. Chez l'auditeur. Chez la narratrice, il n'y avait pas de véhémence. Et certainement pas de scepticisme. Plus elle avançait dans le récit de ses épreuves, plus son ton devenait trompeusement neutre. Comme si un tel malheur pouvait jamais relâcher son emprise.

« Ma grand-mère venait de Lituanie. Du côté de mon père, la famille venait de Pologne.

— Comment se fait-il qu'ils aient atterri à Oslo ?

— Mes grands-parents avaient pris le départ pour l'Amérique, depuis la Lituanie. Quand ils sont arrivés à Oslo, on les a empêchés de poursuivre leur route, et mon grand-père a été obligé d'y rester. Ce sont les représentants américains qui ont fait barrage, et il n'a pas obtenu les papiers nécessaires. Ma

mère et mon oncle sont nés à Oslo. Mon père était allé en Amérique, disons comme une aventure de jeunesse. Il était en train de rentrer en Pologne quand la Première Guerre mondiale a éclaté. À ce moment-là, il était en Angleterre, et il ne voulait pas rentrer pour se faire enrôler dans l'armée. Alors il s'est arrêté en Norvège. 1915. Et il a rencontré ma mère. Jusque-là, on n'avait pas laissé entrer les Juifs en Norvège. Mais il y eut un écrivain norvégien célèbre qui fit campagne pour les Juifs, et en 1905 on commença à les laisser entrer. Mes parents se sont mariés en 1915. Nous étions cinq enfants, quatre frères et moi.

— Et tout le monde a été sauvé, demandai-je, faisant l'hypothèse optimiste, la mère, le père, vos quatre frères ?

— Pas ma mère ni mon père ni mon frère aîné.

— Qu'est-il arrivé ?

— En 1940, quand les Allemands sont arrivés, ils n'ont rien fait. En apparence, tout était normal. Mais en octobre 1942, ils ont arrêté tous les hommes juifs de dix-huit ans et plus.

— Les Allemands ou les Norvégiens ?

— Ce sont les Allemands qui donnaient les ordres, mais c'étaient les nazis norvégiens, les "quislings" qui les exécutaient. À cinq heures du matin, ils sont apparus à la porte. Ma mère a dit : "Oh, je pensais que vous étiez l'ambulance. Je viens d'appeler le docteur. Mon mari a eu une crise cardiaque. Il est couché. Vous ne pouvez pas l'approcher." Nous, les enfants les plus petits, on pleurait.

— Elle avait inventé cette histoire ? ai-je demandé.

— Oui. Elle était très forte, ma mère. Elle les a suppliés, et suppliés, et ils ont dit d'accord, on reviendra à dix heures, voir s'il est parti. Alors elle a appelé le docteur, et on a emmené mon père à l'hôpital. À l'hôpital, il a organisé son départ pour la Suède. Mais il avait peur que, lorsqu'ils s'apercevraient qu'il s'était enfui, ils viennent nous chercher. Alors il a attendu presque un mois, et un matin l'hôpital nous a appelés pour dire que la Gestapo était là. Même au téléphone, on entendait des cris à l'arrière-plan. Nous n'habitions pas loin de l'hôpital, alors ma mère, mes frères et moi, on y a couru. J'avais treize ans. Mon père était allongé sur une civière. On les a suppliés de ne pas l'emmener.

— Est-ce qu'il était malade ?

— Non, il n'était pas malade. Mais ça n'aurait rien changé. Ils l'ont emmené. On est allés à la maison, c'était le mois de novembre, on a pris des vêtements chauds pour lui et on est retournés au QG nazi. On a essayé de parler à des gens, on a pleuré, on leur a dit qu'il était malade, qu'il ne portait rien d'autre que sa chemise d'hôpital, mais ça n'a servi à rien. On a dit qu'on allait rentrer chez nous et qu'on reviendrait le lendemain, mais ils nous ont dit : "Vous ne pouvez pas rentrer chez vous, vous êtes en état d'arrestation." Ma mère a dit non. Ma mère avait une forte personnalité, elle a dit : "Nous sommes des Norvégiens comme tous les autres, on ne va pas nous arrêter." Il y a eu toute une discussion, mais au bout d'un moment, ils nous ont laissés rentrer chez nous. Dehors il faisait nuit. On était dans le noir. Ma mère a dit que nous ne pouvions pas rentrer à la maison — elle était sûre que si on le faisait, ils viendraient nous chercher le

lendemain matin.

« Alors on était là, dehors dans la rue plongée dans le noir, et à ce moment-là, il y a eu un raid aérien. Au milieu de toute la cohue, l'un de mes grands frères a disparu, et mon frère aîné, qui venait de se marier, est allé se cacher dans la famille de sa femme. Cela laissait ma mère, les deux petits frères et moi. Quand l'alerte a été terminée, j'ai dit à ma mère : "La dame qui tient la boutique de fleurs est très gentille avec moi. Je sais que ce n'est pas une sympathisante nazie." Ma mère m'a dit de l'appeler. Alors on a trouvé un téléphone, je l'ai appelée et j'ai dit : "Est-ce qu'on peut venir chez vous faire une petite fête ?" Elle a compris, et elle a dit oui. "Faites bien attention en venant", a-t-elle dit. Alors on y est allés, et elle nous a gardés chez elle. Mais on ne pouvait pas marcher sur le plancher, il fallait qu'on reste serrés les uns contre les autres sur le divan. Elle était amie avec ses voisins de palier, et le lendemain matin, elle est allée les voir. Ils avaient un contact avec la Résistance. C'étaient des Norvégiens qui n'étaient pas juifs, lui était chauffeur de taxi, et il nous a dit qu'ils regroupaient tous les Juifs pour les déporter. Ce soir-là, il est revenu avec deux autres hommes, et ils ont emmené mes deux petits frères, de douze et onze ans. Ils ont dit qu'il faudrait que nous, on attende. Ils reviendraient nous chercher. Ça voulait dire ma mère et moi. Mais quand ils sont revenus, ils ont dit qu'ils ne pouvaient en emmener qu'une à la fois. J'ai dit à ma mère : "Si c'est moi qui pars, est-ce que tu viendras me rejoindre ? — Bien sûr, a-t-elle dit. Je ne te laisserai jamais tomber." J'ai appris par la suite que plus tard ce soir-là elle avait été emmenée en taxi, des hommes armés, des résistants qui, en sortant d'Oslo, ont pris avec eux une autre femme et un petit garçon, une mère et son fils que ma mère connaissait de nom. Oslo était une petite communauté. La plupart des Juifs se connaissaient entre eux. En tout cas, ils sont sortis d'Oslo, et on ne les a plus jamais revus. Pendant ce temps-là, on m'avait emmenée et mise dans un train. Dans le train, il y avait un officier nazi avec une croix gammée sur son brassard. On m'a expliqué que, quand il descendrait, il me ferait un clin d'œil et que je devrais le suivre. J'étais sûre que c'était un piège. Il est descendu près de la frontière avec la Suède, alors je suis descendue, un autre homme m'a prise en charge et on a commencé à marcher. À travers bois. On a marché, on a marché. Celui qui vous accompagne repère les marques sur les troncs d'arbre. C'est une longue marche, huit ou dix kilomètres. On a marché jusqu'en Suède. On a traversé les bois pour arriver jusqu'aux champs. Et mon frère qu'on avait perdu le soir du raid aérien — c'est lui qui m'a accueillie. Il croyait qu'il avait perdu toute sa famille. Ensuite, mes deux petits frères sont arrivés, et finalement, moi. Mais c'est tout. On a attendu ma mère et mon frère marié, mais ils ne sont jamais arrivés. »

Quand elle a eu fini, j'ai dit : « Maintenant je comprends.

— Dites-moi, je vous prie. Vous comprenez quoi ?

— Pour la plupart des gens, dire "Je n'ai pas quitté mon enfance de toute ma vie" veut dire quelque chose comme "Je n'ai pas perdu mon innocence, et je n'ai connu que des joies". Pour vous, dire "Je n'ai pas quitté mon enfance" veut dire "Cette histoire affreuse ne m'a pas quittée, la vie entière a été une histoire

affreuse”. Ça veut dire “J’ai connu une telle souffrance dans ma jeunesse que, sous une forme ou une autre, cette souffrance ne m’a plus jamais quittée”.

— Plus ou moins », a-t-elle répondu.

Si tard qu’il fût quand je suis rentré à l’hôtel, je me suis immédiatement mis au travail pour noter tout ce que je pouvais me rappeler de ce que m’avait raconté Amy concernant sa fuite hors de la Norvège occupée vers la Suède qui était neutre, et les années qu’elle avait passées avec Lonoff, et le roman qu’il n’était pas arrivé à finir pendant qu’ils vivaient ensemble à Cambridge, puis à Oslo, puis de retour à Cambridge, où il était mort. Trois ou quatre ans plus tôt, j’aurais pu garder en tête l’essentiel de son monologue pendant des jours entiers — ma mémoire avait toujours été, depuis ma plus tendre enfance, une ressource précieuse, du lest pour quelqu’un qui, pour des raisons professionnelles, avait toujours besoin de tout mettre par écrit. Mais maintenant, moins d’une heure après avoir quitté Amy, je devais attendre patiemment que mes souvenirs reviennent pour reconstituer du mieux que je pouvais ce qu’elle m’avait confié. Au début, c’était une lutte, et j’étais souvent découragé et me demandais pourquoi je m’entêtais à essayer de faire ce qui, clairement, n’était plus à ma portée. Cependant, j’étais trop stimulé par elle et par sa situation pitoyable pour ne pas le faire, trop habitué à cet exercice pour m’y soustraire, trop soumis à la force qui gouvernait mon esprit et faisait qu’il était mien. À trois heures du matin, j’avais rempli quinze pages de papier à lettres de l’hôtel, recto verso, avec tout ce que j’étais arrivé à me rappeler des épreuves d’Amy, me demandant, pendant que j’écrivais, lesquelles de ces histoires elle avait racontées à Kliman, et comment, tout plein de ses propres objectifs, il les transformerait, les embrouillerait, les déformerait, les comprendrait et les interpréterait de travers, me demandant ce qu’on pouvait faire pour la délivrer de lui avant qu’il se serve d’elle pour faire de tout ça un méli-mélo, et une imposture. Je me demandais lesquelles de ces histoires elle avait elle-même transformées, embrouillées, déformées, comprises et interprétées de travers.

« Il s’est mis à écrire complètement à l’inverse de son style à lui, m’avait-elle dit. Avant, il essayait de voir ce qu’il pouvait soustraire. Là, c’était ce qu’il pouvait ajouter. Il voyait son style laconique comme un obstacle, et en même temps il détestait ce par quoi il le remplaçait. Il disait : “C’est ennuyeux. C’est interminable. Ça n’a pas de forme. Pas de structure.” Je lui disais : “Pas que tu puisses imposer. La structure s’imposera d’elle-même. — Quand ? Quand je serai mort ?” Il était devenu amer, coupant — à la fois l’homme et l’écrivain, métamorphosés du tout au tout. Mais il lui fallait donner un sens au bouleversement de sa vie, alors il a écrit son roman, et il est resté bloqué pendant des semaines. Il disait : “Je ne pourrai jamais publier ça. Ce n’est pas cela que les gens veulent de moi. Mes enfants me détestent bien assez sans ça.” Et j’étais chaque fois persuadée qu’il regrettait d’être parti avec moi. Hope l’avait mis à la porte à cause de moi. Ses enfants s’étaient retournés contre lui à cause de moi. Je n’aurais jamais dû rester. Mais comment pouvais-je partir alors que c’était la

chose que je voulais depuis si longtemps ? Il m'a même dit de partir. Mais je ne pouvais pas. Il n'aurait jamais pu survivre tout seul. Et de toute manière, il n'a pas survécu. »

L'apogée de la soirée, ce fut la requête que me fit Amy au moment où j'étais à la porte, prêt à partir. Avant cela, je lui avais demandé une enveloppe, une enveloppe postale, et j'avais mis dedans tout l'argent liquide que j'avais sur moi, sauf ce dont j'aurais besoin pour rentrer à l'hôtel en taxi. Je m'étais dit que ce serait plus facile pour elle d'accepter l'argent de cette façon. Je lui ai tendu l'enveloppe, et je lui ai dit : « Prenez ça. Dans quelques jours, je vous enverrai un chèque. Je veux que vous l'encaissiez. » J'avais écrit mon adresse et mon numéro de téléphone dans les Berkshires sur l'enveloppe. « Je ne sais pas ce que je peux faire pour Kliman, mais je peux vous aider financièrement, et je tiens à le faire. Manny Lonoff m'a traité comme un homme à une époque où je n'étais rien d'autre qu'un garçon ayant publié deux ou trois nouvelles. Cette invitation dans sa maison valait mille fois ce qu'il y a dans cette enveloppe. »

Elle ne m'opposa pas la résistance à laquelle je m'étais préparé mais tendit simplement la main et accepta l'enveloppe, puis, pour la première fois, elle se mit à pleurer. « Nathan, me dit-elle, vous ne voulez pas être, vous, le biographe de Manny ?

— Oh, Amy, je ne saurais pas par où commencer. Je ne suis pas un biographe. Je suis un romancier.

— Mais cet épouvantable Kliman, est-ce un biographe ? C'est un imposteur. Il salira tout et tout le monde et fera passer cela pour la vérité. C'est l'intégrité de Manny qu'il cherche à détruire — et ce n'est même pas cela qu'il veut. C'est comme ça qu'on s'y prend aujourd'hui — on livre l'écrivain à la critique. On établit le compte définitif de tout ce qu'on peut lui reprocher. Détruire des réputations, voilà ce que font ces petites nullités pour prétendre être quelqu'un. Les valeurs des gens, leurs obligations, leurs vertus, leurs règles de conduite ne sont rien qu'une couverture, un camouflage visant à cacher la boue répugnante qui se trouve en dessous. Est-ce à cause de leur pouvoir que tout le monde est fasciné par leurs fautes ? Est-ce une forme d'hypocrisie de leur part d'être faits de chair et de sang ? Oh, Nathan, j'ai eu cette sacrée tumeur, et j'ai commis des erreurs de jugement. J'ai commis avec ce Kliman des erreurs qui étaient impardonnables *même* avec la tumeur. Et maintenant je n'arrive pas à me débarrasser de lui. *Manny* n'arrive pas à se débarrasser de lui. On ne saura pas qu'il y eut un jour une imagination libre, unique, qui s'est répandue sur le monde et qui portait le nom de E.I. Lonoff — tout sera vu à travers la lentille de l'inceste. Avec ça, il mettra à la poubelle chacun des livres de Manny, chacun des mots magnifiques qu'il a écrits, et personne ne pourra jamais se faire la moindre idée de tout ce qu'était cet homme, ne saura jamais avec quel acharnement il a travaillé, avec quelle précision maniaque, quel savoir-faire, ni quel but était le sien. Un homme droit, consciencieux, scrupuleux à l'extrême, qui avait pour unique ambition de produire des œuvres durables de fiction, il le présentera comme un simple paria. C'est à cela que se réduira tout ce que Manny aura

accompli sur terre — ce sera le seul trait de lui qu'on retiendra ! Qu'on condamnera ! Tout sera réduit à néant par cette chose ! »

« Cette chose » étant l'inceste.

« Vous voulez que je reste encore un peu ? ai-je demandé. Je peux rentrer ? »

Et nous sommes retournés dans son bureau, où elle s'est rassise à sa table, et où j'ai eu la stupéfaction de l'entendre me dire sans préambule — et sans verser une larme : « Manny a eu une liaison incestueuse avec sa sœur.

— Qui a duré combien de temps ?

— Trois ans.

— Comment ont-ils fait pour cacher cela pendant trois ans ?

— Je n'en sais rien. Avec la ruse propre aux amants. Avec de la chance. Ils ont mis autant de plaisir à tenir secrète leur relation qu'à la mener à bien. Cela ne les a pas tourmentés. Je suis bien tombée amoureuse de lui, pourquoi pas elle ? J'étais son étudiante, j'étais deux fois plus jeune que lui, il n'a pas fait obstacle à notre liaison. Eh bien, là non plus. »

C'était donc là le sujet du roman qu'il n'arrivait pas à écrire, et la raison pour laquelle il n'arrivait pas à l'écrire, et pour laquelle il avait dit qu'il ne pourrait jamais le publier. Tant qu'il était marié avec Hope, me dit Amy, il n'avait jamais parlé à personne du fait qu'il avait eu une sœur, et bien évidemment pas écrit un mot sur leur relation sexuelle illicite d'adolescence. Après qu'ils eurent été découverts ensemble par un ami de la famille et que le scandale eut été révélé à leurs voisins de Roxbury, Frieda fut emmenée en toute hâte par les parents pour entamer avec eux une nouvelle vie dans l'atmosphère moralement pure de la Palestine des pionniers sionistes. Manny fut déclaré coupable, dénoncé comme monstre, comme celui qui avait corrompu sa sœur aînée et entraîné le déshonneur de la famille, et, pour purger sa peine, on le laissa, à dix-sept ans, se débrouiller tout seul à Boston. S'il était resté marié avec Hope, il aurait continué à écrire ses nouvelles elliptiques, brillantes, et n'aurait jamais eu à risquer, de près ou de loin, de voir exposée au grand jour sa honte cachée. « Mais quand il fut une nouvelle fois rejeté par sa famille du fait qu'il vivait avec une très jeune femme, m'expliqua Amy, quand le désordre vint perturber la discipline de Manny pour la deuxième fois, tout s'écroula. Lorsqu'il avait été abandonné par sa famille à Boston, il n'avait que dix-sept ans, il était sans le sou et frappé d'anathème. Toutefois, si cruelle qu'ait été cette exclusion, c'était un garçon fort, il survécut, et il se transforma en tout ce qui était à l'inverse d'un anathème. Mais la deuxième fois, quand c'est lui qui abandonna sa famille, il avait plus de cinquante ans, et il ne s'en est jamais remis.

— Bon, lui dis-je, ceci, c'est ce qu'il a *écrit* sur lui à dix-sept ans, mais ce n'est pas ce qu'il vous a dit à vous sur sa vie à dix-sept ans. »

Mon affirmation l'agaça. « Pourquoi vous mentirais-je ?

— Je me demande seulement si vous ne confondez pas. Vous me dites qu'il vous a dit cela sur lui et que vous étiez au courant avant qu'il commence à écrire le livre.

— Je n'ai été au courant que lorsque le livre a commencé à le rendre fou. Non,

avant je n'en savais rien. Personne au cours de sa vie adulte n'en a jamais rien su.

— Alors je ne comprends pas pourquoi il vous l'a dit, pourquoi il ne vous a pas dit, tout simplement : « Ça me rend fou, parce que c'est quelque chose que je n'arrive pas à concevoir. Ça me rend fou, parce que j'ai entrepris d'imaginer quelque chose que je n'arrive pas à imaginer. » Il essayait d'être à la hauteur d'une tâche dont il ne pouvait pas s'acquitter. Il imaginait non ce qu'il avait fait, mais ce qu'il était incapable de faire. Ce n'était pas le premier.

— Nathan, je sais ce qu'il m'a dit.

— Vraiment ? Décrivez-moi les circonstances dans lesquelles Manny vous a dit que le livre qu'il écrivait, contrairement à tout ce qu'il avait écrit jusque-là, était entièrement tiré de son histoire personnelle. Retrouvez pour moi l'époque et le lieu. Souvenez-vous des mots qui ont été employés.

— Tout ça, c'était il y a des siècles. Comment pourrais-je me souvenir de ces choses ?

— Mais si c'était là son plus grand secret, et si cela le hantait depuis si longtemps — ou même si cela avait été refoulé pendant si longtemps —, alors le fait d'en parler ouvertement aurait été comparable à l'aveu de Raskolnikov à Sonia. Après toutes ces années passées à étouffer l'explosion familiale, son aveu aurait été inoubliable. Alors dites-moi. Dites-moi à quoi cela ressemblait, son aveu.

— Pourquoi m'attaquez-vous de cette façon ?

— Amy, personne ne vous attaque, surtout pas moi. Écoutez-moi, s'il vous plaît. » Et cette fois, lorsque je m'assis, je choisis délibérément de m'installer dans le fauteuil de Lonoff (« Quoi ! *Vous* ici ? ») et de lui parler dans cette position. « La source du récit d'inceste de Manny n'est pas dans sa vie. Cela n'est pas possible. La source, c'est la vie de Nathaniel Hawthorne.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, comme si je l'avais soudain tirée du sommeil. J'ai manqué quelque chose ? Qui parle de Hawthorne ?

— C'est moi. Et à juste titre.

— Vous me déboussolez complètement.

— Ce n'est pas mon but. Écoutez-moi. Vous ne serez plus déboussoyée. Je veux que les choses soient parfaitement claires pour vous.

— Oh, comme ma tumeur va être contente.

— Écoutez-moi, s'il vous plaît, dis-je. Je ne peux pas écrire la biographie de Manny, mais je peux écrire la biographie de ce livre. Et vous aussi. Et c'est ce que nous allons faire. Vous savez bien comme l'esprit d'un écrivain est fluctuant. Il met tout en mouvement. Il déplace les choses, il les intervertit. La façon dont ce livre est né, c'est clair comme de l'eau de roche. Manny connaissait parfaitement la vie des écrivains, en particulier ceux de Nouvelle-Angleterre, si proches de là où il avait vécu avec Hope pendant plus de trente ans. S'il était né et avait été élevé dans les Berkshires cent ans plus tôt, Hawthorne et Melville auraient été ses voisins. Il avait étudié leurs œuvres. Il avait lu si souvent leur correspondance qu'il en connaissait des extraits par cœur. Bien sûr, il savait ce que Melville avait dit de son ami Hawthorne. Que Hawthorne avait vécu avec « un grand secret ». Et

il savait ce que des chercheurs peu orthodoxes avaient tiré de cette remarque, ainsi que d'autres faites par les membres de la famille ou des amis, concernant le quant-à-soi de Hawthorne. Manny connaissait les hypothèses savantes, astucieuses, invérifiables, sur Hawthorne et sa sœur Elizabeth, et donc, en cherchant une histoire qui puisse résumer les caractéristiques improbables de sa propre vie, qui lui permette d'examiner toutes les nouvelles émotions surprenantes qui l'avaient transformé, comme vous l'avez dit, en un homme si différent de ce qu'il était, il s'est approprié ces hypothèses sur Hawthorne et sa ravissante, captivante sœur aînée. Pour cet écrivain résolument hermétique à l'autobiographie, ayant le bonheur de posséder le génie de la transformation radicale, ce choix était presque incontournable. C'est ce qui l'a sorti de l'impasse, et lui a permis d'éliminer les éléments personnels. La fiction pour lui n'avait jamais été la représentation. C'était de la méditation sous forme narrative. Il a pensé : "J'en ferai ma réalité." » Cependant que, justement, je faisais le même type de raisonnement : Je m'approprierais cette réalité, celle d'Amy, celle de Kliman, celle de tout le monde. Et pendant l'heure qui suivit, c'est ce que je fis, poursuivant dans l'éblouissement cette logique jusqu'au point d'y croire moi-même.

1. T.S. Eliot, *Little Gidding*, traduction de Pierre Leyris, Le Seuil, 1969. (N.d.T.)

Mon cerveau

LUI

Pourquoi une femme comme vous se marierait-elle à vingt-cinq ou vingt-quatre ans ? À mon époque, il allait de soi qu'une femme aurait déjà un enfant à vingt-quatre ou vingt-cinq, ou même vingt-deux ans. Mais de nos jours... dites-moi... vous savez, je n'y connais rien. Je n'ai aucune expérience.

ELLE

Eh bien, à part le fait évident d'avoir rencontré quelqu'un dont je suis tombée amoureuse, et qui est tombé follement amoureux de moi, et quelqu'un qui... bref, à part tous ces aspects évidents, c'est sans doute pour la raison exactement inverse — parce qu'à mon époque personne ne fait ce genre de chose. Si tout le monde le faisait quand vous aviez mon âge, je suis la seule que je connaisse de ma promotion, la seule parmi mes amies qui après Harvard sont venues habiter New York qui (*elle rit*)... qui se soit mariée à vingt-cinq ans. C'était comme une aventure risquée dans laquelle nous nous embarquions tous les deux.

LUI

(*Ayant peine à la croire :*) C'est vrai ?

ELLE

C'est vrai. (*Elle rit à nouveau.*) Pourquoi vous mentirais-je ?

LUI

Qu'est-ce que vos amis en ont pensé, quand vous avez fait ça ?

ELLE

Les gens étaient... personne n'a été choqué. Les gens étaient contents. Mais j'ai été la première à le faire. À oser « faire une fin ». J'aime bien être la première.

LUI

Pourtant, vous n'avez pas d'enfants.

ELLE

Non, pas encore. En tout cas, pas pour le moment. Je crois que nous souhaitons nous établir un peu plus avant que cela n'arrive.

LUI

En tant qu'écrivains.

ELLE

Oui. Oui. Ça fait partie du projet d'aller nous installer là-bas. On va travailler, travailler.

LUI

Par opposition à...?

ELLE

Par opposition au fait de travailler, d'habiter ici, d'être enfermés dans un appartement en pleine ville, de se heurter tout le temps l'un à l'autre, et de voir tout le temps nos amis. Ces derniers temps, je suis tellement énervée que je ne tiens pas en place. Je n'arrive pas à travailler. Je n'arrive à rien. Alors je crois que si on règle ce problème, j'aurai un peu plus de chances d'arriver à quelque chose.

LUI

Mais pourquoi avoir choisi ce garçon pour vous marier ? Est-ce que c'est la personne la plus excitante que vous ayez trouvée ? Vous avez dit que vous cherchiez l'aventure. Je l'ai rencontré. Je l'aime beaucoup, il a été extrêmement gentil avec moi au cours de ces dernières vingt-quatre heures, mais j'aurais imaginé que Kliman serait plus du côté de l'aventure. Il était votre amant à l'université — exact ?

ELLE

Il serait impossible d'être mariée avec Richard Kliman. C'est une pile électrique. Il a d'autres qualités. Pourquoi Billy ? Il est intelligent, je l'ai trouvé intéressant, nous pouvions parler pendant des heures, il ne m'ennuyait jamais. Il est gentil, et je sais, on pense généralement que quelqu'un de gentil ne peut pas être intéressant. Bien sûr, je sais tout ce qu'il n'est pas : il manque d'intensité, ce n'est pas du vif-argent, mais qui voudrait ça ? Il peut être délicat, il peut être charmant, et il m'adore. Il m'adore littéralement.

LUI

Et vous, vous l'adorez ?

ELLE

Je l'aime énormément. Mais lui m'adore d'une autre façon. Il part s'installer pendant un an dans le Massachusetts parce que c'est ce que je veux. Lui n'en a pas envie. Je ne ferais sans doute pas ça pour lui.

LUI

Mais c'est vous qui avez l'argent. Bien sûr, qu'il fait ça pour vous. Vous vivez tous les deux sur votre argent, non ?

ELLE

(*L'air un peu stupéfaite devant un tel franc-parler* :) Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

LUI

Écoutez, vous avez publié une nouvelle dans le *New Yorker*, et lui, jusqu'ici, n'a encore rien publié dans un magazine à grand tirage. Qui paie le loyer ? C'est votre famille.

ELLE

Bon, maintenant, c'est mon argent. Cela provient de ma famille, mais maintenant c'est mon argent à moi.

LUI

Donc il vit sur votre argent.

ELLE

Vous êtes en train de me dire que c'est pour ça qu'il part s'installer avec moi dans le Massachusetts ?

LUI

Non, non. Ce que je dis, c'est qu'il vous est redevable de quelque chose d'important.

ELLE

Oui, sans doute.

LUI

Vous n'avez pas l'impression d'avoir un certain avantage sur lui du fait que vous ayez de l'argent, et lui pas ?

ELLE

Oui, sans doute. Il y a beaucoup d'hommes que cette situation mettrait mal à l'aise.

LUI

Et beaucoup d'hommes qui prendraient fort bien la chose.

ELLE

Oui, il y en a qui seraient ravis ! (*Riant* :) Il ne fait partie ni des uns ni des autres.

LUI

Ça représente beaucoup d'argent ?

ELLE

L'argent n'est pas un problème.

LUI

Quelle chance vous avez.

ELLE

(*Presque avec émerveillement, comme si cela l'étonnait chaque fois qu'elle s'en souvient* :) Oh oui, c'est vrai.

LUI

C'est de l'argent du pétrole ?

ELLE

Oui.

LUI

Est-ce que votre père est un ami du père de George Bush ?

ELLE

Ils ne sont pas amis. George le père est un peu plus vieux. Ils font des affaires. (*D'un ton catégorique* :) Ce ne sont pas des amis.

LUI

Ils ont voté pour lui.

ELLE

(*Riant :*) Si les amis de Bush étaient les seuls à avoir voté pour lui, on n'en serait pas là. N'est-ce pas ? C'est ce monde-là. C'est le même monde. Mon père et... (*avoue-t-elle*) moi, je suppose, avons les mêmes intérêts financiers que Bush et son père. Mais ce ne sont pas des amis — je ne dirais pas ça.

LUI

Ils ne se fréquentent pas ?

ELLE

Il y a des soirées où ils vont tous les deux.

LUI

Le country club ?

ELLE

Oui. Le country club de Houston.

LUI

C'est le club réservé aux « sang bleu » ?

ELLE

Oui. Les « sang bleu » du XIX^e siècle. Les vieux Houstoniens. C'est là qu'ont souvent lieu les bals de débutantes. On les fait défiler. Il y a tout un tourbillon de blanc. Et le reste des gens dansent, boivent, dégueulent.

LUI

Vous alliez nager à ce country club quand vous étiez gosse ?

ELLE

L'été, je passais toutes mes journées au club à nager et à jouer au tennis, sauf le lundi, où c'était fermé. Ma copine et moi, on aidait le moniteur australien à ramasser les balles quand il donnait une leçon. J'avais quatorze ans. Ma copine avait deux ans de plus, elle était beaucoup plus délurée, et elle couchait avec lui. L'assistant du moniteur était le fils de l'un des membres du club, très joli garçon. Il était capitaine de l'équipe de tennis de Tulane. Je ne couchais pas avec lui, mais on faisait tout le reste. Pas très démonstratif. Je n'y prenais aucun plaisir. Coucher, à cet âge-là, c'est affreux. On n'y comprend rien, on essaie surtout de voir si on en est seulement capable, et on n'y prend aucun plaisir. Une fois, j'ai vomi, heureusement sur lui, une fois où il n'arrêtait pas de s'enfoncer trop loin dans ma gorge.

LUI

Et vous étiez encore une gosse.

ELLE

Les filles de cet âge-là n'étaient pas comme ça dans les années quarante ?

LUI

Rien à voir. Louisa May Alcott n'aurait pas été dépaycée dans mon école. Vous avez fait votre entrée dans le monde ? Vous avez été « débutante » ?

ELLE

Ah ha, vous entrez dans mes sales petits secrets. (*Riant de bon cœur.*) Oui, oui, oui. Parfaitement. C'était affreux. J'ai eu horreur de ça, d'un bout à l'autre. Ma mère y tenait tellement. On s'est affreusement disputées à ce propos. Pendant toute ma scolarité. Mais je l'ai fait pour elle. (*Elle rit plus doucement maintenant, elle a un très vaste registre de rires à sa disposition, ce qui montre, une fois de plus, comme elle est bien dans sa peau.*) Et elle m'en a été reconnaissante. Absolument. C'était sans doute la chose à faire. Quand je suis partie pour l'université, ma Géorgienne de mère, née à Savannah, m'a dit : « Sois gentille avec les filles de la côte Est, Jamie Hallie. »

LUI

Et vous vous êtes liée avec les autres débutantes à Harvard ?

ELLE

À Harvard, on cache plutôt le fait qu'on a fait son entrée dans le monde.

LUI

Ah bon ?

ELLE

Oui. On ne parle pas de ça. On garde son sale petit secret pour soi. (*Ils rient tous les deux.*)

LUI

Alors vous vous êtes liée avec les autres étudiantes riches à Harvard ?

ELLE

Certaines.

LUI

Et alors ? C'était comment ?

ELLE

Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

LUI

Je ne sais rien. J'ai été étudiant ailleurs, à une autre époque.

ELLE

Franchement, je ne sais pas quoi vous dire. C'étaient mes amies.

LUI

Est-ce qu'elles étaient comme Billy — intéressantes, jamais ennuyeuses ?

ELLE

Non. Elles étaient jolies, très bien habillées, au-dessus du lot. C'est ce qu'elles... ce que nous pensions.

LUI

Par rapport à qui ?

ELLE

Par rapport aux filles du Wisconsin aux cheveux raides, pas trop bien habillées, et fortes en maths. (*Elle rit.*)

LUI

Vous, en quoi est-ce que vous étiez forte ? Où avez-pris l'idée que vous vouliez être écrivain ?

ELLE

De bonne heure. Je crois que je le savais dès le lycée. Je n'arrêtais pas d'écrire.

LUI

Vous avez du talent ?

ELLE

Je l'espère. Je l'ai toujours cru. Je n'ai pas eu énormément de chance.

LUI

La nouvelle dans le *New Yorker*.

ELLE

Ça, c'était formidable. J'ai cru que j'étais lancée et puis (*dessine de la main une courbe descendante*) pfft...

LUI

Quand était-ce ?

ELLE

C'était il y a cinq ans. Une époque faste. Je me suis mariée. J'ai eu ma première nouvelle publiée dans le *New Yorker*. Mais j'ai perdu toute confiance en moi, et je n'arrive plus à me concentrer. Comme vous le savez, la concentration, c'est l'essentiel, ou presque. Alors cela m'a complètement découragée, ce qui m'empêche de me concentrer et me fait perdre un peu plus de ma confiance en moi. Je sens que je suis de moins en moins quelqu'un qui peut arriver à quelque chose.

LUI

C'est pour cela que vous me parlez.

ELLE

Quel rapport faites-vous entre les deux ?

LUI

Peut-être que vous n'avez pas autant perdu confiance en vous que vous le croyez. Vous n'apparaissez pas comme quelqu'un qui manque d'assurance.

ELLE

Je ne manque pas d'assurance avec les hommes. Je ne manque pas d'assurance avec les gens en général. J'ai de moins en moins d'assurance avec mon ordinateur.

LUI

Et quand vous serez dans ma maison, en face du marais, avec pour seule compagnie les grands roseaux et le héron que vous apercevrez par la fenêtre...

ELLE

Ça fait partie du projet. Je n'aurai plus d'hommes, plus de gens à voir, je n'aurai plus de sorties, je ne pourrai plus satisfaire mes besoins auprès de ces sources-là, et je ne serai pas aussi surmenée, faut-il espérer, et je ne serai pas aussi irritable, faut-il espérer, et je ne serai pas aussi énervée, faut-il espérer, et j' imagine...

LUI

Vous utilisez l'expression « faut-il espérer » de façon impropre.

ELLE

(*Elle rit. Timidement — ce qui le surprend — elle demande :*) Vraiment ? Impropre ?

LUI

« J'espère » suffirait. Vous pourriez essayer « avec un peu de chance ». Jadis, à une époque où les jeunes filles bien élevées ne se faisaient pas enfoncer de force un sexe dans la gorge, on n'entendait jamais l'expression « faut-il espérer » employée de façon impropre. La version admise « peut-on espérer » se substituait parfois à « dans cet espoir », mais l'écart de langage n'allait pas plus loin, quand j'avais votre âge et que je voulais être écrivain.

ELLE

Ne jouez pas à ça. Vous l'avez fait hier. Ne recommencez pas.

LUI

Je me contente d'une petite correction sur le bon usage.

ELLE

Je sais. Ne jouez pas à ça. Si vous voulez qu'on parle, parlons. S'il m'arrive un jour de vous donner quelque chose que j'ai écrit, que je voudrais que vous lisiez, dans ce cas-là, merci de me corriger. Mais si nous bavardons, ce n'est pas un examen. Si je me mets à penser que c'est un examen, je ne m'exprimerai pas aussi librement. Alors s'il vous plaît, ne jouez pas à ça. (*Un temps.*) Mais oui, l'idée, c'est que si je ne peux pas tirer ma confiance en moi de ma vie sociale, alors mes efforts se reporteront sur mon travail, et, faut-il espérer, la confiance en moi suivra. Arrêtez de vous moquer de moi.

LUI

Je ris parce que vous, qui vous sentiez tellement supérieure par rapport aux étudiantes du Wisconsin aux cheveux raides, vous ne vous êtes pas corrigée. Vous refusez de vous corriger.

ELLE

Parce que je m'intéressais à ce que je voulais dire, et que je ne me demandais pas si vous alliez m'approuver ou si vous alliez approuver ma façon de

m'exprimer.

LUI

Et pourquoi est-ce que je fais ça, à votre avis ?

ELLE

Pour affirmer votre propre supériorité ?

LUI

À propos de « faut-il espérer » ? Bien stupide de ma part.

ELLE

Oui (*elle rit*), bien stupide de votre part.

LUI

J'ai sans doute peur de vous.

ELLE

(*Long silence.*) Moi, j'ai un peu peur de vous.

LUI

Il vous est déjà venu à l'esprit que je pourrais avoir peur de vous ?

ELLE

Non, je n'ai jamais pensé que vous pourriez avoir peur de moi. Ce qui m'est venu à l'esprit, c'est que vous pourriez aimer ma compagnie, que vous pourriez aimer être en ma présence, mais je n'ai jamais pensé que vous pourriez avoir peur de moi.

LUI

C'est le cas.

ELLE

Pourquoi ?

LUI

Pourquoi croyez-vous ? C'est vous l'écrivain. Faut-il espérer.

ELLE

(*Elle rit.*) Vous l'êtes, vous aussi. (*Un temps.*) La seule chose qui me vienne à l'esprit, c'est que je suis jeune, que je suis une femme, et que je suis jolie. Mais jeune, je ne le serai pas toujours, et alors le fait d'être une femme aura moins d'importance, quant au fait d'être jolie, je ne vois pas le rapport. Mais peut-être y a-t-il d'autres raisons que je ne connais pas. Qu'en pensez-vous ?

LUI

Je n'ai pas eu le loisir d'y réfléchir.

ELLE

Si vous trouvez d'autres raisons, je serais ravie de les connaître. Si vous n'en trouvez pas d'autres que ces trois-là, pas la peine de m'en parler. Mais si vous trouvez autre chose, ça m'aiderait beaucoup que vous me le disiez, alors faites-le, s'il vous plaît.

LUI

Vous rayonnez de confiance en vous. La façon dont vous êtes assise, comme ça, les bras croisés au-dessus de la tête, à tenir vos cheveux dans vos mains pour que je puisse voir que vous êtes tout aussi belle dans cette attitude. Vous êtes tout entière dans cette pose. Vous rayonnez d'assurance quand vous souriez. Vous rayonnez d'assurance par vos formes, votre corps. Cela doit vous donner confiance en vous.

ELLE

C'est vrai. Mais cela ne me servira à rien avec le marais et le héron. Il faudra que je trouve mon assurance ici. (*Elle incline la tête sur le côté.*)

LUI

Dans votre cerveau plutôt que dans vos seins.

ELLE

Oui.

LUI

Est-ce que vos seins vous donnent confiance en vous ?

ELLE

Oui.

LUI

Racontez-moi ça.

ELLE

Le fait que mes seins me donnent confiance en moi ? Je sais que je possède quelque chose qui peut plaire aux gens, dont les gens peuvent être jaloux, que les gens peuvent vouloir. Avoir l'assurance que vous serez recherchée, voilà ce que c'est, l'assurance. Être assurée qu'on vous approuvera, qu'on pensera du bien de vous, qu'on vous désirera. Si on est sûre de ça, alors on a confiance. Je sais que tout ce qui a à voir avec...

LUI

Vos seins.

ELLE

Mes seins. C'est ma chance.

LUI

Vous êtes quelqu'un de spécial, Jamie. Il n'y en a pas des milliers comme vous.

ELLE

Vous calculez ce que les gens veulent, vous calculez ce qui va leur faire de l'effet, vous leur donnez ce qui leur fait de l'effet, et vous obtenez ce que vous voulez.

LUI

Voyons, qu'est-ce qui va me faire de l'effet ? Qu'est-ce que je vais vouloir ? Ou

ça ne vous intéresse pas de me faire de l'effet ?

ELLE

Oh, j'aimerais beaucoup vous faire de l'effet. Je vous révère. Vous êtes un grand mystère, vous savez. Vous êtes une grande source de fascination.

LUI

De fascination, pourquoi ?

ELLE

Parce que, à part ce héron qu'on voit de votre fenêtre, personne ne sait rien de vous. Quelqu'un de célèbre, tout le monde sait tout de lui — c'est ce qu'on croit. Mais vous, vous avez écrit des choses qui vous ont rendu célèbre dans un certain milieu. Vous n'êtes pas un Tom Cruise. (*Elle rit.*)

LUI

Qui est Tom Cruise ?

ELLE

C'est quelqu'un de tellement célèbre qu'on ne sait même pas qui c'est. C'est ça, Tom Cruise. Si vous lisez toute la journée tout ce que publie sur quelqu'un la presse « people », bien sûr vous ne savez rien sur ce quelqu'un, mais vous pouvez vous imaginer que si. Alors que personne ne peut imaginer savoir quoi que ce soit sur vous.

LUI

Les gens croient tout savoir chaque fois que je publie un livre.

ELLE

Ça, c'est les idiots. Vous êtes un mystère.

LUI

Vous voulez faire de l'effet à un mystère.

ELLE

Oui. Oui. Je veux vous faire de l'effet. Alors, qu'est-ce qui vous ferait de l'effet ?

LUI

Vos seins me font de l'effet.

ELLE

Ça, je le savais déjà.

LUI

Tout de vous me fait de l'effet.

ELLE

Mais encore ?

LUI

Votre cerveau. Je sais que c'est ce que je suis censé dire d'après les règles de 2004, mais je n'obéis pas à ce genre de règles.

ELLE

Alors c'est vrai ou ça n'est pas vrai, que mon cerveau vous fait de l'effet ?

LUI

Jusqu'ici ça va.

ELLE

Autre chose ?

LUI

Votre beauté. Votre charme. Votre grâce. Votre candeur.

ELLE

Cette fois, vous avez tout.

LUI

C'est Billy qui a tout.

ELLE

Exact.

LUI

Que voulez-vous dire quand vous dites que Billy vous adore ? Ça ressemble à quoi, cette adoration ?

ELLE

Quand nous allons au Texas, il veut voir où je jouais enfant. Il veut s'asseoir sur la balançoire où ma nounou me balançait, et celle à bascule où elle s'asseyait à un bout et moi à l'autre quand j'avais quatre ans. Je dois l'emmener voir mon école, Kinkaid, voir la classe de CM 1 où on avait baratté du beurre et celle de CM 2 où on avait fait une expérience avec une boîte de Petri. Je l'ai emmené à la bibliothèque parce que j'avais fait partie du club de lecture qui était réservé aux meilleures élèves, et par la fenêtre il a regardé les pelouses du parc comme le poète romantique qui contemple son arc-en-ciel. Il a tenu à voir le grand terrain de sport où j'avais participé à la course d'échasses, en CM 2, lors de la journée d'épreuves sportives de l'école, ça ressemblait à une fête médiévale, avec des bannières dorées et violettes qui flottaient partout, j'étais tellement excitée que je suis tombée, tombée sur le nez à trois mètres de la ligne de départ, alors que j'étais l'élève la plus rapide et que j'étais censée gagner. Il a fallu que depuis notre maison à River Oaks on suive exactement le trajet qui menait à l'école pour qu'il puisse voir les pelouses et les arbres et les haies taillées et les maisons devant lesquels le chauffeur devait passer pour m'amener à Kinkaid, à huit kilomètres de chez nous. À Houston, il choisit pour faire son jogging l'allée où je courais quand j'avais quinze ans. C'est sans fin, avec Billy. Tout ce qui a trait à moi est son pôle magnétique. Quand il m'arrive de rêver que je fais l'amour, le genre de rêves que tout le monde fait, homme ou femme, il est jaloux de mes rêves. Quand je vais aux toilettes, il est jaloux des toilettes. Il est jaloux de ma brosse à dents. Il est jaloux de ma barrette. Il est jaloux de mes petites culottes. Il en a qui traînent dans toutes les poches de ses pantalons. Je les retrouve quand j'emporte ses

vêtements au pressing. Je continue, ou cela suffira ?

LUI

Adoration, donc, dans son cas, signifie qu'il n'est pas seulement amoureux de vous, mais amoureux de votre vie.

ELLE

Oui, ma biographie est pour lui un émerveillement. Je n'entends sortir de sa bouche que des rhapsodies d'amour. Quand je m'habille ou que je me déshabille, j'ai l'impression d'être derrière une vitre contre laquelle il colle son visage.

LUI

Vos courbes tout aussi hypnotiques que la balançoire à bascule.

ELLE

Il se répand en louanges sur ma silhouette quand je suis dans la chambre, éclairée à contrejour. Quand je suis en petite culotte dans la cuisine en train de faire le café du matin et qu'il arrive derrière moi pour prendre mes seins dans ses mains et me lécher les oreilles, il me récite du Keats : « Il est un soupir pour oui et un soupir pour non/Et un soupir pour Je n'en peux plus !/Oh que faut-il faire, rester ici ou nous sauver ?/Oh coupe en deux la pomme douce et partageons-la ! »

LUI

Citer de mémoire un poème d'amour de Keats, voilà qui fait de Billy une exception dans sa génération.

ELLE

C'est vrai, il l'est. Il me récite des pages entières de Keats.

LUI

Est-ce qu'il cite ses lettres ? Vous a-t-il cité la dernière lettre de Keats ? Il l'a écrite quand il avait cinq ans de moins que vous, et qu'il était gravement malade. Il est mort à peine quelques mois plus tard. « J'ai constamment le sentiment, disait-il, que ma vie réelle est derrière moi et que je vis une existence posthume. »

ELLE

Non, je ne connais pas ses lettres. Quant à une existence posthume, il n'en a pas fait mention.

LUI

Dites-moi, comment l'objet d'une dévotion conjugale aussi constante trouve-t-il la force de la supporter ?

ELLE

Oh (*riant tendrement*), je sais me tenir.

LUI

Vous avez toute cette attention sexuelle. Et pourtant vous êtes nerveuse, découragée.

ELLE

Nous faisons beaucoup l'amour. Mais coucher ne procure pas toujours à l'un

des partenaires la fabuleuse excitation que cela représente pour l'autre. Dans les débuts, oui.

LUI

Je me souviens de ça.

ELLE

Quand avez-vous eu une liaison avec une femme pour la dernière fois ?

LUI

Quand vous avez fait votre entrée dans le monde.

ELLE

Ç'a été dur pour vous de rester aussi longtemps sans avoir une liaison avec une femme ? Pendant tout ce temps-là, vous n'avez pas fait l'amour ?

LUI

Non.

ELLE

Ç'a été dur ?

LUI

À partir d'un certain moment, tout est dur.

ELLE

Mais particulièrement dur. (*Leurs voix sont maintenant assourdies, à peine audibles quand une voiture passe sous la fenêtre.*)

LUI

Ça fait partie des choses qui sont particulièrement dures.

ELLE

Pourquoi ? Je sais bien que vous habitez à la campagne, au milieu de nulle part, mais il doit y avoir... bon, vous dites qu'il y a une université pas loin de là. Je sais l'âge que vous avez, mais il doit y avoir des étudiantes qui ont lu vos livres et qui seraient impressionnées par vous. Pourquoi ? Pourquoi avez-vous décidé de tourner le dos à ça, en même temps qu'à la ville ?

LUI

C'est ça qui a décidé de me tourner le dos.

ELLE

Que voulez-vous dire ?

LUI

Exactement ça.

ELLE

Je ne comprends pas.

LUI

C'est normal.

ELLE

Non, si vous ne m'expliquez pas, je ne peux pas comprendre. Il pourrait vous arriver de changer d'avis quant à cette décision ?

LUI

Je suis en train d'en changer. C'est pour ça que je suis encore ici.

ELLE

Eh bien... Je suis flattée. S'il est vrai que cela fait des années et des années, je suis extrêmement flattée.

LUI

Jamie. Jamie Logan. Jamie Hallie Logan. Vous parlez des langues étrangères, Jamie ?

ELLE

Mal.

LUI

Vous parlez bien l'anglais. J'aime beaucoup votre accent texan.

ELLE

(*Elle rit.*) Je me suis donné beaucoup de mal pour me débarrasser de mon accent texan quand je suis entrée à l'université.

LUI

Pour de vrai ?

ELLE

Oui, c'est vrai.

LUI

J'aurais supposé que vous l'auriez utilisé comme atout.

ELLE

C'était exactement comme de ne raconter à personne que j'avais été « débutante ». Comme de ne raconter à personne que j'avais fait partie du même country club que les deux George Bush.

LUI

Mais vous l'avez toujours.

ELLE

J'essaie de ne pas. Sauf de façon ironique. Je suis arrivée à Harvard avec le fameux « vous autres » mais je m'en suis débarrassée assez vite.

LUI

Domage.

ELLE

Oh, je ne connaissais personne, j'avais tout juste dix-huit ans, je suis arrivée à la résidence universitaire Wigglesworth, tout le monde m'a regardée, j'ai dit : « Salut, vous autres. » Ils ont pensé que j'étais la dernière des ploucs. Je ne l'ai

plus jamais dit. J'étais très naïve par rapport à la plupart des étudiants de première année. Par rapport à ceux qui avaient fait leurs études dans des lycées privés de New York, c'est vrai que j'étais une plouc. Ils étaient terrifiants. Si j'ai l'accent aujourd'hui, c'est parce que je suis perturbée. Peut-être que je l'ai un peu plus que d'habitude. Il ressort, quand je suis perturbée.

LUI

Rien ne vous échappe. Vous avez réponse à tout.

ELLE

Bon, je me connais. Assez bien. Je crois.

LUI

Ça fait trois choses. Je me connais. Assez bien. Je crois.

ELLE

Vous savez qui fait ça ? Conrad.

LUI

Les rythmes ternaires.

ELLE

Oui. Les rythmes ternaires de Conrad. Vous avez remarqué ? (*Elle lui montre le livre de poche qui traînait, hors de vue, sous un magazine sur la table basse à plateau de verre.*) J'ai *La Ligne d'ombre*. Vous m'en aviez parlé, alors je suis allée chez Barnes & Noble's et je l'ai acheté. Le passage que vous m'aviez récité était parfaitement exact. Vous avez bonne mémoire.

LUI

Pour les livres, pour les livres. Vous ne perdez pas de temps.

ELLE

Écoutez ça. Le rythme ternaire, le rythme de l'action dramatique. Page 79, il vient de recevoir son commandement, il est transporté de joie. « Je flottai jusqu'au bas de l'escalier. C'est en flottant que je franchis l'imposant portail officiel. Et je poursuivis ma route en flottant. » Page 91, toujours exalté : « Mes pensées allaient à mon navire inconnu. Cet amusement, ce tourment, cette occupation-là étaient suffisants. » Page 96, décrivant la mer : « Une immensité où rien ne vient s'imprimer, où aucun souvenir n'est conservé, où aucune vie ne saurait compter. » Il fait ça tout le temps, surtout vers la fin. Page 174. « Je m'en vais vous dire, capitaine Giles, comment je me sens. Je me sens vieux. Et je le suis, sans doute. » Page 173. « Il avait l'air d'un parfait épouvantail, comme s'il avait été planté à la poupe d'un navire pestiféré pour éloigner les charognards de mer. » Page 171. « La vie était pour lui une aubaine — cette vie rude, précaire — et il était copieusement alarmé à son propre sujet. » Page 167. « M. Burns se tordit les mains, et cria soudain. » Et alors, et de un : « Comment allez-vous faire, capitaine, pour entrer au port sans personne à la manœuvre ? » Paragraphe suivant, et de deux : « Et j'étais bien en peine de lui répondre. » Paragraphe suivant, et de trois : « Eh bien — je réussis l'opération, quelque

quarante heures plus tard. » Et puis ça recommence. Encore, page 168 : « Je n'oublierai jamais cette dernière nuit, sombre, ventée, étoilée. Je tenais la barre. » Le paragraphe continue. Puis le paragraphe suivant commence : « Et je tenais la barre... »

LUI

(*Tout fait partie du flirt, y compris citer Conrad.*) Lisez-le-moi en entier.

ELLE

« Et je tenais la barre, trop las pour m'inquiéter, trop las pour rassembler mes idées. J'avais des moments d'exultation farouche, puis mon cœur défailait atrocement en pensant à ce gaillard d'avant, à l'autre extrémité de ce pont plongé dans les ténèbres, rempli d'hommes terrassés par la fièvre — dont certains agonisaient. Par ma faute. Mais qu'importe. Le remords attendrait. J'avais à tenir la barre¹. » (*Elle repose le livre.*) Ça me plaît de vous faire la lecture. Billy n'aime pas qu'on lui fasse la lecture.

LUI

Tenir la barre. J'avais à tenir la barre. Vous avez lu d'autres Conrad ?

ELLE

Dans le temps. Un certain nombre.

LUI

Qu'est-ce que vous avez préféré ?

ELLE

Avez-vous lu un récit qui s'appelle *Jeunesse* ? C'est mer veilleux.

LUI

Typhon ?

ELLE

Formidable.

LUI

Quand vous étiez là-bas au Texas, et que vous étiez à la piscine du country club dans votre bikini avec toutes les autres filles de millionnaires du pétrole, est-ce que vous lisiez ?

ELLE

C'est drôle que vous parliez de ça.

LUI

Est-ce que vous étiez la seule à lire ?

ELLE

Oui. C'est vrai. Vous savez, quand j'étais plus jeune, quand j'étais vraiment jeune, à un certain moment c'est devenu ridicule. Un jour, on m'a prise sur le fait, et je me suis sentie toute bête, alors j'ai arrêté. Avant, je prenais mes livres avec moi et je les glissais à l'intérieur du magazine *Seventeen* pour que personne

ne voie ce que j'étais en train de lire. Mais ça m'a passé. C'était bien plus embarrassant, si on me prenait sur le fait, que de tout simplement lire un livre, alors j'ai cessé de faire ça.

LUI

Quels livres est-ce que vous cachiez à l'intérieur de *Seventeen* ?

ELLE

La fois où on m'a prise sur le fait, j'avais treize ans et je lisais *L'Amant de lady Chatterley*, caché dans *Seventeen*. Les filles se sont moquées de moi, mais si elles avaient commencé à le lire, elles se seraient aperçues que c'était bien plus osé que *Seventeen*.

LUI

Ça vous a plu, *L'Amant de lady Chatterley* ?

ELLE

J'aime beaucoup D.H. Lawrence. *L'Amant de lady Chatterley* n'était pas mon préféré. Ça va vous décevoir, mais à cet âge-là, ça m'échappait un peu. J'ai lu *Anna Karénine* quand j'avais quinze ans. Heureusement, je l'ai relu plus tard. Je lisais tout le temps des livres pour lesquels je n'étais pas mûre. (*Riant* :) Mais ça ne pouvait pas me faire de mal. Oui, bonne question, qu'est-ce que je lisais quand j'avais quatorze ans ? Thomas Hardy. Je lisais Thomas Hardy.

LUI

Quels romans ?

ELLE

Je me souviens de *Tess d'Urberville*... c'est quoi, l'autre ? C'est drôle. Pas *Jude l'Obscur*. C'est quoi, l'autre ?

LUI

Vous voulez dire celui où il y a « l'homme au rouge » ? Pas *Loin de la foule déchaînée* ?

ELLE

Oui. *Loin de la foule déchaînée*.

LUI

Il y a aussi celui avec « l'homme au rouge », le marqueur de moutons. Comment s'appelle ce livre ? Et l'héroïne, l'héroïne tragique. Oh, ma mémoire. (*Mais elle n'entend pas sa lamentation en trois mots. Elle est trop occupée à se rappeler ses quatorze ans. Qui reviennent avec une telle facilité.*)

ELLE

Les Hauts de Hurlevent. J'ai énormément aimé *Les Hauts de Hurlevent*. J'étais un peu plus jeune, peut-être douze ou treize ans. J'en suis venue là à la suite de *Jane Eyre*.

LUI

Les hommes, maintenant.

ELLE

(*Bâillant un peu, plus du tout intimidée*) Est-ce que vous m'interviewez pour un job ?

LUI

Oui, je vous interviewe pour un job.

ELLE

Quel job ?

LUI

Celui de quitter le mari qui vous adore et, à la place, de venir vivre avec un homme qui peut vous faire la lecture.

ELLE

Ma parole, vous devez être fou.

LUI

Oui, et alors ? C'est fou de ma part d'être ici. Fou, d'être à New York. C'était fou, la raison pour laquelle je suis venu à New York. C'est fou d'être assis là à vous parler. D'être assis là et d'être incapable de vous quitter. Aujourd'hui je ne peux pas vous quitter, hier je ne pouvais pas vous quitter, alors je vous interviewe pour le job de quitter votre mari et de venir vivre une existence posthume avec un homme âgé de soixante et onze ans. Continuons. Poursuivons l'interview. Parlez-moi des hommes.

ELLE

(*Se met à parler doucement, presque comme sous hypnose :*) Que voulez-vous savoir ?

LUI

(*Tout aussi doucement :*) Je veux mourir de jalousie. Parlez-moi de tous les hommes que vous avez eus. Vous m'avez parlé du garçon de l'équipe de tennis de Tulane qui vous avait enfoncé sa verge si loin dans la gorge, l'été de vos quatorze ans, que vous lui avez vomi dessus. Mais même si ç'a été suffisamment pénible à entendre, on dirait que je veux en savoir davantage. Oui, dites-m'en davantage. Dites-moi tout.

ELLE

Eh bien, il y a eu le premier. Le premier amant. C'était mon professeur. Au lycée. J'étais en terminale. Il avait vingt-quatre ans. Et il était — il m'a séduite.

LUI

Quel âge aviez-vous à ce moment-là ?

ELLE

C'était trois ans plus tard. J'avais dix-sept ans.

LUI

Rien à signaler entre quatorze et dix-sept ans ?

ELLE

Si, il y a eu d'autres mésaventures adolescentes.

LUI

Que des mésaventures ? Rien d'excitant ?

ELLE

Si, certaines l'étaient. C'était excitant la fois où un homme, pas un gamin, a soulevé mon tee-shirt, au vieux country club bien comme il faut de Houston, et qu'il m'a sucé les tétons. J'étais sans voix. Je n'en ai parlé à personne. J'attendais qu'il revienne et qu'il recommence. Mais il a dû prendre peur parce que quand je l'ai revu, il a fait comme s'il ne s'était jamais rien passé entre nous. C'était un ami de ma sœur aînée. La trentaine. Il venait de se fiancer à la plus belle des amies de ma sœur. J'ai pleuré tant que j'ai pu. J'étais persuadée qu'il n'était pas revenu parce qu'il y avait quelque chose qui clochait chez moi.

LUI

Quel âge aviez-vous ?

ELLE

C'était plus tôt. J'avais treize ans.

LUI

Continuez. Votre professeur.

ELLE

Il était totalement indifférent au regard des autres. Il ne cherchait pas à impressionner. (*Riant :*) N'empêche, ça n'était pas un élève de terminale. Il était plus âgé. Ça, c'était en soi impressionnant.

LUI

Pour *vous*, beaucoup plus âgé, je dirais. Dites-moi, est-ce que vingt-quatre ans ça paraît plus vieux pour une fille de dix-sept ans que soixante et onze ans pour une femme de trente ans ? Il faudra tôt ou tard en venir à ces questions.

ELLE

(*Long silence.*) Oui, ce professeur me paraissait beaucoup, beaucoup plus vieux. Il était du Maine. Le Maine, ça me paraissait exotique. Merveilleusement exotique. Il n'était pas texan, et il n'avait pas d'argent. C'est la raison pour laquelle il faisait ce travail. Il aimait enseigner. Il avait participé au programme « Enseigner pour l'Amérique » pendant deux ans après l'université. Là où on ne gagne pas d'argent.

LUI

Qu'est-ce que c'est, « Enseigner pour l'Amérique » ?

ELLE

Oh la la, vous n'êtes vraiment pas dans le coup. C'est un programme où les étudiants qui ont fini leur licence donnent deux années de leur temps pour enseigner dans les écoles les plus pauvres d'Amérique, aux élèves qu'on appelle « sous-privilegiés »...

LUI

Ça vous dérange, « sous-privilegié ».

ELLE

(*Riant de bon cœur :*) Je n'aime pas ce terme.

LUI

Pourquoi ?

ELLE

Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? Sous-privilegié. Ou vous avez des privilèges, ou vous n'en avez pas. Si vous êtes sous-privilegié, ça veut juste dire que vous n'avez pas de privilèges. Privilegié, c'est déjà en soi être au-dessus du lot. Je déteste ce terme.

LUI

Vous-même, vous avez été terriblement privilégiée. On pourrait même dire « sur-privilegiée ».

ELLE

D'accord. Est-ce que c'est pour me punir de ne pas être Louisa May Alcott ? Est-ce que c'est pour avoir sucé mon jeune joueur de tennis quand j'avais quatorze ans, ou à cause de l'homme qui m'a excitée en me suçant les tétons quand j'avais treize ans ?

LUI

Je vous demandais juste si c'est cela qui vous déplaît dans ce terme.

ELLE

Je pense juste que c'est contraire au bon usage. À un bon usage de la langue. Comme « faut-il espérer ».

LUI

Vous charmez cet homme à mort. Vous le torturez et vous le charmez à la fois.

ELLE

En vous parlant de mon premier amour ? Vous voulez être charmé à mort ?

LUI

Oui.

ELLE

Bonne façon de s'en aller. En tout cas, c'est ça, le programme « Enseigner pour l'Amérique ». L'équivalent à l'intérieur des États-Unis du Peace Corps. Il avait donc fait ça, ce jeune idéaliste, mais il avait besoin de rembourser des emprunts contractés pour financer ses études, et il ne voulait pas s'arrêter d'enseigner pour aller travailler dans la banque, alors il est allé enseigner dans une école riche de Houston, où on vous payait un bon salaire. C'est tout ce qu'il faisait là, rien à voir avec la bonne société. Ça ne l'impressionnait pas. En fait, ça l'écœurait plutôt. Dans le parking, il y avait les BMW dans lesquelles les élèves venaient à l'école, et puis il y avait les voitures des professeurs, des Honda, ce genre-là, et

puis il y avait sa voiture à lui — une vieille Dieu sait quoi toute rouillée et vieille de douze ans qui avait une plaque d'immatriculation du Maine et un bout de ficelle pour fermer la portière arrière parce que la poignée était cassée. Complètement indifférent à ce que pouvaient penser les autres, je n'avais jamais connu quelqu'un comme ça. Il s'en fichait royalement, du système de castes de Kinkaid. C'était mon professeur d'histoire. Ma section était la seule de l'école qui comportait des cours sur l'actualité.

LUI

Comment cela a-t-il commencé ?

ELLE

Comment cela a commencé ? J'allais juste dans son bureau, une fois par semaine, pendant ses heures de réception. Il m'a ouvert un monde de pensée dont j'ignorais jusqu'à l'existence. J'allais là-bas et on parlait, on parlait, on parlait, j'avais un sentiment très fort pour lui, et malgré mes premières expériences qui vous sidèrent tellement — et, que vous le sachiez ou pas, qui sont aujourd'hui pratique courante — j'étais encore une « vraie jeune fille », et je n'avais pas idée de ce que c'était que l'attraction sexuelle. (*Elle sourit.*) Mais lui le savait. Ça a été merveilleux. Donc ça a été le premier.

LUI

Combien de temps cela a-t-il duré ?

ELLE

Toute l'année. Quand je suis partie à l'université, on avait projeté de rester ensemble. Et quand on ne l'a pas fait, ça m'a brisé le cœur. J'ai pleuré pendant une bonne partie de mon premier semestre à la fac. Mais je n'avais plus treize ans. Cette fois-là, je me suis secouée et j'ai émergé du marasme, j'ai rencontré des étudiantes et leurs petits amis, et j'ai retrouvé ma pleine forme. Je me suis amusée. Oui, je suis allée à l'université, il a cessé de répondre à mes coups de téléphone, et je me suis bien amusée.

LUI

Le jeune idéaliste avait dû se trouver une autre étudiante de dix-sept ans.

ELLE

Vous ne l'aimez pas plus que vous n'aimez le joueur de tennis.

LUI

Ça ne devrait pas être difficile à comprendre pour une fille qui a été élève à Kinkaid du jardin d'enfants à la terminale.

ELLE

Au bout d'un an, quand j'avais fini par me remettre de cette histoire, il m'a écrit une lettre. Il disait qu'il avait fait ça parce qu'il pensait que c'était mieux pour moi, et qu'il avait disjoncté. Mais vous avez sans doute raison.

LUI

Je ne crois pas que je puisse supporter d'en entendre davantage.

ELLE

Pourquoi pas ? (*Rire léger.*) Je ne vous ai parlé que d'un seul.

LUI

Vous ne m'avez parlé que de trois. Mais je vois. Vous avez commencé à être attirante très tôt.

ELLE

Ça vous étonne ?

LUI

Non, mais ça me tue.

ELLE

Pourquoi ?

LUI

Voyons, Jamie.

ELLE

Vous ne voulez pas le dire ?

LUI

Dire quoi ?

ELLE

Dire pourquoi ça vous tue.

LUI

Parce que je suis fou de vous.

ELLE

Eh bien.... Je voulais juste vous l'entendre dire.

LUI

(*Long silence, la douleur est plus de son côté à lui que du sien à elle ; chez elle, c'est la curiosité qui domine.*) Voilà. Ceci met fin à notre interview pour le job de la femme-qui-quitte-son-mari-pour-l'homme-beaucoup-beaucoup-plus-âgé. Je vous appellerai.

ELLE

Vous m'appellerez ?

LUI

Je vous appellerai pour vous donner les résultats.

ELLE

D'accord.

LUI

Vous êtes disponible pour le job ?

ELLE

Si le job m'est proposé, il faudra que je réfléchisse pour voir si je peux ou non

organiser ma vie de façon à m'en acquitter convenablement. À ce moment-là, c'est moi qui vous rappellerai.

LUI

Ce n'est pas de jeu. J'ai perdu mon autorité.

ELLE

Quel effet cela vous fait-il ?

LUI

Je suis arrivé ici en ayant beaucoup d'autorité. Je repars sans aucune.

ELLE

C'est une impression agréable ?

LUI

Un homme désorienté par tout ce qu'il connaissait si bien jadis se retrouve en plus un homme perdu. Je m'en vais.

ELLE

Quand vous êtes seul avec moi, les choses ne s'arrangent jamais pour vous.

LUI

C'est forcé.

ELLE

Plus elles s'arrangent, moins elles s'arrangent.

LUI

C'est comme ça. Eh oui.

(Il se lève et part. Dehors, sur le perron de l'immeuble, et en regardant l'église d'en face, il se souvient de quelque chose : Le Retour au pays natal, le titre du roman de Thomas Hardy où il y a « l'homme au rouge ». Pour les livres, il a bonne mémoire ? Non, même pas pour les livres. C'est seulement maintenant que lui revient le nom de l'héroïne tragique qui l'a toujours captivé : Eustacia Vye. Il ne descend pas vers la rue, mais lutte très fort contre le désir de rentrer dans l'immeuble, de lever la main pour sonner chez elle et de lui dire : « Le Retour au pays natal, Eustacia Vye », et de cette manière, de remonter pour se retrouver seul avec elle. À aucun moment ils ne s'embrassent, à aucun moment il ne la touche, rien : ceci est sa dernière scène d'amour. Sa mémoire ne lui a fait défaut que cette unique fois. Pendant toute la conversation, une fois seulement. Deux : quand elle lui a demandé depuis combien de temps il était seul. Ou bien avait-elle posé cette question la veille ? Ou ne l'avait-elle jamais posée du tout ? Bon, pas la peine qu'elle en sache plus long sur ses pertes de mémoire que ce qu'elle en a vu jusqu'ici. Donc à aucun moment ils ne s'embrassent, à aucun moment il ne la touche — et alors ? C'est dur à supporter ? Et alors ? Sa dernière scène d'amour ? Soit. Ça ne fait rien. Le remords attendra.)

(N.d.T.)

Moments irréfléchis

Je fus réveillé par la sonnerie du téléphone. Je m'étais endormi sur le lit, tout habillé, avec à mes côtés mon exemplaire souligné de *La Ligne d'ombre*. J'ai pensé : « Amy, Jamie, Billy, Rob », mais dans la liste de ceux qui pouvaient avoir une raison de m'appeler à l'hôtel, je n'ai pas pensé à inclure Kliman. Ayant veillé presque jusqu'à cinq heures du matin, à écrire à la petite table, je me sentais comme un homme au lendemain d'une nuit passée à trop boire. Et j'avais fait un rêve, je m'en souvenais maintenant, un rêve très bref, léger, plein d'une espérance juvénile. Je suis au téléphone avec ma mère. « Maman, tu peux faire quelque chose pour moi ? » Elle rit de ma naïveté. « Mon chou, il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour toi. De quoi s'agit-il, mon chéri ? — Pourrions-nous commettre un inceste ? — Oh, Nathan, dit-elle en riant à nouveau. Je suis un vieux cadavre pourri. Je suis dans la tombe. — N'empêche, j'aimerais commettre un inceste avec toi. Tu es ma mère. Mon unique mère. — Comme tu voudras, mon chéri. » Et la voilà devant moi, et elle n'est pas un cadavre dans une tombe. Sa présence me remplit de joie. C'est la jeune femme brune de vingt-trois ans, vive, mince, jolie, que mon père a épousée, elle a la légèreté d'une jeune fille, et cette voix douce qui n'est jamais sévère, tandis que moi j'ai l'âge que j'ai à présent — et c'est moi qui suis sous terre à jamais. Elle me prend par la main comme si j'étais encore un petit garçon aux intentions les plus innocentes du monde, nous quittons le cimetière pour aller dans ma chambre et le rêve se termine par mon désir qui gagne en force, et la pièce aux grandes fenêtres sans rideaux qui est baignée de lumière. Les dernières paroles triomphantes qu'elle prononce sont : « Mon chéri, mon chéri — naissance ! naissance ! naissance ! » Y eut-il jamais mère plus tendre et pleine de bonté ?

« Salut, dit Kliman. Je vous attends en bas ? — Pour quoi faire ? — Déjeuner. — De quoi parlez-vous ? — Aujourd'hui. À midi. Vous m'avez dit que je pouvais vous inviter à déjeuner aujourd'hui à midi. — Je n'ai rien dit de tel. — Mais si, absolument, Mr Zuckerman. Vous vouliez que je vous parle du service à la mémoire de George Plimpton. — George Plimpton est mort ? — Oui. Nous en avons parlé. — George est mort ? Quand est-il mort ? — Il y a tout juste un peu plus d'un an. — Quel âge avait-il ? — Il avait soixante-seize ans. Il est mort dans son sommeil, d'une crise cardiaque. — Et vous m'avez dit ça quand ? — Au téléphone. »

Inutile de dire que je n'avais pas le moindre souvenir d'un tel coup de téléphone. Pourtant, l'avoir oublié semblait impensable — aussi impensable que la mort de George. J'avais rencontré George Plimpton à la fin des années cinquante, lorsque, après avoir quitté l'armée, j'étais venu vivre à New York,

louant pour soixante-dix dollars par mois un appartement de deux pièces en sous-sol, et que j'avais commencé à publier dans son nouveau magazine littéraire trimestriel les nouvelles que j'écrivais la nuit pendant mon service militaire ; jusque-là, elles avaient été refusées partout où je les avais proposées. J'avais vingt-quatre ans quand George m'avait invité à déjeuner avec les autres collaborateurs de la *Paris Review*, des jeunes gens autour de la trentaine, pour la plupart, issus comme lui de vieilles familles fortunées qui avaient envoyé leurs fils dans des lycées privés puis à Harvard, qui, dans les premières années de l'après-guerre, comme dans les décennies précédentes, était avant tout le bastion auquel l'élite sociale confiait la formation de ses héritiers. C'était l'occasion pour eux de se fréquenter s'ils ne l'avaient pas déjà fait pendant l'été sur les courts de tennis ou au yacht-club de Newport, Southampton ou Edgartown. Ma connaissance de leur univers ou de celui de leurs parents se limitait aux romans de Henry James et d'Edith Wharton que j'avais lus en tant qu'étudiant à l'université de Chicago, ouvrages que l'on m'avait appris à admirer, mais qui avaient pour moi aussi peu de rapport avec la vie américaine que *Le Voyage du pèlerin*, ou *Le Paradis perdu*. Avant de rencontrer George et ses collègues, je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi ressemblaient ces gens, ou de la manière dont ils parlaient, à part le fait d'avoir entendu, quand j'étais petit, Franklin Delano Roosevelt à la radio et aux actualités, et pour l'enfant que j'étais, fils d'un podologue juif ayant suivi les cours du soir, Roosevelt n'était pas le représentant d'une classe ou d'une caste, mais un politicien et un homme d'État exceptionnel, un héros de la démocratie perçu par la vaste majorité des Juifs d'Amérique, y compris ma famille proche et lointaine, comme une grâce et une bénédiction. L'étrange façon qu'avait George de s'exprimer aurait pu m'apparaître comme l'exagération comique des affectations d'un poseur, aurait même pu me sembler complètement ridicule de la part d'un jeune homme moins direct, doué, intelligent et gracieux que George, toute baignée qu'elle était dans l'élocution et les rythmes copiés sur les Anglais de la riche aristocratie protestante qui régnait sur la bonne société bostonienne et new-yorkaise cependant que mes malheureux ancêtres vivaient sous la férule des rabbins dans les ghettos d'Europe de l'Est. George m'avait offert mon premier aperçu des privilèges et de leurs immenses avantages — il n'avait apparemment rien à fuir, aucun vice à cacher ni injustice à braver ni défaut à compenser ni faiblesse à surmonter ni obstacle à contourner, paraissant au contraire avoir tout appris et être ouvert à tout sans qu'il lui en coûtât le moindre effort. Je n'avais jamais quant à moi imaginé que j'aurais pu accomplir quoi que ce soit sans la ténacité généreuse avec laquelle ma laborieuse famille m'avait poussé dans mes études ; alors que George avait dû savoir d'entrée de jeu ce à quoi il était automatiquement destiné.

Lors des soirées qu'il donnait dans son confortable appartement de la 72^e Rue Est, j'eus l'occasion de rencontrer pratiquement tous les autres jeunes écrivains de New York et certains de ceux qui étaient déjà célèbres, et de me plonger avec convoitise dans la contemplation des jambes des jeunes femmes superbes qui se pressaient autour de lui, des débutantes américaines, des mannequins venues

d'Europe, et des princesses dont les familles étaient en exil à Paris depuis le Traité de Versailles. Au début, je fréquentais surtout quelques-uns des collaborateurs de seconde zone du magazine, dont les soucis d'écriture et les vicissitudes sentimentales laissaient percevoir un courant sous-jacent d'adversité que je comprenais mieux, venant de gens comme moi pour qui l'Empêchement faisait figure de dieu. Pourtant j'étais présent, chez Stillman's, la salle de boxe miteuse de la Huitième Avenue, et j'avais pu m'émerveiller de son courage l'après-midi où il eut l'audace d'affronter pendant trois rounds brefs et vigoureux le champion du monde des poids mi-lourds de l'époque, Archie Moore, combat qui le laissa avec un nez cassé qui pissait le sang, ainsi que matière à compte rendu dans le magazine *Sports Illustrated*. Et puis je faisais partie des invités, logé chez un ami à Central Park South, lors du premier mariage de George, dans les années soixante, et pendant plusieurs étés je me retrouvai avec une centaine d'autres personnes sur la grande plage plongée dans le noir de Water Mill, à Long Island, pour assister au fastueux feu d'artifice qu'il présidait chaque année pour le 4-Juillet, montrant par là qu'il était toujours le casse-cou qu'il avait été jeune, même si son champ d'action était maintenant celui d'un homme d'expérience qui a su garder le goût de la plaisanterie, une immense curiosité et un côté bon enfant, celui d'un journaliste, d'un responsable de revue et, à l'occasion, d'un acteur de cinéma ou de télévision. C'était à peine un peu plus d'un an auparavant (et j'en prenais maintenant conscience, quelques semaines seulement avant sa mort) que George m'avait téléphoné et, en y mettant presque autant les formes que si j'étais quelqu'un à qui il s'adressait pour la première fois, tout en me parlant avec autant de chaleur, comme il était dans sa nature, que si nous avions dîné ensemble la veille au soir — en fait, il y avait au moins dix ans que nous ne nous étions pas vus —, qu'il m'avait demandé si je voulais bien venir à New York pour dire quelques mots d'introduction lors d'un gala destiné à collecter des fonds pour la *Paris Review*. Je me rappelais parfaitement ce coup de téléphone, non seulement à cause de l'atmosphère sympathique de la conversation, mais parce que là-dessus j'avais passé mes soirées pendant une quinzaine de jours à relire ses fameux livres de « journalisme participatif » — ces livres dans lesquels il pourfend le mystère de sa vie bénie des dieux en relatant ses mésaventures et ses revers de sportif amateur novice affrontant des professionnels redoutables — et les recueils de récits plus brefs dans lesquels il se montre sous son vrai jour, en gentleman spirituel, courtois, à l'intelligence déliée et au maintien aristocratique, bref en homme qui, pour quiconque le connaissait, était tout sauf novice.

Là, son charme (comme lorsqu'il raconte avoir emmené sa fille de neuf ans à un match de base-ball opposant Harvard à Yale, ou la poétesse Marianne Moore au Yankee Stadium), son lyrisme (comme dans son éloquente célébration des feux d'artifice), sa dévotion filiale (comme dans l'éloge de son père) témoignent du savoir-faire d'un essayiste élégant capable de damer le pion au George Plimpton dépouillé de ses privilèges qu'il avait concocté pour les livres sur le sport où, lui faisant jouer, à cause de ses ratages répétés, le rôle de la vierge sacrifiée, il se donne toutes les peines du monde pour faire semblant de subir les pires humiliations et

s'accorde à l'occasion le plaisir masochiste de se représenter dans le rôle piteux de celui qui ne fait pas le poids. Dans sa parodie de Truman Capote racontant son lifting dans le style de Hemingway, il se montre l'égal de Mark Twain dans son éreintement en règle de Fenimore Cooper. C'est en fait lorsqu'il observait les sottises des autres plutôt que lorsqu'il observait ses prétendues sottises à lui que son talent était à son plus subtil. Oui, je me rappelais l'atmosphère sympathique de notre coup de téléphone ce soir-là, un an plus tôt, et le plaisir que j'avais pris à relire ensuite ses livres, mais je ne me rappelais pas le moindre coup de téléphone de Kliman proposant de déjeuner avec moi pour parler de la mort de George.

Pas plus que je ne pouvais croire à la mort de George. L'idée même était excessive, à l'inverse de tout ce qu'était George, elle contredisait la vigueur avec laquelle sa curiosité s'attaquait à la « grande diversité de la vie » — expression qu'il employait quand il s'imaginait avec bonheur en oiseau de rivière africain regardant tout ce qui, muni d'ailes, de pattes, de sabots, de plumes, d'écailles, de cuir, se précipitait vers les eaux bondissantes. Kliman avait sûrement voulu dire quelque chose d'autre à propos de George, car si on m'avait demandé : « Qui, parmi vos contemporains, sera le dernier à mourir ? Qui, parmi vos contemporains, est le moins susceptible de mourir ? Qui, parmi vos contemporains, non seulement échappera à la mort, mais racontera avec esprit, précision et modestie son étonnement amusé à constater qu'il a réussi à s'assurer la vie éternelle ? » la seule réponse possible aurait été : « George Plimpton ». Comme, dans *L'Adieu aux armes*, le comte de quatre-vingt-quatorze ans avec qui Frederick Henry joue au billard, à qui Frederick Henry, en le quittant, dit : « J'espère que vous vivrez éternellement » et qui répond : « Mais c'est déjà le cas », George Plimpton était, depuis le jour de sa naissance, parti pour vivre éternellement. George n'avait pas plus l'intention de mourir que, disons, Tom Sawyer ; qu'il ne mourrait pas était un postulat inséparable de ses rencontres sportives avec les plus grands athlètes. Au base-ball, je suis lanceur contre les Yankees de New York, en football américain, attaquant avec les Lions de Detroit, sur le ring, j'affronte Archie Moore, afin de rendre compte avec autorité de ce que cela représente de survivre à tout ce qui vous est supérieur et qui s'est donné pour but de vous écraser.

Il y avait autre chose qui transparaissait dans ces livres, bien sûr, et George n'avait jamais été plus courtoisement attentif à mon égard que le soir où, il y a de nombreuses années de cela, dînant avec lui, je m'étais posé la question de savoir ce que pouvaient être ses motifs cachés. La société de classes, m'étais-je dit, voilà sans doute la source d'inspiration la plus profonde de la manière si particulière qu'il a d'écrire sur le sport, de s'aventurer avec précaution dans des situations où il joue à être dépouillé de ses privilèges de classe (à l'exception de ses manières aristocratiques dont, dans un monde totalement étranger, sinon hostile, à la bonne éducation, il se sert délibérément pour exploiter l'effet comique de leur inadéquation). « Moi » est son double empreint d'auto-dérision — le journaliste au travail — désencombré du George privilégié qu'il était quoi qu'il en eût, qu'il assumait avec une totale maîtrise et qu'il adorait. Il est certain que ses

privilèges — incarnés dans ce qu'il appelait modestement son « accent cosmopolite de la côte Est », mais qui était davantage l'accent de la classe dominante en voie de disparition de la côte Est — faisaient de lui la cible des plaisanteries des athlètes professionnels qu'il affrontait en amateur. Mais dans *Paper Lion* ou dans *Out of My League* il ne s'est pas lancé dans quoi que ce soit qui ressemble à ce que le premier « journaliste participatif », étonnamment perspicace, de l'époque moderne — l'autre George, le George à l'accent aristocratique, à qui n'échappait pas la moindre particularité de classe, flagrante ou à peine perceptible, qu'il détectait où qu'il allât —, se donne la peine de décrire comme sa propre attitude dans *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Comme Orwell, Plimpton s'efforçait de regarder directement ceci ou cela, de décrire en termes simples la chose qu'il voyait, son fonctionnement, et de la transmettre ainsi au lecteur. Toutefois, il n'avait pas pris les emplois les plus serviles dans les cuisines sales, surchauffées, des restaurants parisiens, pour être réduit, dans ces porcheries pagailleuses, au statut d'esclave brutalisé, et toucher du doigt ce qu'est la pauvreté, pas plus qu'il ne tenta, comme Orwell devait le faire par la suite, lorsqu'il prit la route en tant que vagabond en Angleterre, de voir ce que c'était que de toucher le fond. Au lieu de cela, il pénétra dans un monde qui n'était pas moins prestigieux que le sien, celui de la classe dominante de la grande culture populaire américaine, le monde du sport professionnel. *Dans la dèche au sein des Grandes Liges sportives. Dans la dèche à la NFL. Dans la dèche à la NBA.* Courtisant la gaucherie, perdant sa dignité, et faisant étalage de ses insuffisances face aux professionnels, George avait réussi, plutôt que de le renier, à porter à son comble son prestige, stratagème pour lequel je l'admire et qui était au cœur du plaisir que je prenais à le lire. Des livres qui se présentaient comme mettant face à face l'amateur maladroit et le professionnel imbattable montraient en fait un athlète équilibré, doté d'excellentes dispositions, issu de la vieille élite de l'Amérique, jouant à être un athlète novice face aux athlètes dotés de splendides dispositions, issus de la nouvelle élite de l'Amérique, les superstars du sport. Dans *Out of my league*, le maître décontracté de la présence d'esprit va jusqu'à envier l'assurance tranquille du batteur des Yankees ; dans *Paper Lion*, il prétend qu'il savait à peine tenir un ballon quand il était quarterback pour les Lions de Detroit, alors que je me rappelle parfaitement les parties de *touch football* sur la pelouse de Westchester de l'un de ses amis les plus proches, au cours desquelles George lançait des spirales d'une précision propre à combler les espérances de n'importe quel receveur de passe dans n'importe quelle ligue. Hemingway se trompait lorsqu'il décrivait les aventures de George avec les athlètes professionnels comme « la face cachée de la lune de Walter Mitty ». C'était la face lumineuse de celui qui, né George Plimpton, avait, avec une réussite exceptionnelle et un immense plaisir, renoncé à son ancien univers de privilège et de prestige pour entrer par procuration dans le nouvel univers de privilège et de prestige, le seul en Amérique qui puisse égaler le sien à l'époque de sa splendeur. C'est là qu'éclatait le génie de George, dans son aptitude à traverser la zone neutre du jeu social, devenant ainsi, comme il le disait lui-même, la risée du public, sans pour autant,

comme George Orwell survivant à peine en tant que misérable plongeur à Paris au milieu de la lie de la société et, à Londres, en tant que vagabond sans le sou et crève-la-faim, oui, sans pour autant devenir comme lui, de façon humiliante et affreuse, et avec le plus grand sérieux, un *déclassé*. George échappa à son prestige sans perdre son prestige, ne faisant que le renforcer par des livres autobiographiques qui semblaient dictés par l'autodérision. Montant sur le ring avec Archie Moore, il ne faisait qu'appliquer la devise « Noblesse oblige », sous sa forme la plus raffinée, forme que, de surcroît, il avait inventée. Quand les gens se disent à eux-mêmes « Je veux être heureux », ils pourraient tout aussi bien dire « Je veux être George Plimpton » : on accomplit, on est productif, et tout cela se fait avec plaisir et facilité.

Personne qui fût en aussi bons termes, sans affectation, avec les puissants, les talents reconnus, les célébrités, personne qui adorât à ce point l'excitation des actes et des mots, qui se sentît éloigné à ce point de cette souffrance qu'est la mortalité, personne qui eût autant d'admirateurs que George, qui fût doué d'autant de qualités diverses, qui pût s'adresser avec une telle facilité à n'importe qui et à tout le monde... et je continuais, pensant que jamais George n'approcherait de la mort de plus près que, au mieux, en la simulant dans un article pour *Sports Illustrated*.

Je me levai du lit et, sur le petit bureau où j'avais écrit pendant la plus grande partie de la nuit, je trouvai mon carnet de bord et me mis à le feuilleter à rebours, cherchant où j'aurais noté un rendez-vous avec Kliman, tout en lui disant au téléphone : « Je ne peux pas aller déjeuner avec vous.

— Mais je l'ai. Je l'ai apporté. Vous pourrez le voir.

— Voir quoi ?

— La première moitié du roman. Le manuscrit de Lonoff.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Mais c'est vous qui m'avez dit de l'apporter.

— Je n'ai rien fait de la sorte. Au revoir. »

Le papier à lettres de l'hôtel couvert recto verso de souvenirs de la soirée passée avec Amy ainsi que les pages de dialogue de *Elle et lui* — tout ce que j'avais écrit entre mon retour de chez Amy et le moment où je m'étais endormi tout habillé et rêvant de ma mère — était toujours là, sur le bureau. Dans les cinq minutes avant que Kliman ne me rappelle, je pus parcourir mes notes pour voir ce que j'avais dit à Amy concernant Kliman et la biographie. Je lui avais promis que je l'empêcherais de l'écrire. Je lui avais fait bien comprendre que l'inspiration de Lonoff pour son roman provenait non pas de sa vie à lui mais de spéculations universitaires plus que douteuses concernant la vie de Nathaniel Hawthorne. Je lui avais donné de l'argent... Je relus ce que j'avais dit et fait, mais mon intention d'ensemble restait peu claire pour moi, si tant est que j'en aie eu une.

Quand Kliman sonna depuis le hall de l'hôtel, je me demandai s'il était possible que ce fût lui qui avait envoyé ces menaces de mort onze ans plus tôt, à moi et à l'auteur du compte rendu. Qu'il ait fait cela à l'époque était hautement

improbable, mais si par hasard c'était le cas ? Si par hasard la mauvaise blague d'un étudiant de première année à l'affût de tours à jouer avait déclenché mon choix de résidence et la façon dont j'avais vécu au cours des dix dernières années ? Si c'était vrai, c'était ridicule, et sur le coup je ne pus m'empêcher d'être persuadé que *c'était* vrai, à cause de l'absurdité de la chose. La décision d'aller vivre à la campagne pour ne jamais revenir était insensée — aussi insensée que de croire que c'était Richard Kliman qui m'avait poussé à la prendre.

« Je serai en bas dans quelques minutes, lui dis-je, et nous irons déjeuner. » Et je contrecarrerai toutes vos ambitions. Je vous détruirai.

Je pensais cela parce qu'il fallait que je le fasse. Il ne suffisait pas que j'en parle, il ne suffisait pas que j'écrive là-dessus — avant de quitter Manhattan pour rentrer chez moi je devais faire capituler Kliman, au moins cela. Le faire capituler était ma dernière obligation vis-à-vis de la littérature.

Comment George pouvait-il être mort ? Je ne cessais d'en revenir à cela. Que George fût mort un an plus tôt rendait tout absurde. Comment cela avait-il pu lui arriver *à lui* ? Et comment ce qui était arrivé pouvait-il m'être arrivé à moi au cours de ces onze dernières années ? Ne plus jamais revoir George — ne plus jamais revoir personne ! J'avais fait ceci à cause de cela ? Cela à cause de ceci ? J'avais déterminé ma vie à partir de cet accident, ou de cette personne, ou de cet événement mineur ridicule ? Je faisais figure de béotien, et tout ça parce que, à mon insu, George Plimpton était mort. Soudain, mon mode de vie se trouvait totalement injustifié, et George était mon... quel est le mot que je cherche ? L'antonyme de *doppelgänger*. Soudain, George Plimpton représentait tout ce que j'avais gaspillé en m'exilant de façon aussi radicale et en allant faire retraite sur la montagne de Lonoff, en y cherchant asile loin de la grande diversité de la vie. « C'est notre époque », me disait George, sa voix bien particulière résonnant d'un entrain plein de confiance. « C'est notre humanité. Nous devons aussi en faire partie. »

Kliman m'emmena au bout de la rue dans un snack de la Sixième Avenue, et à peine avions-nous passé notre commande qu'il m'entreprit sur le service à la mémoire de George. Habitué à régler méthodiquement mon emploi du temps quotidien et à répartir les heures à mon gré, voilà que je me trouvais — dans des vêtements que je n'avais pas enlevés depuis près de trente heures et portant, réalisais-je soudain, à l'intérieur de mon caleçon en plastique, une protection que je n'avais pas changée depuis la veille au soir —, je me trouvais donc assis pour déjeuner face à une force imprévisible bien décidée à avoir le dessus sur moi. N'était-ce pas la raison pour laquelle, avant même d'avoir mon jus d'orange, j'essayai le plus fort de l'attaque, pour qu'il me soit démontré que, contrairement à mes avertissements et à mes menaces, je n'étais pas son égal, et évidemment pas son supérieur, et qu'il échappait à mon contrôle et à toute forme de contrainte. Je me disais : Les Juifs n'arrêtent pas de produire ce genre d'individus. Eddie Cantor. Jerry Lewis. Abbie Hoffman. Lenny Bruce. Le Juif à son plus pétulant, incapable d'entretenir une relation tranquille avec quoi que ce soit et qui que ce

soit. J'aurais cru que ce genre de spécimen avait pratiquement disparu de sa génération, et que le raisonnable, le gentil Billy Davidoff se rapprochait plus de la norme actuelle — oui, pour ce que j'en savais, Kliman était le dernier des agitateurs et des batailleurs. Il y avait longtemps que je n'avais pas été en contact avec quelqu'un de son espèce. Il y avait longtemps que je n'avais pas été en contact avec des tas de choses, et pas seulement avec la résistance d'être débordant de vitalité, mais avec le fait de devoir, soit rejouer sans fin mon propre rôle, soit contrer les fables que les lecteurs les plus naïfs inventaient concernant l'auteur en les induisant de ce qu'il écrivait, labeur ingrat, de l'ennui duquel je m'étais également dégagé. Car j'avais été moi aussi tant soit peu batailleur, jadis. C'était le batailleur que George Plimpton avait publié quand personne d'autre ne voulait de lui. Mais de cela il ne restait rien, me disais-je. Non, je ne suis pas en train de regarder George sur le ring face à Archie Moore chez Stillman's en 1959, c'est moi qui suis sur le ring dans un Manhattan inconnu face à un gaillard aux poings de boxeur en 2004.

« C'était il y a un an environ, en novembre dernier, dit Kliman. À la cathédrale Saint-Jean-le-Divin. Une nef gigantesque, bondée, pas une place de libre. Deux mille personnes. Peut-être davantage. Ça commence par une chorale de gospel. George les avait vus quelque part et ça lui avait beaucoup plu, d'où leur présence. Le chef de chœur, un type noir grand et beau, était comblé d'aise par tout ce déploiement de cérémonial, et dès qu'ils se sont mis à chanter, il s'est exclamé : "C'est la fête ! C'est la fête !" Et je me suis dit : Est-ce Dieu possible, quelqu'un meurt et on fait la fête. "C'est la fête ! Dites-le tous, que c'est la fête. Annoncez à votre prochain que c'est la fête !" Alors tout le public blanc hoche la tête à contre-temps, et si vous voulez mon avis, George méritait mieux. Ensuite le pasteur fait son sermon de pasteur, et ceux qui doivent prendre la parole s'avancent les uns après les autres. D'abord la sœur de George parle du musée qu'il a fait de sa chambre, à Long Island, cette pièce où il a conservé toutes ses peaux de bêtes et ses oiseaux morts, elle rappelle la passion qu'il avait pour ça quand il était petit, et son discours fait un effet sidérant. Elle parle sans une ombre d'émotion, il y a dans sa diction cette surprenante absence de surprise que seuls les Wasp élevés dans la plus pure tradition sont capables de manifester. Puis un type du Texas du nom de Victor Emanuel, la cinquantaine, sans doute, peut-être un peu plus, un grand spécialiste des oiseaux, George et lui sont devenus très amis à cause de leur passion commune pour les oiseaux. Il les connaissait tous. Ce type parle de façon très simple, de l'observation des oiseaux et des expéditions qu'il a entreprises avec George, et tout cela fait l'objet d'un discours dans la maison du Seigneur — les seuls qui se donnent la peine de parler du Seigneur sont le pasteur et les chanteurs de gospel. Sur ce sujet-là, tous les autres sont muets, comme si cela ne les concernait pas, eux. Il se trouve qu'ils sont là, et voilà tout. Puis Norman Mailer. Impressionnant. Je n'avais jamais vu Norman Mailer en chair et en os. Il a maintenant quatre-vingts ans, ses genoux sont en miettes, il marche avec deux cannes, n'arrive pas à faire trois pas tout seul, mais il refuse qu'on l'aide à monter en chaire, ne veut même pas se servir d'une de ses cannes. Il se hisse tout seul en

haut de cette chaire. Tout le monde, marche après marche, encourage chaudement son ascension. Le conquistador est là, et le grand drame commence. Le Crépuscule des Dieux. Il balaye l'assemblée du regard. Contemple à ses pieds la nef dans sa longueur pour se projeter sur Amsterdam Avenue puis, traversant le continent américain, jusqu'au Pacifique. Il me rappelle le père Mapple dans *Moby Dick*. Je m'attendais à l'entendre dire "Camarades de bord !" et faire un sermon sur la leçon que nous enseigne Jonas. Mais non, lui aussi parle avec simplicité de George. Ce n'est plus le Mailer qui cherche querelle, pourtant chacun de ses mots porte son empreinte. Il parle d'une amitié avec George qui ne s'est épanouie qu'au cours des dernières années, il nous raconte comment tous les deux, avec leur femme, ils ont voyagé de concert partout où se jouait une pièce qu'ils avaient écrite ensemble, et combien cela a rapproché les deux couples. Et moi je me dis : Eh bien, ça a mis longtemps à venir, Amérique, mais voici, en chaire, Norman Mailer faisant en mari l'éloge du couple. Vous autres sales cons de chrétiens fondamentalistes, vous n'avez qu'à bien vous tenir. »

Il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Ce qui s'était passé jusqu'ici entre nous, il avait décidé de l'effacer en jouant le grand jeu pour me neutraliser, et cela marchait : plus Kliman faisait étalage avec superbe de son autosatisfaction, plus je me sentais rapetisser à vue d'œil malgré moi. Mailer n'en est plus à chercher querelle, et il peut à peine marcher. Amy n'a plus sa beauté et elle n'est plus en pleine possession de son cerveau. Je n'ai plus la totalité de mes facultés mentales ni ma virilité ni ma continence. George Plimpton n'est plus en vie. E.I. Lonoff n'a plus son grand secret, si tant est qu'un tel secret ait jamais existé. Tous autant que nous sommes, nous sommes des « déjà plus », cependant que l'esprit surchauffé de Richard Kliman est persuadé que son cœur, ses genoux, son cerveau, sa prostate, sa vessie, tout de lui est indestructible et que lui, et lui seul, n'est pas à la merci de ses cellules. Croire cela n'est pas un exploit hors du commun pour ceux qui ont vingt-huit ans, certainement pas s'ils savent que la grandeur leur fait signe. Ce ne sont pas des « déjà plus », perdant leurs facultés, perdant le contrôle de soi, dépossédés d'eux-mêmes pour leur plus grande honte, marqués par les privations et subissant la révolte organique que mène le corps contre les gens âgés ; ce sont des « pas encore », qui n'ont pas idée de la vitesse avec laquelle les choses se retournent.

Il avait à ses pieds une mallette fatiguée dont je pensais qu'elle contenait la moitié du manuscrit de Lonoff. Peut-être contenait-elle également les photographies qu'Amy lui avait données pendant qu'elle était sous l'influence de sa tumeur. Non, tirer Amy de là n'allait pas être facile. Nul effort de persuasion n'allait décourager Kliman ; cela ne ferait que renforcer sa propre importance à ses yeux. J'essayai de me demander si cela servirait à quelque chose de prendre un avocat, ou de lui donner de l'argent, ou peut-être de combiner les deux : le menacer de lui faire un procès et puis le dédommager. Peut-être pouvait-on le faire chanter. Peut-être, songeai-je soudain, Jamie ne fuyait-elle pas Ben Laden — peut-être que c'est lui qu'elle fuyait.

ELLE

Richard, je suis mariée.

LUI

Je le sais. Billy, c'est le mec qu'on épouse, et moi je suis le mec qu'on baise. Tu m'expliques tout le temps pourquoi. « Il est si gros. Il est si gros à la base. Le gland est magnifique. C'est comme ça que je les aime. »

ELLE

Laisse-moi tranquille. Je te demande de me laisser tranquille. Il faut qu'on arrête.

LUI

Tu veux renoncer à jouir ? Tu veux renoncer aux sensations fortes ? Tu ne veux plus jamais connaître ça ?

ELLE

Ne nous lançons pas dans cette discussion. On ne se parle plus de cette manière-là.

LUI

Là maintenant tu as envie de jouir, non ?

ELLE

Non. Arrête. C'est fini. Si tu me reparles encore de cette manière, on ne se reparlera plus jamais.

LUI

Eh bien moi je te parle, là maintenant. Je veux que tu sucés ce magnifique gland.

ELLE

Fous-moi la paix. Fiche le camp de chez moi.

LUI

L'amant brutal te fait jouir, et pas l'amant docile.

ELLE

Ce n'est pas de ça qu'on parle. Je suis mariée avec Billy. Je ne suis pas avec toi. Billy est mon mari. Toi et moi c'est terminé. Tu peux bien dire ce que tu voudras.

LUI

Cède.

ELLE

Non. Cède, toi. Va-t'en.

LUI

Ça n'est pas comme ça que ça se passe entre nous.

ELLE

Eh bien maintenant c'est comme ça.

LUI

Tu adores céder.

ELLE

Ferme-la. Arrête. Bon Dieu, arrête.

LUI

Moi qui trouvais que tu t'exprimais si bien. Tu t'exprimes si bien quand on joue à nos petits jeux. Tu dis des tas de choses coquines quand on joue à la call-girl avec son client. Et tu fais toutes sortes de bruits exquis quand on joue à Jamie qui se fait prendre de force. Maintenant, c'est tout ce que tu trouves à dire : « Ferme-la », et « Bon Dieu, arrête » ?

ELLE

Je t'explique que c'est terminé, un point c'est tout. Va-t'en de chez moi.

LUI

Je ne m'en vais pas.

ELLE

Alors c'est moi qui m'en vais.

LUI

Où vas-tu ?

ELLE

Je pars.

LUI

Voyons, trésor. Tu as la plus jolie chatte du monde. Jouons à nos drôles de jeux. Dis-moi des choses coquines.

ELLE

Lâche-moi. Sors d'ici immédiatement. Billy va rentrer. Va-t'en. Sors de chez moi, ou j'appelle la police.

LUI

Attends un peu que la police te voie en petite culotte et soutien-gorge. Eux non plus ils ne sortiront pas d'ici. Tu as la plus jolie chatte et les instincts les plus vils.

ELLE

Quoi que je dise, tu ne vas pas arrêter de parler de ma chatte ? On essaie de dire quelque chose à quelqu'un et il ne vous écoute pas.

LUI

Ça m'excite.

ELLE

Ça me met en colère. Je m'en vais d'ici, là, tout de suite.

Tiens. Regarde.

ELLE

Non !

(*Mais il continue, et donc elle s'enfuit.*)

Les gens dans le snack auraient facilement pu croire que Kliman était mon fils, à voir comment je le laissais discourir à sa façon autosatisfaite et dominatrice, et aussi parce que, dans les moments stratégiques, il avançait la main pour me toucher — le bras, la main, l'épaule — afin de rendre son argument plus convaincant.

« Ce jour-là, tout le monde s'est montré à la hauteur, me dit-il. Le plus intéressant de tous fut un journaliste du nom de McDonell. Il a dit quelque chose du genre : "Je vais m'appliquer à garder un cœur léger, parce que c'est la seule façon dont je peux ne pas craquer, là-haut." Il raconta plusieurs anecdotes sur George. Il parlait avec une véritable affection. Je ne dis pas que les autres ne parlaient pas avec affection. Mais de la part de McDonell on sentait une profonde affection virile. Et de l'admiration. Et une vraie compréhension de ce qu'était George. Je crois que c'est lui qui a raconté l'histoire de George et de son tee-shirt, ou alors ce fut peut-être le type aux oiseaux. Bref, ils étaient partis à la recherche d'un oiseau quelconque en Arizona. Ils sont partis dans le désert au crépuscule. C'est à cette heure-là que l'oiseau est censé se montrer. Ils n'arrivaient pas à le trouver. Tout d'un coup, George a enlevé son tee-shirt et l'a lancé en l'air, très haut. Alors des nuées de chauves-souris ont foncé sur le tee-shirt et elles l'ont accompagné dans sa chute. Du coup, George s'est mis à le lancer et relancer en l'air, aussi haut qu'il pouvait. Et des chauves-souris de plus en plus nombreuses fondaient dessus, et George s'est écrié : "Elles croient que c'est un papillon de nuit géant !" Ça m'a rappelé *Le Faiseur de pluie*, la fin du roman, quand Henderson débarque d'avion au Labrador ou à Terre-Neuve, je ne sais plus, et qu'il se met à danser sur cette calotte glaciaire avec toute son exubérance de faiseur de pluie africain, avec cette forme d'exubérance qu'on trouve, mais rarement, chez les Wasp riches et privilégiés, chez un sur dix mille d'entre eux. Et c'était là le triomphe de George. C'est ce que George *était*. Le Wasp exubérant. J'aimerais avoir retenu davantage de ce qu'a dit ce type merveilleux, parce que c'est lui qui a fait passer le message. Mais à ce moment-là, ils ont repris leur putain de chant : "Oh, glorifiez le Seigneur ! Glorifiez le Seigneur !" Et chaque fois que j'entendais "Glorifiez le Seigneur !" par-devers moi je me disais : "Il n'est pas là, et tout le monde sauf vous sait qu'il n'est pas là. C'est le dernier endroit *au monde* où il risque de se trouver." Il y avait dans ce chœur tous les gabarits possibles de femmes noires. Celles avec des croupes énormes, et les petites rabougries et presque chauves qui avaient l'air d'avoir cent ans, et les longues filles sveltes, jolies, élégantes, certaines d'entre elles timides, de ces filles, quand on les voit, dont on comprend la terreur quand, dans les champs, le maître passait voir avec qui il allait se donner du bon temps. Et puis les corpulentes qui sont pleines

d'assurance, et celles qui sont pleines de colère, et puis une demi-douzaine de gars noirs de belle prestance qui donnaient de la voix eux aussi, et moi je pensais à l'esclavage, voyez-vous. Je ne crois pas avoir jamais autant pensé à l'esclavage quand je me trouvais avec des Noirs. Parce qu'ils chantaient devant une assemblée si exclusivement blanche que cela me faisait penser aux Blancs déguisés en Noirs des *minstrel shows*. Dans cette assemblée de chrétiens, je voyais les derniers vestiges atténués de l'esclavage. Derrière eux, à la tête de l'abside, il y avait un crucifix en or assez gigantesque pour crucifier King Kong. Et il faut que je vous dise, les deux choses de l'Amérique que je déteste le plus sont l'esclavage et la croix, surtout la façon dont on a marié les deux et dont les propriétaires d'esclaves justifiaient le fait de posséder leurs nègres par la parole de Dieu dans leur livre sacré. Mais c'est sans rapport, ma haine de toute cette connerie. Les intervenants ont recommencé à parler. Neuf en tout. »

Le déjeuner était servi, et il a pris un moment pour boire la moitié de son café, mais moi je me taisais, déterminé à ne pas poser de questions et à attendre ce qu'il allait encore trouver pour me faire croire, ce bulldozer, qu'il était un titan de la littérature de vingt-huit ans, et que je devais dégager pour lui laisser la place.

« Vous vous demandez comment j'ai rencontré George, me dit-il. Je l'ai rencontré quand il est venu à Harvard pour une soirée organisée par le journal *The Harvard Lampoon*. Il a dansé sur une table avec ma petite amie. C'était elle la plus sexy, alors il a jeté son dévolu sur elle. Il a été formidable. Il a fait un discours formidable. George Plimpton était un type formidable. Les gens disent que même pour mourir il a mené son affaire avec grâce. La bonne blague. C'est juste qu'il n'a pas eu l'occasion de se battre. C'était un bagarreux. Si ça lui était arrivé pendant la journée, il aurait au moins tenté d'avoir le dessus. Mais la nuit, dans son sommeil ? Il a été pris en traître. »

Je me suis alors rappelé que dans l'un de ses livres George avait entrepris d'interviewer ses amis du monde littéraire sur leurs fantasmes quant à leur propre mort. Quand je suis rentré chez moi, j'ai découvert dans ma bibliothèque que le livre était *Shadow Box*, qui commence par la description de son aventure sur le ring avec Archie Moore en 1959 et se termine en 1974, au Zaïre, où George était allé couvrir le combat entre Mohammed Ali et George Foreman pour *Sports Illustrated*. Plimpton avait cinquante ans quand *Shadow Box* fut publié, en 1977, et sans doute quelques années de moins à l'époque des recherches préalables et de la rédaction du livre. Et donc cela dut l'amuser beaucoup de demander à d'autres écrivains comment ils s'imaginaient face à la mort — des scénarios qui, tels qu'il les rapporte, étaient invariablement comiques ou dramatiques ou bizarres. Le chroniqueur Art Buchwald lui raconta qu'il « s'imaginait mourir d'un arrêt cardiaque sur le court central de Wimbledon pendant la finale messieurs — à l'âge de quatre-vingt-treize ans ». Au bar de l'Hôtel Intercontinental de Kinshasa, une jeune Anglaise qui se décrivait comme « poétesse free-lance » expliqua à George que « ce serait fabuleux d'être électrocutée en jouant de la guitare basse dans un groupe de rock ». Norman Mailer était lui aussi à Kinshasa pour faire un reportage sur le championnat de boxe, et il semblait surtout adorer l'idée d'être

tué par un animal — si c'était sur terre, un lion ; si c'était en mer, une baleine. Quant à George, il se voyait mourir au Yankee Stadium « quelquefois en tant que batteur, d'une balle à la tête frappée par un méchant lanceur barbu, parfois en tant que joueur de champ extérieur se jetant sur les plaques de Monument Park qui se trouvaient jadis au fond du champ centre ».

Une façon de mourir empreinte d'humour et hors du commun — voilà comment George et ses amis s'imaginaient leur mort bien avant de croire à sa possibilité, à une époque où l'idée de mourir n'était encore qu'une hypothèse parmi d'autres qu'on lançait pour s'amuser. « Ah oui, il y a aussi la mort ! » Mais la mort de George Plimpton ne fut ni empreinte d'humour ni hors du commun. Ce ne fut pas non plus la réalisation d'un fantasme. Il ne mourut pas en maillot rayé au Yankee Stadium, mais en pyjama dans son lit. Il mourut comme nous mourons tous : en parfait amateur.

Je ne le supportais pas. Je ne supportais pas son énergie de gars à carrure d'athlète, son assurance pleine de morgue, l'orgueil qu'il manifestait à se montrer passionné, volubile. Cette présence écrasante de chaque instant — George ne la supportait sûrement pas non plus. Mais si j'avais l'intention de faire l'impossible pour empêcher Kliman de devenir le biographe de Lonoff, il allait falloir que je réprime mon désir, avec ses hauts et ses bas, de prendre ma voiture et de retourner dans les Berkshires. Il allait falloir que j'attende de voir ce qu'il allait encore trouver pour promouvoir ce qu'il pensait être ses intérêts. Ayant, au cours des années précédentes, pratiquement oublié comment attaquer de front l'opposition, je m'exhortai à ne pas sous-estimer l'habileté d'un adversaire sous prétexte qu'il se fait passer pour un intarissable jacasseur.

Quand il eut terminé une deuxième tasse de café, il lança brusquement : « Lonoff et sa sœur, ça change la donne, non ? »

Jamie lui avait donc dit qu'elle m'avait parlé. Encore une facette troublante de Jamie. Comment interpréter, si c'était possible, le fait que Jamie serve d'intermédiaire entre Kliman et moi ? « C'est absurde », ai-je dit.

Il a baissé la main pour frapper le flanc de la mallette.

« Un roman ne prouve rien, ai-je dit, un roman est un roman », et je me suis remis à manger.

En souriant, il a à nouveau baissé la main, et cette fois il a ouvert la mallette, en a retiré une mince enveloppe en papier kraft, l'a ouverte, et a répandu son contenu sur notre table, au milieu des plats. Nous étions assis face à la devanture du snack, et on voyait les gens qui passaient dans la rue. Au moment où j'ai levé les yeux, chacun d'entre eux parlait dans un téléphone portable. Pourquoi ces téléphones me paraissaient-ils être l'incarnation de tout ce à quoi il fallait que j'échappe ? Ils représentaient un développement technologique inévitable, et pourtant, dans leur abondance, je voyais à quel point je m'étais éloigné de la communauté de mes contemporains. Je ne suis plus à ma place ici, me suis-je dit. Ma carte d'adhérent est périmée. Va-t'en.

J'ai ramassé les photos. Il y avait quatre photos jaunies d'un Lonoff grand et

maigre et d'une fille grande et maigre dont Kliman voulait me faire croire qu'il s'agissait de sa demi-sœur, Frieda. Sur l'une d'elles, ils étaient tous les deux sur le trottoir devant une maison de bois quelconque dans une rue qui semblait écrasée par un soleil de plomb. Frieda portait une robe blanche légère et ses cheveux étaient tressés en longues nattes. Lonoff s'appuyait à son épaule, feignant d'être victime d'un coup de chaleur, et Frieda arborait un large sourire, jeune femme aux fortes mâchoires découvrant de grandes dents qui lui donnaient l'aspect d'une vigoureuse bête de ferme. Lui était un beau jeune garçon avec des cheveux bruns coiffés en banane et un visage mince dont les traits lui auraient permis de passer pour un jeune nomade du désert, moitié arabe, moitié juif. Sur une autre photo, affalés sur une couverture de pique-nique, ils levaient tous les deux les yeux en riant vers quelque chose d'indistinct que Lonoff montrait du doigt sur l'une des assiettes. Sur une troisième, ils avaient quelques années de plus. Lonoff tenait un bras levé en l'air et Frieda, qui avait pris du poids, faisait semblant d'être un chien qui fait le beau. Lonoff avait l'air sévère de celui qui donne un ordre. Sur la quatrième, elle devait avoir vingt ans et n'était plus la servante obéissant aux caprices de son demi-frère, mais une jeune femme de grande taille, à la silhouette épaisse, peu souriante ; par contraste, Lonoff, à dix-sept ans, paraissait éthéré, on ne l'imaginait pas se laissant tenter par autre chose que la muse innocente de ses années de jeunesse. On pouvait arguer que les photographies ne révélaient rien d'inhabituel, sauf pour un esprit aussi prêt à s'enflammer que Kliman, et que ce qu'on pouvait en conclure tout au plus, c'était que la demi-sœur et le demi-frère étaient contents d'être ensemble, qu'ils avaient de l'affection l'un pour l'autre, semblaient se comprendre, et que, dans le premier quart du ^{xx}e siècle, ils avaient été parfois photographiés tous les deux par un parent, un voisin, ou un ami.

« Ces photos, ai-je dit. Elles ne disent rien du tout, ces photos.

— Dans le roman, a-t-il dit, Lonoff fait de Frieda l'instigatrice.

— Dans un roman, il n'y a ni Lonoff ni Frieda.

— Épargnez-moi le cours sur la ligne infranchissable qui sépare la fiction de la réalité. C'est quelque chose que Lonoff a vécu. Nous avons là une confession tourmentée déguisée en roman.

— À moins que ce ne soit un roman déguisé en confession tourmentée.

— Alors pourquoi cela l'a-t-il détruit de l'écrire ?

— Parce que les écrivains peuvent être détruits par l'écriture. La prééminence de la vie imaginative peut avoir cet effet, et davantage encore.

— Je vous ai montré ces photographies, me dit-il, comme si ce que je venais de voir était une série de photos porno, et maintenant je vais vous montrer le manuscrit, et osez me dire ensuite que la description d'une possibilité qui n'était *pas* une réalité fut la force qui a servi de moteur à ce livre.

— Voyons, vous vous en tirez mal, Kliman. Apprendre cela ne peut pas être une surprise complète pour le *littérateur*¹ que vous êtes. »

Il sortit alors le manuscrit de la mallette et le plaça sur la table, par-dessus les photos — deux à trois cents pages retenues par un gros élastique.

Quel désastre. Ce jeune homme téméraire, sans vergogne, tenace, opportuniste, dont la façon d'assimiler une œuvre de fiction était l'antithèse absolue de celle de Lonoff, oui, ce jeune homme était en possession de la première partie d'un roman que Lonoff n'avait jamais terminé, dont il était mécontent, et qu'il aurait fort bien pu ne jamais publier s'il avait vécu assez longtemps pour l'achever.

« Est-ce que c'est Amy Bellette qui vous l'a donné ? Ou le lui avez-vous pris ? demandai-je. L'avez-vous volé à la barbe de cette pauvre femme ? »

Sa réponse consista à pousser les pages devant moi. « C'est une photocopie. Je l'ai fait faire exprès pour vous. »

Il était toujours résolu à ne pas me lâcher. Je pouvais lui être utile. Rien que de dire qu'il m'avait donné une copie pouvait lui être utile. Je me demandai s'il me croyait vraiment aussi désarmé, puis je me demandai si je n'avais pas perdu mes forces, à rester tout seul dans mon refuge. Et d'abord, qu'est-ce que je faisais à cette table ? Rien de ce qu'il m'avait raconté n'avait vraiment eu lieu entre lui et moi — ni le coup de téléphone, ni le rendez-vous pour déjeuner, ni la demande de me raconter le service à la mémoire de Plimpton, ni celle de voir le manuscrit de Lonoff. Ce qui s'était effectivement passé, je m'en souvenais maintenant très exactement. *Tu pues, vieillard. Tu sens la mort.* Et je sentais à nouveau l'odeur qui montait de mon pantalon, très semblable à l'odeur que j'avais sentie dans les corridors de l'immeuble d'Amy — et pendant ce temps-là, celui qui m'avait lancé ces insultes finissait tranquillement son sandwich, à moins de deux mètres de l'endroit où je mangeais le mien. D'avoir permis que cette rencontre ait lieu me donnait le sentiment d'être aussi peu protégé qu'Amy : poreux, dilué, plus affaibli mentalement que je n'aurais jamais imaginé pouvoir le devenir.

Et Kliman le savait bien. Kliman avait encouragé la chose. Kliman avait jugé ma condition au premier coup d'œil : Qui eût cru que Nathan Zuckerman n'était pas de taille à résister ? Et pourtant c'est le cas, il est kaputt, un pauvre petit être isolé, un évadé à bout de forces qui a fui ce monde grossier, qui est vidé par l'impuissance et se retrouve dans le pire état où il ait jamais été. Maintenons-le dans un état de confusion mentale, continuons à le harceler, et cette espèce de vieillard cacochyme va s'effondrer. Relis la pièce d'Ibsen *Solness le constructeur*, Zuckerman : place aux jeunes !

Je l'observais, sur son Olympe, prêt à me donner l'estocade. Et tout d'un coup, je le vis non comme une personne, mais comme une porte. Là où Kliman est assis, je vois une lourde porte de bois. Ce qui veut dire quoi ? Une porte menant où ? Une porte entre quoi et quoi ? La clarté et la confusion ? C'est possible. Je ne sais jamais s'il dit la vérité ou si j'ai oublié quelque chose ou s'il fabule. Une porte entre la clarté et la confusion, une porte entre Amy et Jamie, une porte menant à la mort de George Plimpton, une porte battante qui s'ouvre et se referme à quelques centimètres de mon visage. Est-il autre chose que ça ? Tout ce que je connais, moi, c'est la porte.

« Avec votre imprimatur, me dit-il, je pourrais faire beaucoup pour Lonoff. »

Je lui ris au nez. « Vous avez abusé sans scrupule d'une femme atteinte au

dernier degré d'une tumeur au cerveau. Vous lui avez dérobé ces pages, par un moyen ou par un autre.

— Je n'ai rien fait de tel.

— Bien sûr que si. Elle ne se serait pas contentée de vous donner la première moitié. Si elle avait voulu que vous ayez le livre, elle vous aurait donné l'ensemble du manuscrit. Vous avez volé ce sur quoi vous avez pu mettre la main. L'autre moitié était hors de vue, ou dans un endroit de l'appartement où vous ne pouviez pas vous en emparer. Bien sûr que vous l'avez volé — qui va donner à quelqu'un la moitié d'un roman ? Et maintenant, ai-je ajouté avant qu'il ait pu répondre, maintenant vous voulez abuser d'un type comme moi ? »

Imperturbable, il a répondu : « Vous pouvez vous débrouiller tout seul. Vous avez écrit des tas de bouquins. Vous avez eu votre part d'aventures. Et de votre côté, vous pouvez vous montrer sans pitié.

— Exact, ai-je dit, en espérant que c'était toujours vrai.

— George a toujours parlé de vous avec une grande admiration, Mr Zuckerman. Il admirait la force d'âme qui animait votre talent. Je partage cette admiration. »

Aussi simplement que je pus, je dis : « Bon. Alors n'approchez pas d'elle, de près ou de loin, et ne cherchez pas à prendre contact avec moi par quelque moyen que ce soit. » Je mis de l'argent sur la table pour payer mon déjeuner et je me dirigeai vers la porte.

Il ne fallut que quelques secondes à Kliman pour rassembler ses affaires et me courir après. « C'est de la censure. Vous, un écrivain, vous essayez d'empêcher la publication du travail d'un autre écrivain.

— Ne pas vous aider à écrire ce livre fallacieux, ce n'est en aucune façon vous faire obstacle. On peut même dire qu'en retournant me terrer dans mon trou pour y crever, je vous laisse la voie libre.

— Mais ce livre n'est pas fallacieux. Amy Bellette elle-même reconnaît l'inceste. C'est *elle* qui m'en a parlé la première.

— Amy Bellette a subi l'ablation de la moitié de son cerveau.

— Mais ce n'était pas le cas lorsque je lui ai parlé. C'était *avant* l'intervention chirurgicale. On ne l'avait pas encore opérée. On n'avait même pas encore diagnostiqué la tumeur.

— Mais la tumeur était là, non ? Amy avait la tête pleine de cancer, non ? Pas diagnostiquée, c'est vrai, mais la tumeur avait déjà envahi son cerveau. Son *cerveau*, Kliman. Elle s'évanouissait, elle vomissait, elle était aveuglée par des migraines, aveuglée par la peur, et la pauvre ne savait pas ce qu'elle disait à qui que ce soit. À ce moment-là, elle avait *vraiment* perdu la tête.

— Mais il est évident que c'est ce qui s'est passé.

— Évident pour personne sauf pour vous.

— Mais ce n'est pas possible ! » criait-il, marchant à mes côtés et me montrant la face effarée de sa fureur. Il n'était plus d'humeur à se délecter de mon mépris, et du coup, ses défenses contre mon jugement tombaient, et sous la brute impudente apparut finalement le mendiant plein d'aigreur — sauf s'il s'agissait, là

encore, d'un stratagème et que, du début jusqu'à la fin, je n'étais là que pour jouer le rôle du vieux bouffon. « Vous, comment est-ce possible ! Ce garçon avait un pénis, Mr Zuckerman. Son pénis a fait d'eux des criminels dans leur monde pendant plus de trois ans. Puis le scandale a éclaté, et il a ensuite passé quarante ans à le fuir. Et au bout du compte, il a écrit ce livre. Ce livre qui est son chef-d'œuvre ! L'art qui jaillit d'une conscience tourmentée ! L'esthétique qui triomphe de la honte ! Lui n'en savait rien — il était trop effrayé, trop malheureux pour le savoir. Et Amy de son côté était trop effrayée par le malheur de Lonoff pour le savoir. Mais vous, comment pouvez-vous être effrayé ? Vous qui connaissez l'appétit insatiable des gens ! Vous qui connaissez leur faim dévorante, jamais satisfaite. Voilà un grand écrivain qui prend à bras-le-corps le crime qui l'a poursuivi chaque jour de sa vie. Le combat final de Lonoff avec son impureté. Son effort longtemps différé pour introduire le repoussant. Vous-même êtes fort, là-dessus. Introduisons le repoussant ! C'est là votre réussite, Mr Zuckerman. Eh bien, c'est la sienne aussi. Son effort pour soulever ce fardeau est trop héroïque pour que vous puissiez maintenant lui tourner le dos. Cet autoportrait n'est pas flatteur, croyez-moi. Le jeune garçon qui se réveille d'un sommeil de quarante ans ! C'est extraordinaire. C'est *La Lettre écarlate* de Lonoff. C'est *Lolita* sans Quilty et ses plaisanteries stupides. C'est ce que Thomas Mann aurait écrit s'il avait été quelqu'un d'autre que Thomas Mann. Ne refusez pas de m'écouter ! Ne refusez pas de m'aider ! Il faut que vous preniez cet inceste au sérieux ! Que vous vous refusiez à l'évidence est absurde et n'est pas à votre honneur ! Votre hostilité à mon égard vous rend aveugle à la vérité. Qui est simplement ceci : il a fallu qu'il abandonne sa vie d'homme marié avec Hope et qu'il connaisse l'enfer avec Amy pour qu'il puisse enfin libérer au grand jour les souffrances du jeune Lonoff. Je vous en conjure : lisez le résultat stupéfiant ! »

Il était maintenant devant moi, marchant à reculons à grande vitesse, collant la photocopie du manuscrit contre ma poitrine. Je m'arrêtai sur place, bras ballants et bouche fermée. J'aurais dû réagir par le silence dès le début. J'aurais dû — me répétais-je pour la centième fois — commencer par ne pas m'en aller de chez moi. Toutes ces années où j'étais resté à l'écart, la forteresse que je m'étais bâtie contre les intrus qui étaient attirés par mon œuvre, le blindage renforcé de ma méfiance — et malgré tout j'étais là, le regard rivé sur ces beaux yeux gris qui brillaient d'un éclat fanatique. Un enragé de la littérature. Un de plus. Comme moi, comme Lonoff, comme tous ceux dont la passion la plus violente s'attache à un livre. Pourquoi n'était-ce pas le gentil Billy Davidoff qui avait voulu écrire la biographie de Lonoff ? Pourquoi l'ardent et si peu respectueux Kliman n'était-il pas le gentil Billy, et le gentil Billy n'était-il pas l'ardent et si peu respectueux Kliman, et pourquoi Jamie Logan, au lieu d'être à eux, n'était-elle pas à moi ? Pourquoi avait-il fallu que j'aie un cancer de la prostate ? Pourquoi avait-il fallu que je reçoive ces menaces de mort ? Pourquoi l'affaiblissement de mes forces devait-il être si soudain, si cruel ? Oh, obtenir par ses vœux que ce qui n'est pas soit, autrement que sur la page !

Soudain, son exaspération atteignit son paroxysme, mais plutôt que de me

jeter le manuscrit à la tête, comme j'étais persuadé qu'il allait le faire, et j'avais instinctivement levé les bras pour me protéger le visage, il le fit tomber par terre, sur le trottoir new-yorkais, à un mètre devant mes pieds, et s'enfuit au milieu de la circulation, se faufilant entre les voitures dont j'espérais de tout mon cœur qu'elles allaient réduire en miettes l'aspirant biographe déchaîné.

À l'hôtel, après m'être défait de mes sous-vêtements trempés d'urine et m'être lavé au lavabo, j'ai téléphoné à Amy. Je voulais savoir d'où venait le manuscrit de Kliman. Je l'avais dans la chambre avec moi. Je l'avais ramassé et emporté. J'avais attendu que Kliman soit hors de vue, et alors je l'avais ramassé par terre d'un geste brusque et l'avais ramené à l'hôtel. Que faire d'autre ? Cela ne m'intéressait pas de le lire. Je refusais de continuer à participer à toute cette hystérie. L'hystérie, j'y avais survécu, merci bien, lorsque j'étais plus jeune, lucide, et beaucoup plus malin et coriace que je n'étais maintenant. Je ne voulais pas savoir ce que Lonoff avait fait de sa sœur et lui et de leur fâcheuse affaire, ni continuer à défendre mon point de vue — à savoir que cette fâcheuse affaire n'avait jamais eu lieu. Quelle qu'eût été ma fascination pour cet homme à mes débuts — et même si, quelques jours plus tôt, j'étais allé m'acheter tous ses livres, des livres que j'avais déjà depuis des dizaines d'années — je voulais me débarrasser du manuscrit et me libérer pour de bon de Richard Kliman et de tout ce qui en lui m'échappait et était étranger à tout ce que je prenais au sérieux. Même si ses gesticulations frénétiques semblaient plus ou moins de la comédie, la performance juvénile, téméraire, détestable de quelqu'un de superficiel prétendant avoir des idées et un immense respect pour la littérature, il ne m'apparaissait pas moins comme représentant, tout comme celle de Lonoff, ma propre némésis. Si je m'entêtais à contrecarrer les objectifs de cet imposteur, et la vitalité, l'ambition, la ténacité, la colère qui le motivaient, je ne pouvais m'attendre qu'à être battu. Une fois que j'aurais parlé avec Amy et que je me serais arrangé pour que ces pages soient remises entre ses mains, j'appellerais Jamie et Billy et je leur dirais qu'on ne faisait plus affaire. Et je quitterais New York sans être retourné voir l'urologue. Je n'avais pas cette force d'âme que Kliman admirait tant — en tout cas pas pour subir une nouvelle intervention. L'urologue ne pouvait rien changer — comme moi je ne pouvais rien changer. J'avais beau avoir accumulé, en plus de quarante ans, le prestige d'avoir écrit livre sur livre, j'étais néanmoins parvenu au bout de mon champ d'action. J'étais également parvenu au bout de mon champ de protection, et je l'avais compris lorsque je n'avais plus trouvé d'autre moyen de me protéger qu'en disparaissant. Je ne pouvais pas empêcher ce garçon de poursuivre son projet, même en ramenant Amy dans les Berkshires, ou en postant un garde à sa porte.

Pas plus que je ne pouvais l'empêcher, lorsqu'il en aurait terminé avec Lonoff, de porter son attention enflammée sur moi. Une fois que je serais mort, qui pourrait protéger l'histoire de ma vie contre Richard Kliman ? Lonoff n'était-il pas le marchepied littéraire qui lui permettrait de m'atteindre ? Et quel serait mon « inceste » ? En quoi aurais-je failli au rôle d'être humain modèle ? Ah, mon grand secret honteux à moi. Il y en aurait forcément un. Il y en aurait forcément

plus d'un. C'est incroyable, quand on y pense, que tout ce qu'on a pu réussir, accomplir dans la vie, quelle qu'en soit la valeur, s'achève par le châtement d'une inquisition menée par votre biographe. De l'homme qui maîtrisait les mots, de l'homme qui a passé sa vie à raconter des histoires, on retiendra, après sa mort — si on se souvient encore de lui —, une histoire sur son compte qui exposera sa vilénie cachée et la décrira avec une franchise, une clarté, une assurance sans faille, une attention consciencieuse aux exigences les plus subtiles de la morale, et une indéniable délectation.

Voilà, j'étais le suivant. Pourquoi m'avait-il fallu attendre jusqu'à maintenant pour me rendre à l'évidence ? Sauf si je le savais depuis le début.

L'appartement d'Amy ne répondait pas. J'appelai Jamie et Billy. Le répondeur se déclencha au bout d'une seule sonnerie. Je dis : « C'est Nathan Zuckerman. J'appelle de mon hôtel. Le numéro... »

Là, c'est Jamie elle-même qui répondit. J'aurais dû raccrocher. Je n'aurais pas dû appeler. Je devrais faire ceci, je n'aurais pas dû faire cela et maintenant je devrais faire encore autre chose ! Mais une fois happé par le stimulus de sa voix, je ne contrôlais plus mes pensées. Au lieu d'essayer d'échapper au malheur de croire que je pouvais modifier ma condition — la condition d'un homme qui a été modifié sans retour —, je fis le contraire, mes pensées fixées non sur ce que j'étais, mais sur ce que je n'étais pas : les pensées de quelqu'un qui serait encore capable de prendre la vie à bras-le-corps.

« J'aimerais vous parler, dis-je.

— Oui.

— J'aimerais vous parler ici. »

Pendant le silence qui suivit, j'essayai de contrôler comme je pus les paroles ridicules que me dictait mon passé.

« Je ne pense pas que cela me soit possible, dit-elle.

— J'espérais que si.

— C'est une idée intéressante, Mr Zuckerman, mais non. »

Que pouvais-je dire, moi un « déjà plus » épuisé, n'ayant ni la confiance en soi qu'il faut pour séduire ni la capacité de passer à l'acte, pour la faire changer d'avis ? Tout ce qui me restait, c'était l'instinct : vouloir, mourir d'envie, posséder. Et stupidement, ma résolution d'agir, qui ne faisait que se renforcer. Agir, enfin !

« Venez à mon hôtel, dis-je.

— Quelle surprise, dit-elle. Je ne m'attendais pas à ce coup de téléphone.

— Moi non plus.

— Pourquoi m'avez-vous appelée ? demanda-t-elle.

— Il y a quelque chose qui me travaille depuis que nous avons passé un moment ensemble chez vous.

— Mais je ne peux malheureusement rien pour vous.

— Venez, s'il vous plaît.

— Arrêtez, s'il vous plaît. Il n'en faut pas beaucoup pour me déboussolez. Vous croyez que je suis combative ? Jamie toutes griffes dehors ? Jamie l'agressive ?

Jamie la combative est un paquet de nerfs. Vous croyez que Richard Kliman est mon amant ? Vous le croyez toujours ? Il devrait être clair pour vous maintenant et plus que clair que je refuse d'avoir avec lui des relations sexuelles. Vous avez imaginé une femme qui n'est pas moi. Je voudrais vous faire comprendre le soulagement que ç'a été de rencontrer Billy, d'avoir quelqu'un qui ne passait pas son temps à crier quand je n'accédais pas à ses désirs. »

Que pouvais-je dire pour l'allécher ? Que pouvais-je trouver à dire à quoi elle soit sensible ?

« Est-ce que vous êtes seule ? ai-je demandé.

— Non.

— Qui est là ?

— Richard. Il est dans l'autre pièce. Il m'a raconté ce qui s'est passé avec vous. C'est tout ce que nous faisons. Il parle. Je l'écoute. Et voilà tout. Le reste, ce sont vos fantasmes. Faut-il que vous soyez atteint pour imaginer autre chose.

— S'il vous plaît, Jamie, venez. » De toutes les ressources du langage, c'étaient là les mots les plus éloquents que je trouvais à répéter.

« Je suis sans défense, dit-elle, alors arrêtez, s'il vous plaît. »

Je me voyais, je m'entendais, j'avais vis-à-vis de moi-même l'attitude que je méritais, sarcastique, pleine de dégoût, indignée de me voir à ce point réduit au désespoir, mais des années plus tôt, l'union sexuelle avec les femmes avait été rompue de façon si abrupte par l'opération de la prostate que maintenant, avec Jamie, je ne pouvais m'empêcher de prétendre le contraire et d'agir pour le compte d'un moi qui n'était plus le mien.

« Je vous ai téléphoné, dis-je, pour vous parler de tout autre chose. Je n'avais pas cela en tête quand je vous ai appelée. Je croyais m'être entièrement libéré.

— Est-ce possible ? » On aurait dit qu'elle posait la question non pas à propos de moi, mais à propos d'elle-même.

« Venez, Jamie. Je sens que vous pouvez m'apprendre quelque chose que je ne peux plus apprendre à ce stade.

— C'est une hallucination. Tout cela n'est qu'une hallucination. Non, je ne peux pas venir, Mr Zuckerman. » Puis, par gentillesse, ou simplement pour que je la laisse tranquille, ou peut-être même parce qu'une partie d'elle y croyait, elle ajouta : « Une autre fois », comme si j'avais devant moi tout le temps qu'elle avait, elle, pour rester sans rien faire d'autre qu'attendre.

Et donc je me suis enfui loin des forces qui avaient jadis nourri ma propre force, mis au défi mon énergie et soulevé mon enthousiasme et mes passions ainsi que mon pouvoir de résistance, mon besoin de tout prendre, important ou pas, à cœur, et de donner à tout une signification. Je ne suis pas resté pour me battre comme j'aurais fait jadis, mais je me suis enfui loin du manuscrit de Lonoff et de toutes les émotions qu'il avait réveillées, et de toutes les émotions qu'il réveillerait lorsque je tomberais sur les notes de Kliman dans la marge et que j'y trouverais ce littéralisme et cette vulgarité redoutables qui ramènent toutes choses à leur source de la façon la plus inepte. Je ne pouvais pas faire face aux exigences de la dispute,

je ne voulais pas avoir quoi que ce soit de commun avec ses complexités, et — comme s'il s'agissait de l'œuvre d'un écrivain qui m'aurait été indifférent toute ma vie — je jetai le manuscrit non lu dans la corbeille à papier de la chambre d'hôtel, sortis la voiture, et fus de retour chez moi à la nuit tombée. Quand on se sauve, on choisit à la hâte ce qu'on va emporter, et je choisis de laisser non seulement le manuscrit mais les six livres de Lonoff que j'avais achetés au Strand. Ceux que j'avais chez moi, achetés cinquante ans plus tôt, suffiraient à mon bonheur pour le restant de mes jours.

Le raz de marée new-yorkais avait duré à peine un peu plus d'une semaine. Il n'y a pas d'endroit plus effervescent, plus vivant que New York, avec tous ces gens qui parlent dans leurs téléphones portables, qui dînent au restaurant, qui entretiennent des liaisons, trouvent des jobs, lisent les journaux, sont dévorés par des passions politiques. J'avais cru revenir là d'où j'étais parti, me réinstaller en homme réincarné, retrouver toutes ces choses auxquelles j'avais décidé de renoncer — l'amour, le désir, les disputes, les conflits professionnels, tout l'héritage confus du passé —, et au lieu de cela, comme dans un vieux film en accéléré, je n'avais fait que passer, l'espace d'un instant, et reprendre la route pour retourner chez moi. Tout ce qui était arrivé, c'est que des choses avaient failli arriver, et pourtant je rentrais chez moi comme après un événement majeur. Je n'avais rien entrepris, en fait, je m'étais contenté de rester posé là quelques jours, en proie à la frustration, secoué par la confrontation implacable entre les déjà-pas et les pas-encore. Voilà qui invitait à la modestie.

Maintenant, j'étais de retour là où je n'aurais plus jamais besoin de me heurter à qui que ce soit, ou de désirer quoi que ce soit, ou d'être en représentation, de convaincre les gens de ci ou de ça, de chercher à jouer un rôle dans le drame de mon époque. Kliman pourchasserait le secret de Lonoff avec toute son énergique grossièreté, et Amy Bellette serait aussi impuissante à l'empêcher d'agir qu'elle l'avait été, quand elle était petite, à empêcher le meurtre de sa mère, de son père et de son frère, ou, aujourd'hui, à empêcher la tumeur de la tuer. Je lui enverrais un chèque le jour même, et un autre au début de chaque mois, mais de toute manière, dans moins d'un an elle serait morte. Kliman s'entêterait et gagnerait peut-être pendant quelques mois une certaine notoriété littéraire par une étude superfétatoire qui révélerait que la faute supposée de Lonoff était la clef de toute son œuvre. Il volerait peut-être même Jamie à Billy, si celle-ci était assez perturbée, ou induite en erreur par lui, ou si elle s'ennuyait suffisamment pour chercher une échappatoire auprès de ses odieuses rodomontades. Et à un moment quelconque, comme Amy, comme Lonoff, comme Plimpton, comme tous ceux, au cimetière, qui avaient connu exploits et tâches, je mourrais moi aussi, mais pas avant de m'être assis à mon bureau près de la fenêtre, d'où je peux contempler, à travers la lumière grise d'un matin de novembre, de l'autre côté d'une route saupoudrée de neige, les eaux silencieuses, ridées par le vent, du marais qui commence à geler autour des tiges embourbées du lit squelettique de roseaux sans plumes, et, dans ce havre tranquille, tous ceux de New York étant désormais bien loin de ma vue — avant que ma mémoire déclinante n'en vienne à me faire tout à

fait défaut —, d'avoir écrit la dernière scène de *Elle et lui*.

LUI

Billy est probablement encore à deux heures d'ici. Pourquoi ne venez-vous pas à mon hôtel ? Je suis au Hilton. Chambre 1418.

ELLE

(*Rire léger.*) Quand vous l'avez quittée, vous avez dit que cela vous tuait et que vous ne vouliez pas la revoir.

LUI

Maintenant je veux la voir.

ELLE

Qu'est-ce qui a changé ?

LUI

Le niveau de désespoir a changé. Je suis plus désespéré. Et vous ?

ELLE

Je... je... Je ressens moins les choses. Pourquoi êtes-vous plus désespéré ?

LUI

Allez demander au désespoir pourquoi il est plus désespéré.

ELLE

Il faut que je vous parle en toute franchise. Je crois que je sais pourquoi vous êtes plus désespéré. Et je ne crois pas que de venir à votre hôtel arrangera les choses. Je suis ici avec Richard. Il est venu me parler de votre rencontre d'aujourd'hui. Je dois vous dire que je pense que vous commettez une grossière erreur. Richard essaie seulement de faire son travail comme vous faites le vôtre. Il est dans tous ses états. Vous êtes de toute évidence dans tous vos états. Vous appelez et vous voulez accueillir dans votre vie quelque chose dont vous ne voulez pas...

LUI

Je vous invite à venir dans ma chambre. À venir me voir ici dans ma chambre d'hôtel. Kliman est votre amant.

ELLE

Non.

LUI

Si.

ELLE

(*Avec force* :) Non.

LUI

Vous l'avez pratiquement dit la dernière fois.

ELLE

Mais non. Soit vous avez mal compris, soit vous avez mal entendu. Vous vous

trompez complètement.

LUI

Donc vous savez mentir, vous aussi. Bon, tant mieux. Ça me fait plaisir.

ELLE

Qu'est-ce qui vous fait croire que je mens ? Vous dites que parce qu'il était mon amant à l'université, il doit être mon amant aujourd'hui ?

LUI

J'ai dit que j'étais jaloux de votre amant. Je l'ai pris pour votre amant. Vous me dites qu'il ne l'est pas.

ELLE

Non, il ne l'est pas.

LUI

Alors quelqu'un d'autre est votre amant. Je ne sais pas si c'est mieux ou si c'est pire.

ELLE

J'aimerais mieux ne pas discuter avec vous de mon amant. Vous voulez être mon amant — c'est ça que vous êtes en train de me dire ?

LUI

Oui.

ELLE

Vous voulez que je vienne vous voir maintenant, à six heures. Je pourrais être là à six heures et demie. Je peux rentrer à la maison avec les courses à neuf heures au plus tard et dire que j'étais sortie faire les courses. Il faudrait que j'achète quelques provisions, ou vous pouvez le faire pour moi, là maintenant, ça nous donnerait quelques minutes de plus pour être ensemble.

LUI

À quelle heure serez-vous là ?

ELLE

Je fais le calcul. Vous pourriez faire les courses maintenant. Je pourrais me débarrasser de Richard. Prendre un taxi. Je pourrais être chez vous à six heures et demie. Il faudrait que je reparte à huit heures et demie. Ça nous donnerait deux heures. Ça vous paraît une bonne idée ?

LUI

Oui.

ELLE

Et ensuite ?

LUI

On aurait eu deux heures ensemble.

ELLE

Aujourd'hui, je suis complètement folle, vous savez. (*Riant :*) Vous abusez d'une femme folle.

LUI

Je récolte la moisson des élections.

ELLE

(*Riant :*) Oui, c'est vrai.

LUI

Ils ont gagné l'Ohio à l'arraché et je vous gagnerai à l'arraché.

ELLE

J'aurais bien besoin d'un remontant aujourd'hui.

LUI

Je faisais du porte à porte pour en vendre, dans le temps.

ELLE

Tout ça, ça me fait penser aux bayous.

LUI

Qu'est-ce que vous dites ?

ELLE

Les bayous, à Houston. On y arrivait directement en traversant une propriété, on trouvait une corde attachée à un arbre et on sautait dans l'eau. On nageait dans cette eau mystérieuse couleur chocolat au lait remplie de

vieux arbres morts, on ne voyait pas sa main dans l'eau tellement c'était opaque, la mousse pendait des arbres et l'eau était toute boueuse — je ne sais pas comment je pouvais faire ça, sauf que c'était l'une des choses que mes parents n'auraient pas voulu que je fasse. La première fois, c'est ma grande sœur qui m'a emmenée avec elle. C'était elle, la casse-cou, pas moi. C'était elle que l'incroyable respect des convenances de ma mère rendait folle. C'était elle que même mon père si sévère ne parvenait pas à contrôler, ne parlons pas de ma mère. Moi, j'ai épousé Billy. La seule chose qu'on pouvait lui reprocher, c'est qu'il était juif.

LUI

C'est ce qu'on peut me reprocher à moi aussi.

ELLE

C'est vrai ?

LUI

Venez, Jamie. Venez me voir.

ELLE

(*Ton rapide, léger :*) D'accord. Où êtes-vous, déjà ?

LUI

Au Hilton. Chambre 1418.

ELLE

Où est-ce, le Hilton ? Je ne connais pas les hôtels de New York.

LUI

Le Hilton est sur la Sixième Avenue, entre la 53^e et la 54^e rue. En face de l'immeuble CBS. À l'oblique par rapport à l'Hôtel Warwick.

ELLE

C'est cet hôtel gigantesque qui n'est pas très beau ?

LUI

C'est ça. Je croyais que je n'allais rester ici que quelques jours. Je suis venu à New York pour voir mon amie qui est malade.

ELLE

Je suis au courant, pour votre amie qui est malade. Nous n'allons pas parler de ça.

LUI

Qu'est-ce que Kliman vous a dit d'elle ? Vous savez comment il traite une femme qui est en train de mourir d'une tumeur au cerveau ?

ELLE

Il essaie d'obtenir son histoire. Même pas son histoire à elle. Celle d'un homme qu'elle aimait dont l'œuvre s'est perdue, dont la réputation s'est évanouie. Bon, malheureusement, Richard se dessert lui-même par son comportement. Mais ne vous méprenez pas sur son compte. Voilà un garçon énergique, résolu, passionné, enthousiaste, qui s'est concentré sur cet écrivain devenu totalement obscur et que personne ne lit plus. Il est emballé par lui, il est fasciné par lui, il croit qu'il a découvert sur lui un secret qui pourrait être instructif et intéressant plutôt que simple objet de scandale. Oui, Richard a cette avidité frénétique de la pulsion biographique. Oui, il est brutal et sans scrupule lorsqu'il s'agit d'obtenir ce qu'il veut. Oui, il fera n'importe quoi. Mais si son projet est sérieux, pourquoi pas ? Il essaie de redonner à cet homme sa véritable place dans la littérature américaine, et il a besoin de l'aide de cette femme — qu'elle lui raconte une histoire qui ne peut faire de tort à personne. Personne. Les gens dont il est question sont morts depuis bien des années.

LUI

Il a trois enfants encore en vie. Qu'est-ce qu'on en fait ? Ça vous plairait, vous, d'apprendre sur votre père une histoire pareille ?

ELLE

Quand il avait dix-sept ans, il a eu une liaison avec sa demi-sœur — c'était lui le plus jeune, il avait quatorze ans quand ç'a commencé. Si ça se trouve, ce n'est pas lui le coupable, il était le plus jeune des deux. Il n'y a pas de honte à ça.

LUI

Belle générosité de votre part. Vous croyez que votre père et votre mère se montreront aussi généreux lorsqu'ils liront le récit de la jeunesse de Lonoff ?

ELLE

Mon père et ma mère ont voté pour Bush mardi. Donc la réponse est non. (*Riant :*) Si vous aviez à cœur d'obtenir leur approbation, vous ne publieriez jamais rien que mon père et ma mère puissent considérer avec bienveillance. Aucun de vos livres n'aurait été publié, mon ami.

LUI

Et vous ? Est-ce que vous considéreriez votre père avec bienveillance si vous appreniez cela de lui ?

ELLE

Ce ne serait pas facile.

LUI

Avez-vous une tante ?

ELLE

Je n'ai pas de tante. Mais j'ai un frère. Je n'ai pas d'enfants. Si j'en avais, ce n'est pas quelque chose que je voudrais que mes enfants sachent, si cela s'était passé entre mon frère et moi. Mais je pense qu'il y a des choses plus importantes que...

LUI

Oh, je vous en prie. Pas l'art.

ELLE

Alors à quoi avez-vous sacrifié votre vie ?

LUI

J'ignorais que je sacrifiais ma vie. J'ai fait ce que j'ai fait, sans savoir pourquoi. Est-ce que vous réalisez ce que les journaux feront de cela ? Est-ce que vous réalisez ce que les critiques en feront ? Ceci n'a rien à voir avec l'art, et moins encore avec la vérité, ou même avec la compréhension de ce qu'est la transgression. Il ne s'agit que d'émoustiller les gens. Lonoff, s'il était là, regretterait d'avoir jamais écrit la moindre ligne.

ELLE

Il est mort. Il ne regrettera rien.

LUI

Il sera traîné dans la boue. Sans aucun motif, traîné dans la boue avec malveillance par les faux dévots, les vipères féministes, par les limaces de la littérature avec leurs airs supérieurs. Beaucoup des critiques qui sont des gens estimables considéreront qu'il a commis un délit sexuel majeur. De quoi est-ce que vous riez maintenant ?

ELLE

De votre condescendance. Croyez-vous que s'il n'y avait pas eu les « vipères féministes » je pourrais seulement envisager de venir dans votre chambre dans vingt minutes ? Croyez-vous qu'une fille qui a reçu mon éducation aurait jamais

le culot de faire une chose pareille ? Donc vous récoltez les bénéfices des élections *et* des féministes. George Bush *et* Betty Friedan. (*Tout d'un coup, accent populaire, comme une poule au cinéma :*) Bon alors, vous voulez que je vienne ? C'est ça que vous voulez ? Ou vous voulez qu'on parle de Richard Kliman au téléphone ?

LUI

Je ne vous crois pas. Je ne crois pas ce que vous me dites pour Kliman. C'est tout ce que je dis.

ELLE

Bon. Bon. C'est vraiment important pour nos deux heures à passer ensemble ? Croyez-moi ou ne me croyez pas. Si vous ne me croyez pas et que vous ne voulez pas que je vienne, très bien. Si vous ne me croyez pas et que vous voulez que je vienne, très bien. Si vous me croyez et que vous voulez que je vienne, c'est d'accord aussi. Dites-moi ce que vous voulez.

LUI

Vous êtes toutes aussi décontractées que ça, de nos jours, vous les jeunes femmes de trente ans, ou est-ce que c'est une façade qui finit par craquer ?

ELLE

Ni l'un ni l'autre.

LUI

Alors est-ce que ce sont seulement les femmes de trente ans qui ont des aspirations littéraires ?

ELLE

Non.

LUI

Est-ce que ce sont les femmes de trente ans élevées dans les familles de Houston qui ont fait fortune dans le pétrole ? Est-ce que ce sont les jeunes femmes hyperprivilégiées ?

ELLE

Non, c'est *moi*. C'est à *moi* que vous parlez.

LUI

Je vous adore.

ELLE

Vous ne me connaissez pas.

LUI

Je vous adore.

ELLE

Vous êtes follement attiré par moi.

LUI

Je vous adore.

ELLE

Vous ne m'adorez pas. Vous ne pouvez pas m'adorer. C'est impossible. Ces mots n'ont pas de sens. Vous me donnez l'impression de quelqu'un qui cherchait l'aventure mais ne le savait pas. Vous qui, pendant onze ans, avez rejeté toute expérience, qui vous êtes fermé à tout ce qui n'était pas votre écriture et vos méditations, vous qui avez strictement gardé votre existence sous clef, vous ne pouviez pas deviner. C'est seulement quand ce quelqu'un se retrouve dans la grande ville qu'il découvre qu'il veut à nouveau faire partie de la vie, et que la seule façon d'y parvenir c'est d'en passer par des coups de tête, des extravagances... bref, il est lui-même à la merci de pulsions totalement irrationnelles. Je parle à un homme rationnel et discipliné jusqu'à en devenir virtuellement inhumain, qui a perdu tout sens des proportions et qui s'est lancé dans une histoire sans issue de désirs déraisonnables. Et pourtant c'est bien ça, être dans la vie, non ? C'est bien ça, se *fabriquer* une vie. Vous savez que votre raison peut reprendre le dessus à tout instant — et si elle le fait, eh bien, adieu la vie, et l'instabilité qui est le propre de la vie. Le lot commun : l'instabilité. Le seul autre motif que vous pourriez avoir pour croire que vous m'adorez, c'est que vous êtes pour le moment un écrivain sans livre. Commencez un autre livre, plongez-vous dedans, et nous verrons ce que devient votre adoration pour Jamie Logan. Quoi qu'il en soit, j'arrive.

LUI

Le fait que vous soyez d'accord pour venir à mon hôtel laisse entendre que vous-même n'êtes pas dans votre assiette. Moments irréfléchis. Voici le vôtre.

ELLE

Accès de folie qui mènent à des rencontres déraisonnables. Coups de tête qui mènent à des choix périlleux. Ce n'est peut-être pas votre intérêt de trop me rappeler cela.

LUI

Je pense que je peux compter sur vous pour vous le rappeler vous-même pendant tout le trajet en taxi.

ELLE

Comme je vous l'ai dit, vous profitez des effets secondaires de l'élection. Donc oui, vous avez raison.

LUI

Vous traversez la ligne d'ombre de Conrad, d'abord entre l'enfance et la maturité, puis entre la maturité et quelque chose d'autre.

ELLE

Et la folie. Je serai là dans un instant.

LUI

Bien. Dépêchez-vous. Et la folie. Déshabillez-vous et sautez dans les bayous. (*Il raccroche.*) Dans l'eau couleur de chocolat au lait remplie de vieux arbres morts.

(Et là-dessus, avec seulement un bref moment supplémentaire de folie de sa part, un moment de folle excitation, il jette toutes ses affaires dans sa valise — sauf le manuscrit non lu et les livres d'occasion de Lonoff — et il sort aussi vite qu'il peut. Comment pourrait-il ne pas [comme il aime à dire] ? Il se désintègre. Elle est en route pour venir, et il s'en va. Parti pour de bon.)

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Table des matières

1 - Le moment présent

2 - Sous le charme

3 - Le cerveau d'Amy

4 - Mon cerveau

5 - Moments irréfléchis

COLLECTION FOLIO



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

Titre original :

EXIT GHOST

© Philip Roth, 2007. Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.

Après onze ans de réclusion volontaire dans la campagne du Massachusetts, Zuckerman remet les pieds à New York, pour une intervention bénigne mais qui le renvoie à sa déchéance physique. Dans la ville accablée par la réélection inattendue de George W. Bush, trois rencontres vont bouleverser ses plans : Amy Bellette, vieillie et presque mourante, elle qui fut la muse de E.I. Lonoff, son mentor ; Richard Kliman, jeune arriviste insupportable qui veut révéler les secrets de Lonoff ; et, surtout, un jeune couple d'écrivains avec qui il envisage un échange de maisons.

Et voilà Zuckerman, qui se croyait immunisé, en proie à un dernier coup de foudre. Pour Jamie, la très charmante jeune femme du couple. Va-t-il passer à l'acte ? Ou se servir de ce dernier amour pour écrire encore – traduire dans une fiction les fantasmes qu'il lui inspire ?

Meilleur roman étranger 2009 selon le magazine Lire

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

GOODBYE, COLOMBUS (Folio n° 1185)

LAISSER COURIR (Folio n°s 1477 et 1478)

PORTNOY ET SON COMPLEXE (Folio n° 470)

QUAND ELLE ÉTAIT GENTILLE (Folio n° 1679)

TRICARD DIXON ET SES COPAINS

LE SEIN (Folio n° 1607)

MA VIE D'HOMME (Folio n° 1355)

DU CÔTÉ DE PORTNOY ET AUTRES ESSAIS

PROFESSEUR DE DÉSIR (Folio n° 1422)

LE GRAND ROMAN AMÉRICAIN

L'ÉCRIVAIN DES OMBRES (repris en Folio n° 1877 sous le titre L'ÉCRIVAIN
FANTÔME qui figure dans ZUCKERMAN ENCHAÎNÉ avec
ZUCKERMAN DÉLIVRÉ, LA LEÇON D'ANATOMIE et ÉPILOGUE :
L'ORGIE DE PRAGUE)

ZUCKERMAN DÉLIVRÉ

LA LEÇON D'ANATOMIE

LA CONTREVIE. Nouvelle traduction, 2004 (Folio n° 4382)

LES FAITS

PATRIMOINE (Folio n° 2653)

TROMPERIE (Folio n° 2803)

OPÉRATION SHYLOCK (Folio n° 2937)

LE THÉÂTRE DE SABBATH (Folio n° 3072)

PASTORALE AMÉRICAINNE (Folio n° 3533)

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE, *précédé de* DÉFENSEUR DE LA FOI,
textes extraits de GOODBYE, COLOMBUS (Folio 2 € n° 3630)

J'AI ÉPOUSÉ UN COMMUNISTE (Folio n° 3948)

LA TACHE (Folio n° 4000)

LA BÊTE QUI MEURT (Folio n° 4336)

PARLONS TRAVAIL (Folio n° 4461)

LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE (Folio n° 4637)

UN HOMME (Folio n° 4860)

EXIT LE FANTÔME (Folio n° 5252)

INDIGNATION

Cette édition électronique du livre *Exit le fantôme* de Philip Roth a été réalisée le 14 septembre 2011 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070440689 - Numéro d'édition : 178846).

Code Sodis : N46098 - ISBN : 9782072422904 - Numéro d'édition : 207267

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.